

La Demoiselle de Compagnie

M^{me} Paul
Cervièrès



PRIX :

1^{fr.} 50



Éditions du
"Petit Écho
de la Mode"
1, Rue Gazan
PARIS (XIV^e)

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode"
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.
:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::
Causeries et recettes pratiques. Courriers très bien organisés.

RUSTICA

Revue universelle illustrée de la campagne

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine,
Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

LA MODE FRANÇAISE

paraît tous les mercredis.

C'est le magazine de l'élégance féminine et de l'intérieur moderne.

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages
de roman en supplément, sur papier de luxe.

Un roman, des nouvelles, des chroniques, des recettes.

LISETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis.

16 pages dont 4 en couleurs.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis.

16 pages dont 4 en couleurs.

GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

Magazine bimensuel pour fillettes et garçons.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le 2^e et le 4^e dimanche de chaque mois.

Le petit volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION

"STELLA"

- M. AIGUEPERSE : 188. *Marguerite*.
Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances*. — 56. *Monette*.
M. des ARNEAUX : 82. *Le Mariage de Gratienne*.
G. d'ARVOR : 134. *Le Mariage de Rose Duprey*.
Lucy AUGÉ : 154. *La Maison dans le bois*.
Salva du BÉAL : 160. *Autour d'Yoëtte*.
Lyn BERGER : 157. *C'est l'Amour qui gagne !*
BRADA : 91. *La Branche de romarin*.
Jean de la BRÈTE : 3. *Rêver et Vivre*. — 25. *Illusion masculine*. —
34. *Un Récit*.
André BRUYÈRE : 161. *Le Prince d'Ombre*. — 179. *Le Château des
tempêtes*. — 223. *Le Jardin bleu*.
Clara-Louise BURNHAM : 125. *Porte à porte*.
Anda CANTEGRIVE : 220. *La revanche merveilleuse*.
Rosa-Nonchette CAREY : 171. *Amour et Fierté*. — 191. *Souffrir pour
vaincre*. — 199. *Amitié ou Amour ?*
Mme E. CARO : 103. *Idylle nuptiale*.
A.-E. CASTLE : 93. *Cœur de princesse*.
Comtesse de CASTELLANA-ACQUAVIVA : 90. *Le Secret de Maroussia*.
CHAMPOL : 67. *Noëlle*. — 113. *Ancalisse*. — 209. *Le Vœu d'André*.
— 216. *Péril d'amour*.
Comtesse CLO : 137. *Le Cœur chemine*. — 190. *L'Amour quand même*.
Jeanne de COULOMB : 60. *L'Algue d'or*. — 170. *La Maison sur le roc*.
Edmond COZ : 70. *Le Voile déchiré*.
Jean DEMAIS : 1. *L'Héroïque Amour*.
H. A. DOURLIAC : 206. *Quand l'amour vient...*
A. DUBARRY : 132. *La Mission de Marie-Ange*.
Geneviève DUHAMELET : 208. *Les Inépousées*.
Victor FÉLI : 127. *Le Jardin du silence*. — 196. *L'Appel à l'Inconnue*.
Jean FID : 152. *Le Cœur de Ludovine*.
Marthe FIEL : 215. *L'Audacieuse Décision*.
Zénaïde FLEURIOT : 111. *Marga*. — 136. *Petite Belle*. — 177. *Ce
pauvre Vieux*. — 213. *Loyauté*.
Mary FLORAN : 9. *Riche ou Aimée ?* — 32. *Lequel l'aimait ?* —
63. *Carmencita*. — 83. *Meurtre par la vie !* — 100. *Dernier
Atout*. — 142. *Bonheur méconnu*. — 159. *Fidèle à son rêve*. —
173. *Orgueil vaincu*. — 200. *Un an d'épreuve*.
M.-E. FRANCIS : 175. *La Rose bleue*.
Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...*
Georges GISSING : 197. *Thyrza*.
Pierre GOURDON : 140. *Accusée !*
Jacques GRANDCHAMP : 47. *Pardonnez-moi*. — 58. *Le Cœur n'oublie pas*.
— 110. *Les Trônes s'écroulent*. — 166. *Russe et Française*. —
176. *Maladonne*. — 192. *Le Suprême Amour*.
M. de HARCOET : 37. *Derniers Rameaux*.
Mrs HUNGERFORD : 207. *Chloé*.
Jean JÉGO : 187. *Cœur de poupée*.
Paul JUNKA : 186. *Petite Maison, Grand Bonheur*.
L. de KÉRANY : 131. *Pignon sur rue*.
Vesco de KERÉVEN : 214. *Où est-il ?*
Jean de KERLECQ : 139. *Le Secret de la forêt*.

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (Suite).

- M. LA BRUYÈRE : 165. *Le Rachat du bonheur*.
 Mme LESCOT : 95. *Mariages d'aujourd'hui*.
 Aude LUSY : 201. *L'Aventure au bord de l'eau*.
 Georges de LYS : 141. *Le Logis*. — 202. *Conflits d'âme*.
 MAGALI : 203. *Le Jardin aux glycines*. — 221. *Le cœur de tante Mîche*.
 William MAGNAY : 168. *Le Coup de foudre*.
 Philippe MAQUET : 147. *Le Bonheur-du-jour*.
 Hélène MATHERS : 17. *A travers les seigles*.
 Raoul MALTRAVERS : 135. *Chimère et Vérité*.
 Eve PAUL-MARGUERITTE : 172. *La Prison blanche*.
 Jean MAUCLÈRE : 193. *Les Liens brisés*.
 Suzanne MERCEY : 194. *Jocelyne*.
 Prosper MÉRIMÉE : 169. *Colomba*.
 Magali MICHELET : 217. *Comme jadis*.
 Jean de MONTHEAS : 143. *Un Héritage*.
 B. NEULLIÈS : 128. *La Voie de l'amour*. — 212. *La Marquise Chantal*.
 Claude NISSON : 85. *L'Autre Route*.
 Barry PAIN : 211. *L'Anneau magique*.
 Fr. M. PEARD : 153. *Sans le savoir*. — 178. *L'Irréso-lue*.
 Pierre PERRAULT : 8. *Comme une épave*.
 Alfred du PRADÉIX : 99. *La Forêt d'argent*.
 Alico PUJO : 2. *Pour lui !* (Adapté de l'anglais.)
 Eva RAMIE : 222. *D'un autre siècle*.
 Pierre RÉGIS : 224. *Le Veau d'Or*.
 Claude RENAUDY : 219. *Ceux qui vivent*.
 Procope le ROUX : 195. *L'Amour en péril*.
 Jean SAINT-ROMAIN : 115. *L'Embardée*.
 Isabelle SANDY : 49. *Margla*.
 Pierre de SAXEL : 123. *Georges et Mol*.
 Yvonne SCHULTZ : 69. *Le Mari de Violane*.
 Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranette*.
 René STAR : 5. *La Conquête d'un cœur*. — 87. *L'Amour attend...*
 J. THIÉRY et H. MARTIAL : 183. *Une Heure sonnera...*
 Jean THIÉRY : 138. *A grande vitesse*. — 158. *L'Idée de Suzie*. —
 210. *En lutte*.
 Marie THIÉRY : 57. *Rêve et Réalité*. — 133. *L'Ombre du passé*.
 Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la symphonie*.
 T. TRILBY : 21. *Élève d'amour*. — 29. *Printemps perdu*. — 36. *La*
Petite. — 42. *Odette de Lymaille*. — 50. *Le Mauvais Amour*. —
 61. *L'Inutile Sacrifice*. — 80. *La Transfuge*. — 97. *Arlette, jeune*
fille moderne. — 122. *Le Droit d'aimer*. — 144. *La Roue du moulin*.
 — 163. *Le Retour*. — 189. *Une toute petite aventure*.
 André VERTIOL : 150. *Mademoiselle Printemps*.
 Jean VÈZÈRE : 155. *Nouveaux Pauvres*.
 Jean de VIDAGE : 218. *La Fille du Contrebandier*.
 M. de WAILLY : 149. *Cœur d'or*. — 204. *L'Oiseau blanc*.
 A.-M. et C.-N. WILLIAMSON : 205. *Le Soir de son mariage*.
 Henry WOOD : 198. *Anne Hereford*.

IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25.

PAUL CERVIERES

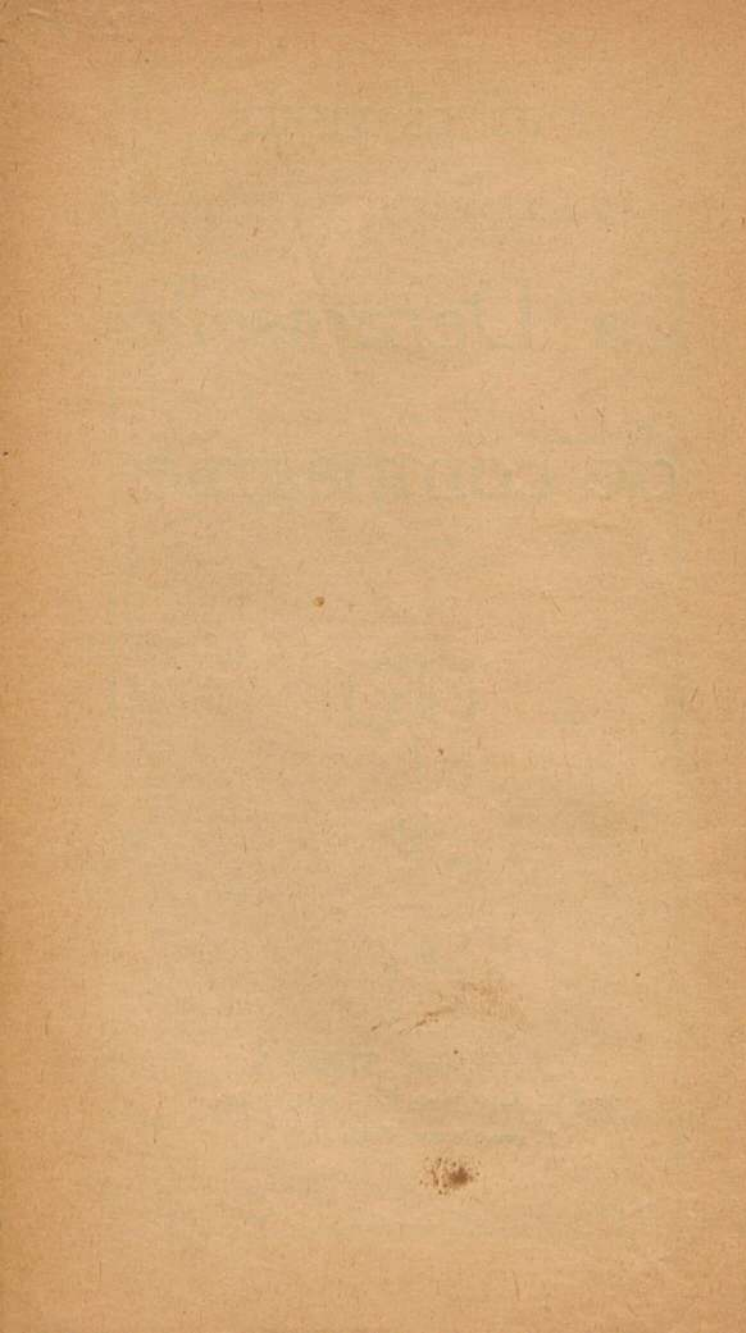
La Demoiselle de compagnie



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, rue Gazan, Paris (XIV^e)



La Demoiselle de compagnie

I

LA PENTE FATALE

Le château de Kerdec, situé à quelques kilomètres de Vannes, était en fête ce jour-là. Une matinée dansante, qui devait être suivie d'un dîner, puis d'une soirée musicale, avait réuni, pour les fiançailles de Solange de Kerdec et du comte de Guivriec, l'élite de la société de Vannes et des environs.

Dans un boudoir, meublé de façon très moderne, le marquis de Kerdec et son meilleur ami, M. Fontanges, s'étaient un moment isolés.

Ce dernier rentrait à peine d'un long voyage d'exploration au cœur de l'Afrique, et M. de Kerdec, qui le chérissait comme un frère, après l'avoir mis au courant des événements heureux ou malheureux, passés en son absence, lui contait maintenant ses projets d'avenir.

— Dans quelques semaines, je vais commencer la restauration complète de mon vieux manoir, disait-il, tandis qu'une douceur passait dans sa voix... Ah ! vraiment, la vue de sa vieillesse non secourue hantait mes nuits. Enfin, je n'aurai plus le spectacle de ses murs qui s'effritent, de sa façade qui se délabre !... Des toits aux caves, tout sera réparé, consolidé, refait !

— C'est une énorme dépense !

Le marquis eut un joyeux sourire.

— Enorme!... et tu te demandes, mon ami, comment, nanti des modestes rentes que tu me connais, je puis me lancer dans de tels travaux, n'est-ce pas? Eh bien! ne cherche pas, je vais te confier comment je suis en train de devenir millionnaire, hé! oui, millionnaire!... J'ai promis 500.000 francs de dot à Solange, et elle les aura... Aujourd'hui, soirée de fiançailles, mais, dans deux mois, nous signerons le contrat, et je serai prêt à les verser... dans deux mois, car pour aujourd'hui...

— Tu ne le pourrais pas?

— Non, certes; tout ce que je possède, je l'ai mis dans les mines de la *Royale Nazarelos*... Mon cher, tu le vois, le gentilhomme-fermier que je suis, et qui vivait sans faste, dans sa Bretagne lointaine, en reclus presque, et de ses terres uniquement, est en train de se classer grand financier...

M. Fontanges demanda avec une vivacité qui disait son étonnement au moins :

— Et tu n'as pas peur?

— Peur de quoi? reprit le marquis. Ce n'est pas, tu t'en doutes, à mon flair, à mes connaissances tellement succinctes des affaires de Bourse, que j'obéis? Non, mais Leduc, mon ami Leduc, le banquier parisien...

— Ah! oui, Leduc! je le connais... parbleu; toi, lui et moi, n'avons-nous pas usé, sur les bancs du lycée de Vannes, des culottes sans fraîcheur?... Eh! mais, sais-tu, mon cher, que cette fois tu m'inquiètes un peu?... J'accorde à Leduc une grande intelligence, une... débrouillardise sans rivale, mais c'est un terrible risque-tout. Souviens-toi de ses combinaisons ahurissantes!...

Mais M. de Kerdec l'interrompit en riant :

— Bah! tu évoques là un gamin de quinze ans, qui osait tout au lycée, parce qu'il savait pouvoir tout oser... Son père était alors ministre de l'Instruction Publique, et le proviseur, si je ne me trompe pas, l'avait tenu sur les fonts baptismaux. Le lycée était à lui, parbleu! Mais, aujourd'hui, Leduc est un homme pondéré, plutôt froid, ses connaissances, son habileté en matières de Bourse,

son indiscutable autorité le placent au premier rang des personnalités de la haute finance... Il m'aime comme un frère, et pour de la prudence, je peux t'affirmer qu'il en use à mon égard... Ah! je ne crains rien, va!... aussi lorsqu'il m'a présenté l'affaire de la *Royale Nazarelos*, avec une chaleur, un enthousiasme... Eh! l'enthousiasme que tu lui connais!... Ah! je n'ai pas eu une hésitation! Il m'a demandé d'y engager tout mon disponible... j'ai fait mieux que cela, j'ai hypothéqué le château, les fermes, les terres, emprunté à 10 o/o à mes fermiers, lesquels ont en moi une confiance que justifie l'affection que je leur porte... enfin, j'ai réuni 800.000 francs...

— Mon Dieu!

— Ah! timoré, va!... Ces 800.000 francs m'ont donné 315 actions de la *Royale Nazarelos*; je les ai eues à 2.539 francs, il y a trois semaines... elles ont aujourd'hui atteint le cours de 4.200 francs. Entends-tu? 4.200 francs! Avant un mois elles seront à 10.000, et j'aurai quadruplé ma fortune... Eh! tu ne trouves pas que la chose en vaille la peine?...

— Certes, oui, mais tu admettras bien que, pour petit que soit le risque, le risque existe cependant?

— Pas avec la *Royale Nazarelos*!... Si tu connaissais les noms du Conseil d'administration!... Et puis enfin Leduc a vu les mines... oui, les mines... Il s'est déplacé, a gagné le Mexique...

— Ah! c'est au Mexique? fit M. Fontanges avec une moue involontaire.

— Oui. Est-ce que le Mexique t'est particulièrement suspect? dit le marquis en riant... Que crains-tu? un tremblement de terre?

— Non, mais enfin, pourquoi avoir risqué d'un seul coup, sur une même affaire, tout ce que tu possèdes, et ne possèdes pas?

Le marquis répondit gravement :

— Pourquoi?... mais parce que j'ai hâte de sortir de la demi-misère dans laquelle je vis, j'ai toujours vécu... Je veux marier Solange, permettre à Yves, mon fils chéri, une vie moins austère, parce que plus fastueuse, et tu sais que la pauvreté, pour un jeune officier, est souvent nuisible à son avan-

cement!... Quand on est réduit à vivre de ses terres, mon ami — je parle de nos pauvres terres de Bretagne, — l'existence est souvent un terrible problème... Enfin (là, les yeux bleus du marquis se voilèrent de larmes), enfin, comprends ceci : je veux sauver de l'effondrement définitif mon vieux, mon très cher manoir. Il n'est déjà plus que ruines, tu le vois bien, et toutes les démarches que j'ai entreprises pour le faire classer monument historique — ce qui m'eût permis d'obtenir, de l'Etat, les restaurations les plus coûteuses — n'ont abouti qu'à une désillusion d'autant plus cruelle que, dans la certitude qu'on m'avait laissé entrevoir de la réussite de mes démarches, j'ai négligé des réparations urgentes, que j'eusse pu me permettre... Mais aujourd'hui je rejette enfin loin de moi cette hantise de l'effondrement... Dans quelques semaines, je serai riche, très riche, et mon vieux château restauré!

A ce moment, une belle fillette d'une dizaine d'années, au visage décidé, parut dans l'encadrement de la porte en ogive et cria joyeusement :

— Parrain! Parrain! dites-moi donc où est Didier?... Il se cache, et nous l'attendons pour la farandole!

M. Fontanges attira à lui la belle fillette qui tréignait d'impatience.

On la devinait volontaire et gâtée. C'était Armelle, fille cadette du marquis de Kerdec.

— Mais, ma chère petite, j'ignore absolument où se cache Didier... s'il se cache!...

Armelle se cabra, indignée qu'on pût douter de ses paroles.

— Mais bien entendu qu'il se cache! D'ailleurs, il n'est pas gentil aujourd'hui! Vrai, parrain, vous avez eu tort de l'emmener avec vous chez les sauvages... il en est revenu bien changé!... Avant il était si amusant, si gai!

— Et maintenant, serait-il triste, Armelle?

— Oui, et puis il me boude, parce que je lui ai dit que M. de Guivriec est très gentil... Oh! j'en suis sûre, il n'aime pas le fiancé de Solange!

— Tu es folle, ma petite fille, interrompit le marquis, va donc dans le parc, tu y trouveras

sûrement Didier, je l'ai vu qui se dirigeait de ce côté, il y a cinq minutes à peine... et mets un châle surtout... tu as chaud... mets un châle!

— Oh! un châle! railla la petite... D'abord il faut dire une écharpe, et puis je n'aurai pas froid... Quant à Didier, je vais bien le gronder!... Dites, parrain, vous me permettez de gronder Didier?

— Je pense bien, un gaillard de vingt-cinq ans qui déserte les salons où l'on danse est impardonnable!...

— C'est ce que je vais lui dire...

Son petit air mécontent, agressif et décidé, fit rire le marquis.

Il dit alors :

— Celle-là est bien M^{lle} Je-veux... Je ne suis pas inquiet à son sujet, elle ne se laissera pas opprimer... Tu vois, elle grandit... Le mois prochain, elle aura dix ans, et il y aura aussi dix ans que j'ai perdu sa pauvre maman... si bonne, si douce, et que j'adorais. Ah! c'est un terrible malheur pour des enfants que de perdre leur mère, mais c'en est un plus grand encore, pour un homme comme moi, que de perdre une telle compagne!... de rester seul avec trois enfants...

— Hélas! comme toi j'ai connu cette douleur! soupira M. Fontanges.

— Oui, mais ton fils, ton Didier, comptait quinze années déjà, tu n'avais que lui, et c'était un garçon!... Ici, Yves n'avait pas encore douze ans, Solange dix, et cette petite à peine quinze jours! Enfin ma tâche est à peu près terminée, selon les vœux de ma chère disparue. Solange se marie... richement, comme je l'espérais pour elle; Yves, après deux années de Saint-Cyr, commence une carrière qui lui plaît, et pour Armelle, dans dix ans je songerai à son avenir... Si je venais à lui manquer, frère et sœur sont là!... Pour le moment qu'elle rie, qu'elle chante, qu'elle soit le petit oiseau qui égaie la volière!... Qu'y a-t-il, Max? dit-il au domestique qui entra.

— M. Francœur demande Monsieur le marquis.

— M. Francœur? Ah! parfaitement. J'y vais!

Prenant par le bras M. Fontanges, il lui expliqua tout en l'entraînant hors du boudoir :

— C'est le célèbre architecte des châteaux Saint-James et Mont-Hamout!... un savant; je lui confie la direction des travaux... viens donc!

Rasant les murs pour ne pas gêner les jeunes gens qui tournaient à la mesure d'un superbe jazz-band, ils traversèrent les trois salons en enfilade, qui formaient les magnifiques réceptions du château. On y dansait depuis plusieurs heures... Un joli couple attirait les regards. Dans cette atmosphère fleurie, il semblait se détacher de tous les autres par tout ce qu'un pur amour partagé, approuvé, apporte de splendeur et d'épanouissement.

— Solange est heureuse! dit M. de Kerdec à son ami.

— Son bonheur est visible, il rayonne autour d'elle.

Oui, Solange était heureuse. Elle aimait son fiancé et s'en savait aimée. Dès leurs premières rencontres, chez des amis communs, elle avait compris, elle si souvent recherchée déjà, et qui, hier encore, peu pressée de quitter les siens, se déclarait trop jeune pour songer au mariage, elle avait compris que si celui-là lui demandait d'être sa femme, elle ne refuserait pas. Mais à voir le faste de la vie de ce jeune homme, à entendre vanter la demeure princière (Guivriec se trouvait à quelques lieues de Quimper), les chasses superbes, les chevaux et les meutes, elle s'était soudainement attristée. Elle qui, jusqu'à ce jour, ne s'était jamais inquiétée de ce que possédait son père, avait eu la secrète curiosité d'un inventaire de leurs biens, et tant de médiocrité l'avait fait se désespérer. Le comte Henry de Guivriec pouvait prétendre à la plus riche héritière... à la plus jolie!... Pourquoi la rechercherait-il?... Puis, comme elle essayait de s'éloigner de lui, brusquement, un jour, elle apprit qu'il demandait sa main, et sa stupéfaction n'avait eu d'égale que celle que lui causa — ceci appris par hasard — le chiffre, énorme pour elle, de la dot promise par son père : 500.000 francs. 500.000...! était-ce possible? Mais son père était donc riche,

très riche? Alors, alors pourquoi si souvent parlait-il d'économie, de restriction? Il n'était pas avare, elle en était sûre... Elle l'adorait et ne lui voyait ni défauts ni faiblesses, mais tout de même, à cette heure, elle se demandait avec étonnement pourquoi il hésitait si souvent devant une grosse dépense et remettait à plus tard, toujours plus tard, les réparations essentielles, urgentes, au vieux manoir qu'elle le savait aimer à l'égal d'un être cher?...

500.000 francs!... Pour elle, élevée si simplement, dans l'ordre et le travail — car, aidée d'une petite servante et du père Jean, le vieux jardinier, elle tenait seule la maison et avait, pour ainsi dire, élevé Armelle, — cette somme était énorme.

Inquiète maintenant, elle se demandait, avec un peu de fièvre, si M. de Guivriec, qu'on disait si riche, ne l'eût pas épousée pauvre, ainsi qu'elle croyait l'être jusqu'à ce jour? Et un malaise qu'elle ne s'expliquait pas la prenait alors... Et cependant, elle n'avait qu'à lever ses yeux bleus, dont la transparence tout enfantine ajoutait à la douceur du regard, vers les yeux bruns de M. de Guivriec pour que tout ce qui était doute en elle se dissipât... Son fiancé l'aimait comme elle souhaitait d'être aimée... elle était heureuse. Le seul point noir, dans sa félicité, était cette dot, ces 500.000 francs qu'elle ne s'expliquait pas.

— Père, vous ne vous dépouillez pas pour moi?... J'ai besoin de vous l'entendre dire, osa-t-elle demander un jour.

Mais le marquis avait eu un tendre sourire.

— Petite folle! fit-il, que vas-tu chercher là? Sois heureuse et toute à ton bonheur... 500.000? Qu'est-ce que cela! mais j'espère bien te donner davantage... oui, davantage, puisque je suis en train de faire fortune!

Faire fortune!... oui, presque... Les actions de la *Royale Nazarelos* faisaient jusqu'à trois cours chaque jour et montaient avec une rapidité vertigineuse.

Grisé, le marquis écrivait à son fils, un jeune sous-lieutenant frais émoulu de Saint-Cyr, et maintenant en garnison à Nancy :

Mon cher Yves,

Tu peux d'ores et déjà arrêter le coquet appartement de l'avenue Galliéni dont tu m'as parlé ; retiens également l'auto de tes rêves : avant un mois j'aurai à moi, bien à moi, près de trois millions...

Trois millions ! Déjà ses comptes étaient faits, et de ces trois millions il parlait sans cesse, il les employait... il les divisait... Solange..., Yves..., le château !...

— Oh ! là, il y a trois cent mille francs à dépenser pour le moins !

Et, ce jour-là, M. Fontanges le regardait, alerte et joyeux, rajeuni de vingt ans, escortant le célèbre architecte venu de Paris, discutant avec lui... Il lui montrait (et, à cet instant, son visage un peu impassible et fermé avait une expression de véritable souffrance) l'effritement des écussons sculptés qui surmontaient le portail à créneaux, et les fenêtres barrées de meneaux en croix.

Le château de Kerdec, qu'un juste décret eût dû classer monument historique, datait du treizième siècle.

Un certain Armand-Joël de Kerdec en avait commencé l'édification vers 1247, mais le départ de Louis IX pour la première croisade entraîna à sa suite la plupart des grands seigneurs.

Armand-Joël de Kerdec suivit son roi en Palestine et y mourut glorieusement, et c'est son frère, Alain-Gerbert de Kerdec, qui acheva l'édification du château.

Plusieurs fois à demi détruit et reconstruit au cours des siècles, il gardait de ses premiers ans son allure défensive, sa sévérité de forteresse.

Cinq tours dressaient vers le ciel leur toit conique, massives et sans hauteur, comme ramassées sur elles-mêmes.

Deux de ces tours encadraient l'entrée principale, et l'on avait alors la surprise d'une porte gothique, délicatement ciselée, fleurie comme un porche de chapelle, entre les deux bastions lourds et rudes, qui avaient résisté aux coups du temps. Mais les remparts d'enceinte à créneaux, faits d'assises inégales, de pierres bizarrement emboîtées et serties

d'un mortier d'argile et de boue, rongés par le salpêtre et devenus la proie de ronces et de lierres, annonçaient une vétusté bien chancelante, et il n'était jusqu'aux murs mêmes du château, ces murs de quatre-vingts centimètres d'épaisseur, que le temps n'eût attaqués... Ils s'effritaient lamentablement. Les portes étroites aux architraves arrondies, finement moulurées, les fenêtres en ogive pleuraient le plâtre de leur dernière restauration; on n'osait plus s'aventurer vers la partie nord du donjon, qui penchait de façon menaçante, et, depuis cinq ans déjà, la chapelle n'avait plus qu'un toit de fortune, que les grandes pluies perçaient, laissant, après elles, l'humidité, et la perfide moisissure couvrait de mousse blanche les magnifiques peintures murales.

— Voyez là... les machicoulis de la tour d'angle!... Il faut réparer tout cela, disait le marquis qui, ayant oublié fiançailles et invités, n'était plus qu'à son château..., et là encore, remarquez combien l'échauguette est endommagée...

II

LA CATASTROPHE

Solange allait et venait de sa chambre à celle d'Armelle, une angoisse qu'elle ne s'expliquait pas la torturait depuis son réveil; d'ailleurs elle avait mal dormi, hantée par les événements de la veille. Ces événements cependant se réduisaient à l'arrivée d'une dépêche au château et au brusque départ de son père pour Paris.

Il était parti une heure après la mystérieuse dépêche, sans rien dire de ce qui l'appelait tout là-bas, et la jeune fille avait encore devant les yeux le visage bouleversé de son père, ses mains qui tremblaient alors qu'il achevait, en hâte, de boucler sa valise... enfin elle ne pouvait s'empêcher de frissonner au souvenir du contact de ses lèvres glacées sur son front, et de sa voix blanche, répondant à une question d'Armelle, apeurée un instant elle-même :

— Mais non, ma petite fille, je ne suis pas ennuyé; je vais, pour affaires, passer quarante-huit heures à Paris!

— Papa, tu me rapporteras un souvenir?

— C'est entendu.

Il était parti, et Solange, bouleversée, priait pour lui... priait pour son bonheur aussi, qu'obscurément elle sentait menacé, sans même comprendre pourquoi.

Insouciance, Armelle chantait maintenant. Elle la fit taire d'un brusque :

— Ah! c'est assez, Armelle!

La fillette se tut aussitôt, mais, appuyée au chambranle de la porte qui séparait sa chambre de celle de Solange, elle questionna :

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Mais rien du tout, ma chérie, rien du tout!

— Si, il y a quelque chose.

Et comme, perdue dans sa tristesse, Solange ne répondait pas, la petite insista du ton décidé et volontaire qu'elle avait souvent, à la moindre contrariété :

— Oui, il y a quelque chose!... Depuis que papa est parti, tu es préoccupée. Tu sais, j'aime beaucoup papa, moi aussi; mais quarante-huit heures c'est bien vite passé!...

— Sans doute, ma chérie.

— Et nous avons la cousine Pauline pour huit jours encore, papa m'a recommandé d'être très gentille avec elle.

— Il le faut, en effet... Ainsi, si tu es prête, descends la rejoindre, et ne t'occupe pas de moi, je t'assure que je ne suis plus triste.

En bonds rapides, Armelle descendit le large escalier de pierre à rampe de fer forgé. La cousine Pauline, cousine à la mode de Bretagne, s'activait dans la cuisine, aux côtés de Yannek, la jeune servante.

C'était une femme de soixante-dix ans environ, veuve, depuis de longues années, du capitaine de Gléccœur, et qui vivait à Rennes de toutes petites rentes.

Marraine de Solange, elle avait été invitée à venir passer, à l'époque des fiançailles de sa fil-

leule, un mois au château qu'elle admirait, bien que son allure défensive l'impressionnât et qu'elle ne se sentît vraiment à l'aise que dans le petit salon que feu M^{me} de Kerdec avait voulu pour elle seule, et meublé avec quel modernisme et quel goût ! ou encore dans la cuisine, longue de sept mètres, large de cinq, et dont tout le fond était pris par une cheminée, flanquée de hauts bancs rustiques, et avec un foyer à faire rôtir un mouton tout entier.

Des faïences, des poteries et des cuivres garnissaient tout le haut de la cheminée, jusqu'aux poutres brunies du plafond.

Dans cette cuisine, on comptait, sans que les meubles se touchassent même, trois grands buffets-vaisseliers, un buffet-égouttoir, une horloge, deux garde-manger, une armoire à quatre panneaux, portant la mention gravée : « Fait par Alain Crestine, 1658. »

A droite, en plein angle, un lit clos daté de 1644, puis un prie-Dieu et, au beau milieu de la vaste salle, une robuste table de chêne à tirettes avec bancs.

C'est dans cette cuisine que la cousine Pauline, ou, pour mieux dire, M^{me} de Glécœur, se plaisait surtout. Elle disait, en riant, que son petit appartement de la rue de Paris, à Rennes, y eût dansé aisément, aussi avec quelle satisfaction s'y tenait-elle une partie de la journée souvent !

Armelle l'y trouva ce matin-là, écumant le lait crémeux.

— Petite ! dit-elle à la fillette, je suis en train d'initier Yannek aux recettes exquises d'une vieille grand'mère à moi, ce sont des recettes étonnantes, je les réunirai en un gros recueil, que j'offrirai à Solange, la veille de son mariage.

— Cousine Pauline, Solange n'est pas raisonnable, elle est triste parce que papa est à Paris !

La cousine Pauline avait pris les lèvres (un saladier plein jusqu'aux bords) des mains de Yannek, et les plongeait dans la crème. Elle dit, continuant de cuisiner :

— Elle est triste ? Bah ! est-ce que M. de Guivriec ne vient pas nous voir cet après-midi ?

— Oui, dit Armelle, qui déjà s'intéressait à la fameuse recette de cousine Pauline.

— Bien, ça la distraira!... Là! maintenant, sel, poivre, un bouquet de thym et de laurier, une branche de persil... tiens! que me parlais-tu, fillette, du chagrin de Solange? la voilà qui chante! entends-tu?

Solange chantait, en effet. Elle voulait ne plus penser, se convaincre que ses craintes étaient chimériques, et elle allait et venait de son lit à colonnes, dans un décor de soie bleu roi, à sa bonnetière — petit meuble, sorte d'armoire à vantail, dans lequel elle serrait ses gants, ses mouchoirs et ses rubans — et elle décida de faire sa chambre à fond, cela l'occuperait deux heures, ensuite elle se mettrait à sa toilette et, tout de suite après le déjeuner, son fiancé devait venir passer quelques instants auprès d'elle, comme il le faisait chaque jour.

Octobre commençait, il faisait beau, presque chaud encore... Solange fit un ménage consciencieux. Par la fenêtre grande ouverte, elle pouvait voir les paysans des alentours aller et venir. Armelle jouait avec son grand chien braque.

Elle sourit; ses craintes, sa peine se dissipaient lentement.

Le déjeuner fut gai. La cousine Pauline était une aimable vieille femme, et puis, en vérité, ses fèves à la crème étaient fort réussies. Elle en tira gloire :

— Petite, je t'apprendrai... Tu auras beau avoir des domestiques, tes devoirs de maîtresse de maison t'obligeront à quelques coups d'œil à la cuisine... Les hommes sont gourmands, ma chère, et sensibles aux bons plats!... Allons prendre le café dans le petit boudoir qui me plaît infiniment!

— Ma pauvre maman s'y tenait toujours.

— Je sais, ma chérie... Voyons, nous voici bien installées et nous attendrons ainsi fort tranquillement ton futur seigneur et maître.

Mais trois heures, puis quatre, puis cinq heures sonnèrent, sans que parût M. de Guivriec. Et de nouveau Solange s'attrista.

— Bah! dit la cousine Pauline, il aura été retenu, tu sais qu'il songe à t'offrir un cheval de

selle. Jean-Marie Joffic lui en a vanté un fort beau, qu'il se proposait d'aller voir, eh mais! aujourd'hui justement!... Ne désespère donc pas de le voir arriver, et tiens, lis-moi donc le journal, mes pauvres yeux sont de jour en jour plus mauvais!

D'un geste las, Solange prit le journal. La cousine Pauline ne s'intéressait guère à la politique, et elle goûtait peu la littérature moderne. Lire le journal, pour elle, se réduisait aux faits divers, et les accidents de la route la faisaient s'indigner.

— Ah! ces autos! quel trouble dans la vie publique! C'est un fléau!

Elle demeurait fidèle aux lourdes pataches de sa jeunesse, et aux paisibles omnibus et fiacres de sa maturité. Elle qui avait longtemps habité Paris n'en parlait aujourd'hui que pour le déclarer un enfer.

— Lis donc, petite, fit-elle à Solange qui rêvasait, le regard lointain.

La jeune fille sursauta et revint au journal.

— Voilà, marraine...

Elle cherchait la rubrique des faits divers, quand un titre en caractères gras attira son attention :

Un krach financier.

Elle dit tout haut :

— Tiens, un krach financier... Faut-il lire ça, marraine?

— Tout de même!.. vois-tu, petite, je m'amuse toujours à constater que la bêtise humaine est sans limites, et je ne suis jamais arrivée à plaindre les gogos que tente l'appât d'un gain disproportionné et qui, pour ramasser une fortune chimérique, risquent sans prudence leur bel et bon argent... Là, sur cette considération, tu peux lire, mon enfant.

Solange lut, en effet :

— « Un krach de cinquante millions. — Les mines de la *Royale Nazarelos*. — Arrestation du banquier Leduc et de deux personnalités financières... »

— Leduc?... interrompit M^{me} de Glécœur, est-ce qu'il n'était pas l'ami de ton père?

— Mais oui, dit Solange dont tout le sang affluait au cœur et l'étouffait.

— Et pour les mines de la *Royale Nazarelos*... où, mais où donc ai-je entendu ce nom-là?

— Où? mais ici... père en parlait encore il y a quelques jours à M. Fontanges, vous ne vous souvenez pas? Oh! pour moi, je ne crois pas me tromper, il s'agissait bien des mines de la *Royale Nazarelos*...

— Ah! ah! est-ce que ton père en aurait acheté? Vraiment ce serait dommage!...

— Ça je ne puis vous dire. Naturellement père ne me parle pas de ses affaires, mais j'ai bien entendu...

Armelle, qui, sur une table basse, faisait ses devoirs, tout près de Solange, releva la tête :

— Moi je sais que papa en a, de ces actions-là! Devant moi, il l'a dit à M. Fontanges, et même il lui conseillait d'en acheter. « Les mines de la *Royale Nazarelos*, tu m'en reparleras! » faisait-il, et M. Fontanges a répondu : « Oh! moi, je suis trop pauvre, ce n'est pas possible. »

A ce moment le timbre d'entrée retentit, un peu de sang colora alors les joues pâles de Solange. Elle s'était levée.

— C'est Henry, dit-elle.

Mais la porte ouverte livra passage à un grand jeune homme blond, dont la belle chevelure bouclée était rejetée en arrière à la façon des artistes.

— Ah! c'est vous, Didier, fit Solange, plus déçue que charmée.

Didier Fontanges aimait Solange, et, parce qu'il l'aimait, rien de ce qui venait d'elle ne lui échappait.

Il la comprit déçue, et tout de suite il s'excusa :

— Je suis venu chercher Armelle, que mon père voudrait avoir à dîner ce soir, Solange, et, en même temps, vous faire mes adieux. Vous savez que, revenant sur ma décision de demeurer en Bretagne cette année, j'accompagnerai mon père cette fois encore, durant son long voyage.

La vieille M^{me} de Glécœur, qui tricotait sans même regarder son ouvrage, eut pour le jeune homme un affectueux regard. Elle l'avait connu

tout petit et lui gardait une tendre amitié.

— Vrai, Didier, fit-elle, à nouveau tu fuis tes amis et la France?

Didier Fontanges, un jeune peintre du plus bel avenir, ancien élève des Beaux-Arts, avait, deux ans auparavant, exposé au Salon une très belle toile, *l'Esclave aux pieds de son Maître* : un jeune nègre, torturé par Néron, implorait sa pitié.

La beauté des attitudes, la pureté des lignes, l'expression des visages, la finesse des coloris avaient impressionné le jury, qui avait accordé la médaille de vermeil à ce jeune artiste, auquel la gloire devait rapidement sourire.

La toile fut achetée par l'Etat. Enhardi par ce succès, il exposa l'année suivante *Frères d'Armes*, un soldat sénégalais, uniforme en lambeaux, perdant son sang par de nombreuses blessures, soutenait un jeune soldat, un petit fantassin blanc et blond, tel un enfant, également blessé et loqueteux.

Cette œuvre connut le succès des grandes ventes. Un Américain l'acheta 20.000 francs. Les Fontanges étaient sans fortune. C'était pour Didier une chance appréciable. 20.000 francs ! quelle sécurité dans sa pauvreté !... Son père, parti pour un voyage d'exploration depuis six mois déjà au cœur de l'Afrique, remontait le Sénégal... Le jeune peintre qui rêvait d'une scène d'expression et de mouvement, rejoignit M. Fontanges à Jappa, en plein brousse, à vingt heures de Dakar. Là il étudia les nègres, ses modèles. Il venait de rentrer en France et rapportait une toile, *Un marché d'Esclaves*, qui devait lui donner une belle célébrité ; il revenait au cœur plein d'espoir. Il aimait Solange, mais se jugeant trop pauvre pour lui assurer une vie heureuse et large, il avait attendu de pouvoir lui offrir la certitude d'une aisance qui, pour être encore modeste, n'en était pas moins pleine de promesses. Hélas ! il avait trouvé Solange fiancée, désespéré, il n'avait plus maintenant que le désir de s'éloigner le plus possible... A la question : *M^{me} de Gléceur*, il répondit avec un sourire ironique :

— Il le faut bien, Madame ; j'ai besoin d'étudier de voir. Mes noirs m'ont vraiment porté bonheur

quant à mes toiles, et je vous avoue que je n'en ai pas fini avec eux!... Qu'avez-vous, Solange, vous paraissez peinée... inquiète?

La jeune fille sourit.

— Non pas, Didier, mais savez-vous que père nous a quittées hier au soir, pour un voyage...

— De quarante-huit heures, acheva M^{me} de Glécœur; cette enfant se tourmente sans raison.

— Non, je ne me tourmente pas, d'autant plus que voici vingt-quatre heures écoulées.

Faisant, cette fois-ci encore, violence sur elle-même, Solange essaya de s'intéresser à la conversation, mais, prise par son tourment, elle se rappelait le trouble de son père, sa nervosité, son départ précipité...

Elle pensait :

« Et s'il était ruiné maintenant, pauvre père! »

Elle ne songeait qu'à lui à cette heure, à son chagrin.

« Lui qui voulait tant pour nous, que fait-il? Quand va-t-il rentrer? Oh! ne rien savoir!... »

Puis, cette fois, la pensée de son fiancé absent lui vint.

« Et Henry qui n'est pas là! Peut-être sait-il quelque chose, lui! »

Mais, juste à ce moment, Yannek l'introduisit dans le petit salon, où, raidie dans sa volonté de ne rien laisser paraître de ses tourments, Solange s'efforçait de converser, entre la cousine Pauline et Didier.

Henry de Guivriec s'avancait en souriant. Il s'inclina devant M^{me} de Glécœur, et, tandis qu'il portait à ses lèvres la petite main tendue de Solange, avec quelle ferveur il caressa du regard le beau visage de la jeune fille! Puis il eut pour Didier une franche poignée de main et s'assit près de Solange.

C'était un beau garçon, solide et bien découplé, dont la haute taille, les larges épaules, le visage rieur et un peu haut en couleurs révélaient cependant une native distinction.

Il respirait la santé et la gaieté, aimait la vie au grand air et les sports, la chasse l'enthousiasmait, et il avouait préférer à la plus belle réception une

promenade en forêt, sur *Sultane*, sa belle jument à la robe dorée.

Et tout de suite il annonça :

— Savez-vous, Solange, j'ai votre cheval!... une perle! Ah! ça n'a pas été sans mal! Jean-Marie Joffic est un peu ficelle, mais avec moi rien à faire!

Il riait au souvenir de son marchandage. Il avait passé là trois heures qu'il eût pu vivre auprès de sa fiancée, trois heures il avait discuté, gagné du terrain, rusé, simulant la colère, menaçant d'acheter ailleurs, en vrai maquignon.

Le comte Henry de Guivriec savait compter.

Devant sa verve un peu bruyante, Didier, figé soudain, s'était tu.

Mais, charmée, Solange lui donnait gaiement la réplique, tandis qu'Armelle, heureuse de savoir qu'on l'attendait à *l'Ermitage* — *l'Ermitage* était une toute petite propriété louée à l'année depuis dix ans par les Fontanges, — bâclait ses devoirs, n'ayant plus que l'idée de s'en aller.

Devenue nerveuse, elle s'adressait à Didier et parlait tout en écrivant.

— Didier, savez-vous si parrain a invité Raymonde Valloris? Oh! que je voudrais qu'il l'ait invitée!

Grondée doucement par Solange qui ne pouvait s'empêcher de sourire, elle revenait à ses devoirs, l'oreille tendue à ce que l'on disait autour d'elle.

— Allons! fit tout à coup M^{me} de Glécœur qui repoussa le journal, aujourd'hui on compte encore, rien que dans nos parages, sept victimes de vos autos meurtrières... En vérité la science ne travaille qu'à la destruction du genre humain.

Elle eut un haussement d'épaules ironique et conclut, mi-fâchée, mi-railleuse :

— Pour aujourd'hui, c'est suffisant... sept victimes de la vitesse et le krach financier qui en fera, sans doute, de beaucoup plus nombreuses...

Ce fut Didier qui demanda :

— Un krach sérieux?

— Tout ce qu'il y a de plus sérieux, parce que, d'après ce que je viens de lire, le Conseil d'administration de la Société était des plus brillamment

constitué. Il s'agit d'abord du banquier Leduc. Le comte de Guivriec sursauta à ce nom.

— Le banquier Leduc? Eh! mais, M. de Kerdec était de ses amis. Il n'y a pas huit jours qu'il me parlait de lui et de ses mines de la *Royale Nazarelos*.

— C'est là justement qu'est le krach!

— Diable!

— Mon cousin est parti pour Paris pour affaires, il doit rentrer demain, il sera documenté.

— Evidemment!

Un instant songeur, Henry de Guivriec revint à Solange et, souriant, il questionna :

— Voulez-vous voir votre cheval?

— Comment! il est là? Vous l'avez amené?

— Mais oui, il est là!... Ecoutez-le qui piaffe d'impatience... il réclame sa jolie maîtresse.

Ils sortirent tous et s'extasièrent devant le bel alezan aux pattes fines, au joli col, aux larges yeux bruns. Solange flattait l'animal et Armelle, habillée, prête à sortir, s'attarda à lui offrir du sucre... Puis, comme elle s'en allait, sous la conduite de Didier, Henry de Guivriec, à son tour, se retira.

Tendrement il avait pressé dans les siennes les mains un peu frêles de Solange.

— A demain, Henry!

— Oui, à demain!

Pourquoi Solange crut-elle sentir une courte hésitation dans la réponse du jeune homme? Était-ce une illusion, venue de l'inquiétude malade qui ne la quittait plus? A cette pensée douloureuse, tout son amour protestait. Aussi tendre, aussi prévenant que la veille, Henry ne méritait pas cet injuste soupçon. Elle seule dans sa détresse se forgeait cette peine.

La nuit encore fut mauvaise.

Levée dès l'aube, elle guetta le facteur, et reçut le journal. Par lui elle connut l'étendue de la catastrophe financière, qu'un obscur pressentiment lui faisait considérer comme leur propre malheur.

La mort dans l'âme, elle attendit le retour de son père.

Vers midi seulement il arriva, et ce retour tant

désiré, tant attendu, fut pour elle, pour son cœur oppressé d'inquiétude, plus douloureux que le départ.

En quarante-huit heures, M. de Kerdec avait vieilli de quinze ans. Le gentilhomme campagnard, alerte, demeuré jeune, grâce à ses occupations journalières en plein air, à la vie saine et bien réglée qu'il avait menée jusqu'à ce jour, sans soucis déprimants, sans luttes décevantes, sans ambitions trop souvent lésées, revenait à son foyer, voûté, pâli, fini ! L'éclat juvénil qui, par instant, animait ses doux yeux bleus s'était éteint. Il marchait d'un pas hésitant, le dos voûté ; et sa voix même, sa belle voix un peu lente, semblait décolorée et sans timbre.

— Père, dit Solange, que des larmes toutes proches enrouaient... Viens, papa !

Les tendres bras se nouèrent à son cou ; ensuite, incapable de se dominer plus longtemps, elle sanglota.

Mais lui la regardait comme sortant d'un rêve, stupéfait de la trouver là, et il demeurait debout, figé dans de douloureuses pensées. Puis, comme elle s'abattait sur son épaule, il parut revenir à lui et pencha doucement sa tête sur la sienne.

— Solange !... ma petite !

Deux larmes lentes sillonnèrent son visage.

— Papa ! répéta la jeune fille, papa, comme tu es pâle !... viens !

Elle l'entraîna vers son cabinet de travail. C'était la pièce adoptée pour les heures de repos. Il se sentait bien parmi ses chers souvenirs et ses livres, compagnons fidèles dont il ne se lassait jamais.

Lentement elle l'y dirigea, ouvrit la porte, le fit asseoir.

Il la suivait docilement, hébété de peine, incapable d'une pensée qui ne fût pas à son malheur...

Câlinement, Solange s'agenouilla devant lui.

— Mon cher papa ! dit-elle, portant à ses lèvres la main glacée qu'il laissait pendre sur l'un des bras de son fauteuil, vous voilà revenu. Que je suis heureuse ! Il ne faut plus être triste... il ne faut plus avoir de peine.

Il bégaya, lamentable dans son écrasement, dans sa détresse :

— Plus de peine!... Oh! tu ne sais pas!... tu ne sais pas!...

— Si, je sais!

Elle blottit son front sur sa poitrine, et répéta :

— Si, je sais!

Alors il tressaillit, et cette fois, sorti de sa torpeur, de sa prostration, il questionna :

— Tu sais?... quoi?... mais quoi?

— Que... que vous êtes ruiné! Les mines de la *Royale Nazarelos*, n'est-ce pas?

— Ma pauvre enfant!

Il ne pensait pas à s'étonner qu'elle sût, qu'elle connût les mots nouveaux. Elle n'avait pas vingt ans et il ne l'avait jamais initiée à ses affaires. Moins bouleversé, il se fût demandé qui l'en avait instruite, mais à cette heure il n'avait plus ni force, ni raisonnement, et qu'elle eût compris sa peine, sans qu'il eût à la lui révéler, l'allégera. Les larmes, de vraies larmes précipitées et bien-faisantes jaillirent de ses yeux... A nouveau, il soupira :

— Ma pauvre enfant! je suis ruiné! je t'ai ruinée; toi... toi! toi, ma petite!

Mais la tendresse de Solange, dressée devant ce désespoir, s'était faite maternelle presque. Avec des mots très doux, elle consolait.

— Père chéri! que pensez-vous à moi! Je ne suis pas ruinée puisque je conserve le meilleur des pères! Voyons, ne vous désespérez plus pour un peu d'argent! qu'est-ce que cela?...

Il pleurait toujours, il pleurait davantage à mesure que son cœur oppressé se détendait, et il hocha la tête, effondré, perdu dans sa pensée :

— Un peu d'argent! Ah! mon Dieu! mais tout, tout... j'ai tout perdu... Mon Dieu! et celui des autres... ces pauvres vieux qui avaient confiance... je n'ai plus rien... ta dot...

Sa dot! Ah! que le cœur généreux de Solange se riait de ce mot! Sa dot! Y avait-elle songé même! et maintenant qu'il lui en donnait la pensée, elle se disait que le comte de Guivriec l'aimait pour elle, et non pour l'argent qu'elle lui apporterait,

tout comme elle l'aimait, pour lui, uniquement. Alors à nouveau elle reprit :

— Voyons, père chéri, est-ce pour cela que vous vous mettez dans un tel état? Ma dot! il n'y faut plus songer; vous, seulement, m'inquiétez... il ne faut penser qu'à vous!

Il répéta, têtue dans son idée :

— ... Ces pauvres gens qui ont eu confiance!... Que faire avec eux? Ruiné, je suis ruiné! et ton mariage... j'avais promis 500.000 francs...

— Eh bien! je ne les aurai pas!... ah! je suis sûre d'Henry! D'ailleurs s'il se retirait parce que je n'ai plus rien, avouez que, pour ma part, je n'aurais qu'à bénir cette catastrophe, qui m'en éviterait une autre bien lamentable : celle de m'apercevoir trop tard que je n'étais pas aimée comme j'espère l'être!

Très crânement elle prononça ces mots, qu'elle pensait réellement, et qui pourtant lui firent mal. Son cœur s'était serré soudain. Mais Armelle, prévenue, accourait. Pendue au cou de son père, elle pleurait de le voir en larmes, puis, comme la cousine Pauline arrivait à son tour, la petite, impétueuse comme toujours, s'enfièvre :

— Je ne veux pas que papa ait du chagrin! Qui est-ce qui a fait du mal à papa?

Mais on ne l'écoutait pas; alors elle sortit du cabinet de travail, gagna le vestibule dallé, se coiffa en hâte, et, sans même prendre la précaution de jeter un vêtement sur sa robe légère, elle prit le chemin de l'Ermitage où M. Fontanges et Didier achevaient leurs préparatifs de départ.

Armelle les trouva dans un amoncellement de malles et de valises.

— Parrain! Didier! papa est de retour... on lui a fait du mal! Il a l'air très malade et il pleure... il faut venir tout de suite.

Par les journaux, M. Fontanges était au courant de la catastrophe qui ruinait son ami, et il en demeurerait peiné comme s'il se fût agi d'un malheur personnel.

— Ton père est de retour? Ah! oui, je viens! je viens!

Didier, qui emballait des toiles, laissa là des

préparatifs qui lui tenaient au cœur, cependant.
Au château, ils trouvèrent le marquis prostré douloureusement lamentable...

— Mon pauvre ami !

M. Fontanges serrait les mains glacées, inertes.

— Il faudra tout vendre... le château... les terres... les fermes ! Ah ! c'est trop douloureux ! c'est trop !

Il ne pleurait plus. Un long temps, perdu dans d'amères réflexions, il demeura sans parler, puis, à nouveau, il soupira :

— Je n'ai plus rien à moi ! plus rien !

Et, s'adressant à M. Fontanges :

— Ne t'en va pas, veux-tu ?

A midi il se mit à table, mais il lui fut impossible de rien manger.

— Est-ce que... est-ce que ton fiancé doit venir cet après-midi ? demanda-t-il avec effort à Solange.

— Oui, père, du moins je le crois.

Vers trois heures, le comte de Guivriec arriva en effet. A la vue du vieillard que l'émotion autant que le chagrin faisait blêmir, il eut la délicatesse de feindre ne s'apercevoir ni du désarroi qui régnait par la maison, ni des visages rougis par des larmes récentes, et cependant il avait sur les lèvres la question qui le tourmentait depuis deux jours déjà : savoir où se limitait le désastre pour sa nouvelle famille, car de la catastrophe il n'ignorait plus rien.

Sur un signe du marquis, M. Fontanges entraîna Didier et Armelle, et aussi la cousine Pauline, sur la terrasse du château, et, tandis qu'il les occupait un moment, M. de Kerdec avouait au fiancé de sa fille sa ruine, sa ruine complète :

— Mon pauvre ami, je n'ai plus rien... plus rien ! Tout mon bien était dans cette affaire...

Debout près de Solange, le comte de Guivriec ne répondit pas. Son visage aux traits énergiques ne traduisit nulle déception.

— Je suis désespéré !... je... je... il ne m'est plus possible...

Solange vint au secours de son père.

— Papa, calmez-vous, Henry a bien compris que je n'ai plus aucune dot, et je tiens à lui dire tout

de suite que je suis prête à lui rendre sa parole dès ce soir même...

— Solange, pouvez-vous penser!...

Dans un bel élan d'amour, il lui avait pris les mains et il les portait à ses lèvres.

« Comme il m'aime! » pensa Solange qui défaillait d'émotion.

Mais, de la terrasse, Didier, qui discrètement observait l'heureux couple, remarqua la contraction violente des mâchoires du fiancé. Emotion? Mécontentement?... Le jeune peintre penchait pour le mécontentement. Mais le marquis s'était redressé, et il attirait sur son cœur le fiancé de sa fille, de sa Solange :

— Ah! mon enfant!... mon cher enfant!

Puis une faiblesse le prit. Soutenu par Solange, dont le bonheur doublait les forces, il retomba dans son fauteuil.

III

SOUTIEN DE FAMILLE

Solange dormit mal, et s'éveilla avec l'aube. Elle avait hâte de revoir son père. Sa pâleur, son abattement de la veille l'avaient douloureusement impressionnée, et par deux fois durant la nuit, tirée pour un moment des cauchemars effrayants qui peuplaient son sommeil, elle avait été coller son oreille à la cloison de sa chambre, croyant l'entendre gémir et appeler. Sur le matin, hantée par cette crainte, elle entr'ouvrit doucement la porte, mais, très calme, le marquis reposait.

Alors, un moment apaisée, elle s'était mise à songer à la situation nouvelle que leur créait la perte de leur fortune.

Son père devrait-il vraiment vendre le château? et toutes ses dépendances, terres et fermes? et, ce sacrifice consenti, lui resterait-il assez pour qu'il pût vivre sans trop de privations? Et Armelle? Il fallait qu'elle obtînt de son fiancé l'assurance que son père, que sa sœur trouveraient chez eux le foyer qui allait tout à coup leur manquer.

— Oui, je veux père et Armelle auprès de nous. Pauvre père ! que deviendrait-il, déraciné et livré à son chagrin ?... Henry comprendra... il serait inhumain d'agir autrement, et même, s'il voulait ?.... s'il voulait, on pourrait racheter le chepteau, il paraît que les Guivriec sont si riches ! si riches ! Alors... Oh ! alors, je le lui demanderai. cher Henry ! il m'aime tant !

Sept heures sonnèrent à la pendulette de sa chambre. La jeune fille sauta à bas de son lit.

« Il est temps de descendre, pensa-t-elle, je serai en retard pour préparer le déjeuner, et Yannek ne sait rien faire toute seule ! »

En un quart d'heure elle fut lavée, habillée, et elle descendit sans bruit jusqu'à la cuisine, où la jeune servante l'attendait, en tricotant d'épais bas de laine.

— Monsieur n'a pas sonné ?

— Pas encore, demoiselle.

Elle se hâta d'apporter la cruche pleine de lait crémeux, et, experte, Solange prépara le café, les rôties — de longues tranches de pain bis qu'elle mettait à dorer sur le fourneau même. — Près d'elle, la motte de beurre attendait.

Avec M^{me} de Glécœur, Armelle entra, les yeux encore gros de sommeil. La peine avouée de son père l'avait bouleversée. Pour la première fois de sa vie, l'enfant gâtée connaissait le chagrin et les vraies larmes.

Elle n'était pas gaie et Solange ne pensa plus qu'à la distraire.

— Tu sais que ton parrain et Didier retardent leur départ d'un courrier, quinze jours par conséquent, et tu dois déjeuner à l'Ermitage aujourd'hui encore... es-tu contente ?

— Non, dit la petite, j'aimerais mieux demeurer auprès de papa.

— Ton père est un peu préoccupé, ma chérie reprit M^{me} de Glécœur, il lui faut du calme, beaucoup de calme.

— Je ne ferai pas de bruit.

— Sans doute, mais... enfin ton parrain t'a invitée, il doit venir te chercher...

— Je lui demanderai de rester avec nous.

— Bien, dit alors Solange; en attendant, déjeune, ma chérie. Ensuite je te donnerai le café de papa, et tout doucement tu iras le lui porter.

Elles s'installèrent à la table de chêne, que le temps et les frottements journaliers avaient patinée jusqu'au noir.

Sur un coin de son fourneau, la servante mangeait; puis, comme huit heures sonnaient, et que le marquis, habituellement debout à cette heure, n'avait pas encore paru ni sonné, Armelle prit, des mains de sa sœur, le plateau de laque rouge, sur lequel reposaient la tasse de café, les rôties et la crème, et se dirigea vers la chambre de son père.

Elle frappa sans obtenir de réponse. Fatigué sans doute par trois nuits d'insomnie, M. de Kerdec dormait d'un profond sommeil. Alors la petite ouvrit la porte et, sur la table de chevet, déposa le déjeuner.

Dans son lit carré, à colonnes moulurées, le marquis reposait dans le plus grand calme. Une main sur les draps les maintenait à la hauteur du menton.

— Papa dort, dit Armelle; sais-tu, je vais faire ma chambre d'abord, mes devoirs ensuite.

— Voilà un sage programme, dit Solange, qui, aidée de Yannek, commençait le ménage minutieux qu'elle faisait chaque matin.

Cependant, pour ne pas troubler dans son repos le dormeur qu'elle comprenait brisé par tant d'émotions, elle allait doucement, soucieuse de ne pas heurter les meubles, cogner les portes...

Mais, à neuf heures, le marquis demeurait encore dans sa chambre, et Solange, contrariée, inquiète, guettait le bruit d'une porte qu'on ouvre.

Une demi-heure... une heure... rien toujours! et comme dix heures sonnaient, une peur la prit, une peur qui la faisait trembler et glaçait son front et ses mains.

Ayant frappé, et frappé assez fort à la porte sans obtenir de réponse, elle se décida à ouvrir, mais, clouée sur le seuil par une brusque angoisse, elle n'osa pas entrer. A voix basse elle appela :

— Père!... Père!...

Pas de réponse, mais de sa place elle voyait le

marquis calme sur sa couche et qui semblait dormir.

— Père ! répéta Solange, haussant le ton.

Puis, épouvantée par le silence angoissant qui régnait dans cette chambre close et le sommeil trop calme du dormeur, dont la rigidité lui apparaissait soudain, Solange cria...

Ce fut M^{me} de Glécœur qui la première accourut.

— Père ! Père est mort ! sanglotait la jeune fille, cramponnée au chambranle de la porte.

Le saisissement fit bégayer la cousine Pauline. Elle répéta :

— Ton père... ton père est mort !... mais tu es folle... tu es folle !

Armelle, arrivée derrière Yannek, criait, affolée. M^{me} de Glécœur entra dans la chambre.

M. de Kerdec n'avait pas bougé, mais sa main qui étreignait les draps était raide déjà, et son visage d'une blancheur de marbre, glacé.

En plein sommeil, une embolie foudroyante avait soustrait au chagrin et aux soucis qui devaient être son lot désormais le plus honnête homme et le meilleur des pères.

.

Un coup de massue sur sa jeune tête n'eût pas étourdi davantage Solange de Kerdec.

Durant les deux jours qui précédèrent l'enterrement, elle s'agita sans se rendre exactement compte de ce qu'elle faisait, de ce qui se passait autour d'elle.

A peine remarqua-t-elle la brièveté des visites de son fiancé. Il vint cependant matin et soir, durant ces deux jours, mais à peine demeura-t-il quelques minutes, et Solange n'eut pas la pensée de s'en étonner : son père, son père chéri n'était plus ! Bientôt elle ne le pourrait plus voir, et ces mots qui revenaient sans cesse en son pauvre cerveau meurtri lui étaient une telle souffrance, que toute autre peine ne l'eût pas atteinte. M^{me} de Glécœur, M. Fontanges et Didier ne quittaient pas les orphelines, que le sous-lieutenant Yves de Kerdec rejoignit quelques heures seulement avant l'enterrement.

Il arriva bouleversé, désespéré autant que ses

sœurs, et ce furent trois pauvres êtres au cœur déchiré qui, secoués de sanglots, suivirent le char funèbre.

Au sortir du cimetière, où il s'était rendu, perdu dans la foule des amis, après s'être discrètement refusé à conduire le deuil aux côtés d'Yves et des Fontanges, le comte de Guivriec s'excusa d'être obligé de quitter Solange. Une dépêche, qu'il remit à Yves, d'ailleurs, l'appelait à Paris auprès de son frère malade. Solange ne devait plus le revoir.

Par une lettre assez laconique, il l'informa bientôt que la maladie de son frère, en s'aggravant, l'obligeait à demeurer auprès de lui un temps indéterminé, ensuite à l'accompagner durant sa convalescence, qui promettait d'être longue, en Suisse très probablement, et que, pour le moment, il se voyait obligé de renoncer à une union que ses obligations fraternelles lui rendaient difficile.

Trop fière pour se plaindre, Solange s'abstint de toute réponse. Par l'intermédiaire de la cousine Pauline, elle fit parvenir à M. de Guivriec la bague des fiançailles, le pendentif de diamants et les superbes solitaires qu'il lui avait déjà offerts, puis, bravement, elle s'efforça d'oublier le lâche qui l'abandonnait et, de toute sa tendresse, elle se voua à ceux qui lui restaient.

Armelle, fillette de dix ans, réclamait ses soins, ses conseils, et Yves, son cher Yves!...

— Je vais envoyer ma démission, avait dit le jeune officier, je demeurerai auprès de vous; le château vendu — il fallait au plus tôt rembourser l'argent emprunté — nous louerons une modeste maison, et je travaillerai.

Mais Solange, bien que l'idée de garder auprès d'elle ce frère qu'elle chérissait si profondément lui fût douce et réconfortante, repoussa courageusement le sacrifice offert. Elle savait que la carrière des armes était celle de son choix, que de tout petit il s'y préparait, et que c'était également le désir de son père qu'il fût officier. Aussi n'eut-elle pas une hésitation.

— Non, Yves, ce serait là une folie, que je ne te laisserai pas faire. Oublies-tu que père t'avait approuvé, encouragé dans ce choix? Il faut demeu-

rer officier; d'ailleurs comment comptes-tu gagner ta vie autrement? Tu n'as aucun métier, mon pauvre petit.

Mais Yves, bien que le sacrifice de tout son avenir lui fût cruel, ne voulait plus penser qu'à ses charges nouvelles, car il avait charge d'âmes à cette heure, et sa solde de sous-lieutenant le pouvait faire vivre tout juste. Aussi répondit-il à Solange :

— Ah! mon Dieu! n'importe quel travail! va, je ne serai pas difficile!

Il insista, parla de faire appel aux amis de son père, pour obtenir une situation qui lui donnât des ressources immédiates, et M. Fontanges promit de chercher.

Mais Solange, de son côté, s'entêtait. Elle comprenait son frère désespéré par ce double malheur tombé sur lui : la perte d'un très tendre père et l'obligation de renoncer au métier de son choix.

Elle se confia à une amie, lui soumit ses projets. Elle voulait travailler, assurer l'existence d'Armelle, permettre à Yves de conserver son grade.

— Pourquoi ne me suis-tu pas à Rennes? avait insisté la cousine Pauline. C'est une grande ville, pleine de ressources, et tu brodes comme une artiste.

— Ah! oui, la broderie! mais c'est un métier de misère! je travaillerais douze heures par jour, sans arriver à gagner ma vie, et oubliez-vous que je veux désormais répondre des dépenses d'Armelle?

La veille du jour où expirait le congé accordé à Yves, M. Fontanges, qui devait quitter la Bretagne dès le lendemain pour gagner Bordeaux, d'où il s'embarquerait pour Matadi, n'avait encore trouvé aucune situation pour Yves, et il n'était pas seul à chercher, M^e Jouan, le notaire et ami de M. de Kerdec, qui s'efforçait de sauver aux orphelins quelques débris de leur fortune, l'avait secondé de tout son zèle. Cependant ni l'un ni l'autre n'avaient réussi à trouver, non pas même une situation d'avenir, mais une situation acceptable.

— Entre chez moi, proposa le matin même le vieux notaire, tu apprendras mon métier, et je te

donnerai le triple de ta solde... ou alors, suis M. Fontanges, puisqu'il t'offre de t'emmener en qualité de secrétaire.

— Mais Didier?

— Didier renonce à accompagner son père.

— Comment! mais son départ était tellement décidé?

Le jeune peintre lui-même avait donné l'explication de sa décision. Dernièrement il avait reçu l'offre suivante : 25.000 francs pour la décoration murale d'une église édifiée dans la banlieue de Lille... ma foi, ça le tentait.

— Et puisque père m'assure que je ne le peine pas en restant, j'ai accepté la proposition de M. le curé Laborde, et dans quelques jours je m'installerai auprès de lui.

— Tu vois, Yves, que tu peux choisir sans arrière-pensée : entrer chez M^e Jouan ou me suivre, dit M. Fontanges.

La contraction douloureuse du visage du jeune homme n'échappa pas à Solange. D'une voix calme, elle prévint le choix de son frère :

— Mon cher tuteur, — M. Fontanges avait été nommé tuteur des deux jeunes filles — Yves ne peut pas renoncer à l'armée... N'est-ce pas votre avis qu'il doive, selon le désir de celui que nous pleurons aujourd'hui, continuer une carrière qui lui plaît?

— Certes, ma chère enfant, interrompit M. Fontanges, je t'approuverais si Yves ne devait pas penser à vous, avant toute chose.

— A nous?... non, puisque je peux, dès aujourd'hui, gagner ma vie et celle d'Armelle.

— Que veux-tu dire?

— Qu'avec votre permission, mon tuteur, j'entrerais, en qualité de demoiselle de compagnie, chez M. et M^{me} Maillard, qui habitent le château des Terrasses, à quelques kilomètres de Rouen.

— Comment cela?

— Par l'intermédiaire de M^{me} de Méheu, que vous connaissez, — sa fille, Jeanne, est ma meilleure amie — j'ai trouvé cette situation. Je serai là, défrayée de toutes dépenses, et, avec les huit cents francs mensuels que je toucherai, je subviendrai aux besoins d'Armelle.

— Mais à qui confieras-tu Armelle?

— Au couvent des Dames de Sion, à Rouen même : ainsi ma chère petite sœur sera encore près de moi... Ah ! voyez-vous, j'ai tout bien combiné ; je veux qu'Yves continue sa carrière, et pour moi, je n'accepterai jamais d'être à sa charge, alors que je suis jeune et pleine de santé... Mon tuteur, je vous supplie de me dire que vous approuvez ma décision !... Voulez-vous apaiser les scrupules d'Yves et le convaincre qu'il doit m'écouter ?

— Tu es une brave enfant ! dit M. Fontanges qui embrassa Solange sur ses joues bien roses, en dépit de son chagrin et de ses nuits de veille... Allons, Yves, tu aurais tort de ne pas consentir à ce qui fait sa joie... et la tienne. J'approuve sa résolution. Je ne puis malheureusement retarder à nouveau mon départ, mais M^e Jouan, qui a accepté de me remplacer dans mon rôle de tuteur durant mon absence, saura s'assurer de l'honorabilité de ceux auprès desquels tu désires assumer le rôle de... de demoiselle de compagnie.

— Je suis déjà à même de vous répondre des Maillard, dit M^e Jouan, fort occupé à compulser tout un dossier, qu'il avait apporté avec lui.

— Vraiment ! et qu'en dites-vous ?

— Ce sont de fort honnêtes gens, très, très riches !... fortune honorablement acquise. Je ne vous dirai pas que Solange se trouvera là dans son milieu, non, certes, et peut-être même y aura-t-elle à souffrir de froissements, de... de... enfin, pour tout dire, ces braves gens sont assez vulgaires, et, comme tous les parvenus, fort glorieux de leur fortune ; mais le principal pour toi, fillette, c'est de gagner ta vie, n'est-il pas vrai ? Et maintenant, mes chers enfants, il me faut vous dire que j'ai enfin trouvé un acquéreur pour le château.

— Ah ! fit Solange, qui, de ses deux mains, comprima son cœur oppressé.

La même émotion s'était emparée d'Yves.

— Montrez-vous courageux, mes pauvres amis, reprit M^e Jouan, le château, bien vendu, sera dans d'excellentes mains. Il s'agit d'un numismate connu, un certain M. Lefort, un artiste !... Il est

fort riche, et envisage déjà les plus belles, les plus minutieuses réparations... Enfin, comme il ne compte pas habiter le château avant six mois, il te prie, Solange, de ne pas hâter ton départ.

— Merci, oh ! merci ! put articuler Solange.

— Maintenant voici les comptes... Mes chers enfants, tout vendu, fermes, mobilier et château, tout ne sera malheureusement pas payé; vous restez redevoir une somme de quinze mille francs environ.

Et comme, le front baissé pour ne pas laisser voir les larmes qui emplissaient leurs yeux, Solange et Yves demeuraient silencieux, M^e Jouan, les prenant tous deux affectueusement par le bras, ajouta :

— Mais j'ai aussi tout de même une heureuse nouvelle à vous annoncer.

Il écarta sa vaste serviette de maroquin noir, et en tira un volumineux paquet de papiers parcheminés.

— Ceci... 315 actions de la *Royale Nazarelos*.

Yves tendit la main.

— Est-ce que tu tiens à... à conserver ces... ces papiers ?

Le jeune officier eut un haussement d'épaules résigné.

— Qu'en ferais-je ? dit-il, ce sont des papiers sans valeur; sans espoir de valeur même!... les mines n'existent pas !

— Certes, tu ne trouverais pas dix sous de tout cela sur la place de la Bourse, n'est-ce pas?... Eh bien ! croirez-vous, mes enfants, qu'un Anglais excentrique, qui a entrepris de faire tapisser son hôtel de New-Jersey avec des valeurs... sans valeur, m'offre de tout ceci... devinez ce qu'il en offre ?

M. Fontanges sourit.

— Cinq cents... mille francs ?

— Mille francs ! non pas, mais vingt mille francs, mes amis ! Eh bien ! qu'en dites-vous ? Est-ce une bonne nouvelle, ça ?

— Est-ce possible !

— Mais c'est un fou ! Nous ne pouvons pas accepter...

— Un fou bienfaisant, en tout cas ! et pour moi je vous conseille de vendre au plus vite. Mon ex-

centrique n'est pas volé, il sait ce qu'il achète, autrement dit 315 images ! S'il lui plaît d'y mettre le prix — et encore, au cours de la livre, ça ne lui fait guère plus de 4.000 francs, que dis-je ! pas 4.000 francs, — libre à lui, car lui seul a fixé ce chiffre.

— Oh ! Yves, dit Solange qui rayonnait, nous pourrions donc ne plus rien devoir, et il te restera encore quelque chose, tu ne seras donc pas un officier tout à fait pauvre ! Oh ! quel bonheur ! et bien sincèrement merci, mon grand ami !

Mais, tandis que le frère et la sœur échangeaient un affectueux baiser, au-dessus de leurs têtes inclinées, M^e Jouan et Didier se lançaient un malicieux regard.

Maintenant Yves avait regagné Nancy, M. Fontanges s'était, le matin même, embarqué, et seule, triste à mourir, Solange, qui devait, avant huit jours, se présenter au château des Terrasses, s'efforçait doucement de faire accepter à Armelle l'idée d'une séparation, qui elle-même la torturait.

Solange, douce, calme et réfléchie, avait un cœur ferme et une âme vaillante ; mais Armelle, vive et spontanée, sujette à de violentes colères, se montrait aussi plus impressionnable.

La mort de M. de Kerdec avait été pour Solange un immense chagrin, que la raison et une résignation toute chrétienne devaient adoucir avec le temps.

Pour Armelle, enfant de dix ans, cette mort avait marqué d'un sceau indélébile son cœur et son âme. Une inguérissable mélancolie devait peser sur elle. Déjà sa bouche demeurait grave et son petit front têtu et volontaire ne s'éclairait plus.

Dès qu'on ne la surveillait plus, elle se glissait dans la chambre de son père et y demeurait jusqu'à ce qu'on vint l'arracher à sa peine déchirante.

... Un violent désespoir l'avait soulevée lorsqu'on lui révéla qu'il fallait vendre le château, s'en aller, abandonner toutes les choses auxquelles son père avait touché... Aujourd'hui il restait à lui apprendre la séparation prochaine, sa vie au couvent, et Solange soupirait. Armelle, enfant gâtée, volontaire et indépendante, se ferait-elle à cette vie nouvelle, sérieuse et disciplinée ?

— Alors, vrai, Solange, il faut que tu travailles ?

— Mais oui, ma chérie, et bien vite même !

— Et où allons-nous habiter, puisqu'on nous prend notre château ?

Solange hésitait encore. Cependant il fallait bien arriver à l'aven.

— Ecoute, ma chérie... Pour quelque temps, oh ! quelque temps seulement, nous ne pourrons pas...

— Qu'est-ce que nous ne pourrons pas ?

Le cœur déchiré, Solange reprenait :

— Sais-tu, nous irons habiter Rouen.

— Rouen ! Ah ! oui, en Normandie... Est-ce beau ?

— C'est une très jolie ville, et les dames chez lesquelles je te conduirai sont charmantes. Elles te gâteront, j'en suis sûre !

— Oh ! moi, ça m'est égal qu'on me gâte, je n'ai plus envie de rien, et pourvu que tu sois près de moi...

— Oui, oui, ma chérie.

Vint un jour où il fallut bien révéler à la fillette la vérité tout entière.

Didier, qui s'attardait à *l'Ermitage*, attendant le départ de Solange pour se rendre à Lille, avait accepté d'aider celle-ci dans la tâche douloureuse d'instruire Armelle. Ce fut une scène pénible entre toutes.

Révoltée à la seule idée d'être « prisonnière », l'enfant trépignait de désespoir. Violente jusque dans sa colère, elle criait :

— Je n'irai pas ! Non, non !... Je n'irai pas ! et si « on » m'enferme de force, je me sauverai ! D'ailleurs, je mourrai bien vite ! Je ne veux plus manger ! Je ne dormirai plus ! Je pleurerai tout le temps !

On conçoit le chagrin de Solange devant cette révolte désespérée. Et deux jours seulement les séparaient maintenant de l'heure du départ.

Didier entreprit de raisonner la petite. Il le fit doucement, tendrement, et, sans doute, les arguments qu'il lui donna convainquirent la révoltée.

Armelle montra, le matin du départ, un visage indemne de toutes larmes, mais si fermé, que Solange en eut un redoublement de peine.

De toute la nuit, elle n'avait pu dormir, errant d'une pièce à l'autre par le château silencieux, touchant de la main les meubles, les vieux meubles ses amis, les caressant... Sur eux, elle avait veillé. Si souvent, ses doigts alertes les avaient débarassés de toute poussière!...

A l'aube, le train étant un des premiers du matin, elle avait appelé Armelle, mais la petite devait veiller, car elle arriva tout de suite. A peine parla-t-elle. Son désespoir muet avait quelque chose de tragique.

— Ma chérie, ma pauvre petite chérie!... J'irai te voir chaque semaine; ce jour-là nous sortirons, et tu verras comme je te gâterai... Et puis ce n'est pas pour longtemps, cette séparation. Laisse-moi seulement mettre un peu d'argent de côté. Ensuite, je louerai un petit appartement dans la ville de garnison d'Yves... Là, nous serons tous les trois, et alors tu verras combien nous serons heureux.

Armelle disait « Oui, oui... » mais elle n'avait pas l'élan de tendresse qui, autrefois, lui faisait nouer ses bras autour du cou de la grande sœur, en murmurant les mots si tendres de « sœurlette chérie!... Ma petite maman Solange! »

Didier vint les prendre pour les conduire à la gare. M^e Jouan s'y trouvait déjà. Les adieux furent émouvants.

— Au revoir, Solange, ne nous oubliez pas trop longtemps.

— Oh! Didier, nous serons presque voisins.

— Comme il m'est pénible de vous voir partir ainsi! Vous, vous, obligée de travailler pour vivre!... Ah! si cela vous est trop pénible quelquefois, dites-vous, Solange, — je sais qu'il ne vous faut pas encore parler d'avenir — mais, cependant, dites-vous que vous rencontrerez certainement un brave cœur, trop heureux de travailler et de vivre pour votre bonheur.

Solange leva sur le visage si franc de Didier ses yeux bleus rougis par tant de larmes.

— Merci, Didier, dit-elle simplement. Mais, je vous en prie, ne redoutez pas pour moi le découragement et la peine. La voie que je me suis tracée est celle que je veux suivre. Le travail n'a

jamais abaissé personne, au contraire. Et la vie des salariés ne m'effraie pas.

— Me permettez-vous de vous adresser quelques cartes?... Me répondrez-vous?

— Certes oui.

Le train s'éloignait. Figé, bras ballants, air lointain, Didier le regardait s'éloigner. M^e Jouan lui mit affectueusement la main sur l'épaule.

— Allons, mon cher enfant, c'est à vous maintenant qu'il me faut dire courage!... Savez-vous que vous auriez tort de désespérer. Les événements ont travaillé pour vous, croyez-le... Et un jour viendra, qui n'est pas loin... Je m'entends, et vous me comprenez aussi. Soyez fort. Votre talent commence de s'imposer... A l'ouvrage!... Mais, dites-moi : Les vingt mille francs que vous m'avez versés en échange des 315 actions de la *Royale Nazarelos* ne vous font-ils pas trop faute? Parce que, vous savez, si vous avez besoin de quelques milliers de francs?...

Didier secoua doucement la tête :

— Non pas, et merci, cher monsieur Jouan. Ces vingt mille francs représentent le prix de vente de mon premier tableau... Une chance que cette vente!... Je n'avais pas besoin d'argent... Qu'en aurais-je fait? Mais je suis très heureux d'avoir causé un peu de joie à Solange. Seulement, je vous recommande encore le plus grand secret.

— Soyez tranquille, mon jeune ami... A propos, les actions sont chez moi.

— Peuh! fit Didier en riant, je n'ai pas d'hôtel à New-Jersey ni ailleurs, du reste, à décorer... Alors...

— Alors?...

— Hé! mettez donc ça au feu, si ça veut bien brûler!

IV

AU CHATEAU DES TERRASSES

— Mademoiselle de Kerdec?

— C'est moi-même.

Le chauffeur, dans une impeccable livrée, ouvrit la portière d'une puissante *Renault*.

— Si Mademoiselle veut bien monter... Je suis chargé de la ramener au château.

C'est à la porte du couvent des Dames de Sion que Solange avait elle-même fixé le lieu de la rencontre avec l'émissaire de M^{me} Maillard. Cet émissaire étant le chauffeur — et il était tout indiqué que l'auto vint la prendre, puisque le château des Terrasses se trouvait sur une côte un peu rude, à quinze cents mètres de Rouen — elle ne se fit pas répéter l'invitation et s'installa dans la voiture, tandis qu'il hissait sa malle à côté de lui.

— Que Mademoiselle ne s'impatiente pas, je dois encore passer chez Potin pour une commande, et chez le pâtissier.

Solange ne pensait pas à s'impatienter. Elle était toute à sa préoccupation du moment.

Comment Armelle allait-elle passer ces premiers jours loin d'elle? Elle semblait résignée. Mais qu'augurer de cette paix, qui, d'ailleurs, n'était peut-être due qu'à une lassitude momentanée? Armelle était volontaire et indisciplinée. L'affection, bien plus que le respect qu'elle portait à son père, faisait que cette enfant gâtée acceptait sans humeur aucune l'intransigeante autorité de M. de Kerdec, lequel, adorant ses enfants, très doux et très bon, ne permettait pas cependant qu'on discutât avec lui et qu'on enfreignît ses ordres.

« Par la douceur, on s'attache Armelle, et par affection, elle est prête à toutes les concessions, se disait Solange, qui, de son mouchoir, tamponnait ses yeux rouges et gonflés; et je l'ai laissée là, où elle n'a encore pas une amie!... Mais M^{me} la Supérieure a l'air si bon! Elle apprivoisera ma petite sauvage, elle s'en fera aimer, et, sans doute, dans huit jours, quand je reviendrai, Armelle sera déjà l'enfant chérie de tout le couvent. Elle sait si bien se faire aimer, quand elle le veut! »

L'auto venait de s'arrêter devant une superbe pâtisserie, et un mitron en bonnet blanc accourait, les bras chargés d'une large benne remplie à souhait.

« Y aurait-il des hôtes, au château des Terrasses? pensa Solange, tandis que le chauffeur remontait la rue Jeanne-d'Arc... Comment est-il, ce château

des Terrasses?... Jeanne de Méheu me parle du plus grand luxe et M^e Jouan d'une fortune de plus de cinquante millions... Cinquante millions!... Comment peut-on être si riche!... Alors qu'il faut si peu pour être heureux!»

Elle soupira. Son court passé filait devant ses yeux. En quelques jours, tous les malheurs l'avaient accablée, venus tous de cet or qu'elle dédaignait si bien!... Mais, avant que l'ambition d'en posséder n'en vînt à son père, comme ils étaient heureux dans leur médiocrité, le calme de leur vie, la simplicité de leurs désirs!

Et maintenant, le cœur serré, inquiet aussi, — non qu'elle eût peur du travail, elle avait bien prouvé le contraire, en répondant, dans sa frayeur de voir cette « place » lui échapper, à toutes les exigences de M^{me} Maillard, qui, par les multiples occupations qu'elle exigeait d'elle, la ravalait bien plutôt à l'emploi de femme de charge qu'à celui de demoiselle de compagnie — Solange redoutait l'inconnu vers lequel elle allait.

Soudain, un appel impérieux fit stopper l'auto, puis ce fut, à la portière, l'apparition de deux jeunes filles. L'une, longue, sèche, brune, un peu le type de la gitane; l'autre, courte, grasse, au visage trop rond, comme empâté déjà, dans lequel s'ouvraient deux yeux bleus petits et sans éclat, une large bouche garnie de belles dents saines et bien rangées. Celle-ci pouvait avoir de vingt à vingt-cinq ans.

— Voyons, Joseph, n'entendez-vous pas? gronda-t-elle, avec un haussement d'épaules.

Frôlant la voiture, elle attendit avec une impatience hautaine qu'il sautât à terre et vînt lui ouvrir la portière. Alors, paraissant seulement remarquer la présence de Solange, elle dit, d'un petit ton sec :

— Ah! la voiture est occupée?

— Mademoiselle est la demoiselle de compagnie de Madame, expliqua Joseph, qui tenait toujours la portière ouverte. J'suis allé la chercher au train de onze heures, et j'ai fait les commissions pour Ursule, la nouvelle cuisinière... Maintenant...

— C'est bien, fit la jeune fille, tournant le dos,

d'un air dépité. Allez, allez, M^{lle} Saintive me reconduira.

Il referma la portière, reprit sa place au volant, et Solange l'entendit qui grommelait pour lui seul :

— Si ça fait pas pitié!... Oh! là là!

« Quelles sont ces jeunes filles? pensait maintenant Solange. Les Maillard n'ont pas d'enfants!... Ah! je sais!... Ce doit être leur nièce... Oui, oui, ils élèvent une nièce... Annette, je crois... Et un neveu... Celui-là fait ses études à Paris. Eh bien! tant mieux, car s'il ressemble à sa sœur, il ne doit guère être aimable. Nous voici arrivés... Ah! quel château!... »

L'auto cornait, pour qu'un jardinier vînt ouvrir la haute et large porte de fer forgé. Une grille, qui courait sur plus de deux cents mètres de façade, bordait un magnifique jardin anglais, au milieu duquel se dressait une construction flambant neuf, une construction immense, flanquée de quatre tourelles, avec des prétentions d'allure à la Mansart et des détails d'un modernisme achevé.

« Quel singulier château! » se dit Solange, qui, descendue de l'auto, attendait qu'on la priât d'entrer.

Elle qui n'avait jamais quitté sa Bretagne, et dont tous les voyages se bornaient à quelques déplacements à Vannes et une seule fois aux environs de Quimper, ne soupçonnait rien des constructions modernes, et la riche demeure des Maillard la stupéfiait, lui causant toutefois plus de surprise que d'admiration.

— Ça!... Un château!...

Elle revoyait le manoir familial, robuste et massif, sa façade qui portait vaillamment ses lézardes, comme un vieux soldat ses blessures; elle évoquait ses murs énormes, ses tours puissantes...

Décrépi et blessé, quelle force n'évoquait-il pas, après plus de six siècles de vie, et qu'était, près de lui, cette demeure qui semblait vaciller entre ses quatre tours de carton?...

Mais la porte s'ouvrit enfin, et une jeune femme de chambre, vêtue de noir, avec tablier, manchettes et col de linon blanc, l'accueillit.

— Si Mademoiselle veut bien me suivre...

Solange traversa un immense vestibule, vrai hall à colonnades, dans lequel s'ouvraient les réceptions, et pénétra dans un boudoir Louis XV, dont les hautes fenêtres donnaient sur le parc.

Au travers des rideaux de tulle, la jeune fille apercevait les arbres, peupliers et hauts marronniers, qui se reflétaient dans les eaux bleues d'un bel étang aux bords fleuris, enclavé dans le parc. Plus loin, une grotte avec cascade; plus loin encore, un magnifique court pour le tennis.

— C'est une belle propriété, moderne et confortable, se prit à murmurer Solange.

Un radiateur se dressait derrière son fauteuil. L'électricité était installée, largement, sans souci des prises.

— Vous voilà donc! chère demoiselle! J'espère que vous avez fait bon voyage?

Solange s'était levée. M^{me} Maillard était devant elle.

C'était une femme de cinquante-cinq ans environ, petite et très forte, couperosée et certainement asthmatique. Ses yeux bleus très mobiles savaient voir et juger, en un mot elle avait le coup d'œil; qualité qui l'avait tant servie dans les affaires, alors qu'elle secondait — avec quelle autorité — son mari, M. Maillard, marchand de fer et fabricant de boulons.

La longue et fine silhouette de Solange, sa distinction, la charmèrent tout de suite, mais aussitôt la pensée d'Annette courtaude et forte — ça tenait de famille — qui, à vingt ans, faisait encore de la gymnastique pour essayer de grandir, lui vint, et, un peu dépitée, elle eut le mouvement de tête arrogant qui devait, à la longue, tellement agacer Solange, et, la toisant de haut en bas, sans même lui tendre la main :

— J'ai bien reçu votre lettre où vous me dites accepter mes conditions, fit-elle, aussi, chère demoiselle, il me paraît inutile d'y revenir. Les occupations qui seront les vôtres chez moi, vous les connaissez... Toutefois je dois vous dire que l'usage ici est de se lever de bonne heure.

— Vous me l'avez écrit, Madame; levée à sept heures, je surveillerai les domestiques.

— Bien exactement à sept heures !

— C'est entendu, Madame, je serai levée... Le premier déjeuner...

— Clara nous le sert dans notre chambre... Comme tous les gens du monde, nous déjeunons dans notre chambre... C'est assez distingué !

Solange, bien qu'elle eût le cœur serré dès ce premier contact, ne put s'empêcher de sourire à ces mots, mais elle devait les entendre souvent, M^{me} Maillard tenant à la distinction par-dessus tout.

— Vous déjeunerez également dans votre chambre, non pas que ce soit la coutume, mais vous devez savoir, chère demoiselle, que, bien que fort riche, j'ai conservé des habitudes d'ordre et d'économie. M. Maillard vous le dira lui-même, ici un sou est un sou, et je ne me permets nul gaspillage. Ursule, la cuisinière, fait la salle à manger de grand matin et vous la gênez, d'où perte de temps. Vous déjeunerez donc dans votre chambre, mais j'entends que, dès sept heures et demie, vous soyez à surveiller les domestiques... Vous arrêterez les menus avec la cuisinière, menus sains, abondants, sans excès cependant. M. Maillard mange de la viande saignante; par contre, moi, je ne supporte que les grillades... Je suis mon régime et M. Maillard suit le sien... Il est assez distingué aujourd'hui de suivre un régime ! Pour M^{lle} Annette, ma nièce — vous avez retenu, j'imagine, que ma nièce habite auprès de nous ? La chère mignonne est orpheline, je l'ai recueillie, ainsi que son frère François, à la mort de leur mère qui était ma propre sœur. Oh ! ils n'ont manqué de rien ! ce n'est pas avec tous nos millions que nous leur refuserions quelque chose, et M^{lle} Annette est aujourd'hui la plus riche héritière de la contrée, et comme elle est jolie et d'une distinction !... oh ! d'une distinction surtout ! elle a déjà refusé tous les comtes, tous les marquis, tous les barons du pays. Enfin toute la haute est à ses pieds. Pour mon François il est beau, lui ! il est beau tel un prince !

Debout, correcte et polie, Solange s'efforçait héroïquement de demeurer grave. Mais M^{me} Maillard,

qui n'aimait pas à répéter plusieurs fois la même chose, se répétait cependant, et une fois encore, ayant achevé le panégyrique de ses neveu et nièce, elle énuméra les devoirs exigés :

— Vers dix heures, vous vous mettrez à la disposition de M. Maillard pour décacheter son courrier, y répondre, et enfin lui lire son journal... Vous lirez lentement et clairement, M. Maillard l'exige.

— Bien, Madame.

— Pour moi, c'est surtout l'après-midi que je vous emploierai. D'abord le mardi est mon jour. Je reçois toutes les dames de la ville. C'est Annette qui offre le thé, elle y est gracieuse à souhait... vous l'aidez. Je désire également que vous répondiez aux lettres qui me seront adressées.

— Je sais tout cela, Madame, je m'y suis engagée.

— Alors on va vous conduire à votre chambre, c'est une belle chambre, je vous recommande d'en avoir le plus grand soin... Si M. Maillard possède aujourd'hui tant de belles et bonnes rentes, c'est qu'il a élevé à la hauteur d'un principe son amour de l'ordre et de l'économie... Clara, conduisez M^{lle} de Kerdec à la chambre Marie-Antoinette.

Elle tendit enfin la main à Solange.

— Le déjeuner est pour une heure, soyez exacte, M. Maillard aime l'exactitude, les belles manières, le maintien modeste ! Il est très difficile, M. Maillard, je vous en préviens !... Ah ! n'oubliez pas que nous exigeons une mise fort simple, soignée, mais simple, comme le rôle que vous tenez ici... Les falbalas, les rubans sont l'apanage de notre chère Annette. C'est une jeune fille riche, qui doit paraître et briller... D'ailleurs vous êtes en deuil... c'est très bien... Et puis encore ?... Ah ! oui, je voulais vous dire. Ici, chaque semaine, mon neveu, M. François, le frère de notre chère Annette, vient passer un jour ou deux. C'est un jeune homme charmant, comme sa sœur, et si beau ! je vous l'ai dit. Il fait ses droits à Paris. Oh ! pour de l'instruction, il en a. Nous avons payé assez de professeurs pour savoir qu'il est instruit. Enfin il veut être avocat, profession distinguée qui lui convient à merveille, attendu qu'il ne cherche pas ses mots

pour dire ce qu'il pense.... Ah ! faudrait que « vous le verriez » ; chère demoiselle, c'est un plaisir que de l'entendre parler. Et des patati... patata ! C'est irrésistible !... Voyons, qu'est-ce que je voulais donc vous dire ?... Ah ! voilà ! Pour M. François, vous m'obligerez en ne l'appelant pas M. François. Ceci est notre privilège ! M. Maillard, quand il est de bonne humeur, l'appelle encore « Zaza » ! Pour vous ce sera M. Davennes... d'Avennes avec une apostrophe, c'est tout indiqué, surtout pour un avocat, il fallait l'apostrophe... Un mot encore.

Solange, qui allait s'éloigner enfin, se retourna.

— Lorsque nous serons seuls, bien entendu, vous déjeunerez à table avec nous ; mais, les jours de réception, on vous servira dans votre chambre... Allez maintenant.

« J'ai cru qu'elle allait me faire déjeuner à la cuisine », pensa Solange, qui, tout étourdie du verbiage de la bonne dame, suivait Clara, laquelle, remorquant sa valise sans aucune précaution, monta deux étages et ouvrit devant elle la porte d'une chambre de belles dimensions, claire et égayée de soleil, mais tapissée d'une toile à grosses fleurs et guirlandes de tons criards et meublée d'un faux Louis XVI, flambant de tous ses ors.

La chambre Marie-Antoinette manquait de simplicité. Décor compliqué des fenêtres, ciel de lit prétentieux, plafond figurant un azur, où des amours ceinturés de fleurs s'ébattaient en se jouant, garniture de cheminée en bronze doré, encombrante et lourde, grâce à des flambeaux de douze branches — « des flambeaux d'autel », pensa Solange, qui déjà avait coiffé l'un d'eux de son chapeau. Mais en vérité que lui importaient les meubles prétentieux et sans grâce, les tentures criardes et les bibelots de mauvais goût ! Elle était seule enfin ! elle pouvait se reprendre, après ce premier contact, penser, s'installer !

On lui avait monté sa malle, sa valise, son sac. Alors, ayant soigneusement fermé sa porte, elle se laissa tomber dans un fauteuil et, le front dans ses mains, s'immobilisa. Des larmes lentes coulaient sur ses joues, une grande lassitude la prenait soudain.

Mon Dieu ! elle était tout courage et toute volonté ! et cependant aujourd'hui que commençait la rude tâche qu'elle-même s'était imposée, allait-elle faiblir ?

— Yves !... Armelle !... que nous voilà loin les uns des autres !

A évoquer les siens, sa peine allait croissant et ses larmes se faisaient plus lourdes et plus pressées... Oui, ils étaient loin les uns des autres, et tous les trois le cœur déchiré par tant d'épreuves.

— Armelle ! ma pauvre petite !

Elle revivait les dernières heures passées au couvent, la muette désolation de la fillette, raidie dans sa volonté de ne rien laisser voir de son chagrin, dans son désir de paraître insensible, puisqu'on la « sacrifiait », pensait-elle, révoltée, puisqu'on l'enfermait pour s'en débarrasser.

— Ah ! ma chérie, si tu savais ma peine ! Ma chérie Armelle ! que je souffre !... Mon Dieu ! protégez-moi !... réunissez-nous bientôt ! Oh ! oui, bientôt ! pour toujours !

Un coup discret à la porte la fit tressaillir.

— Mademoiselle, Joseph avait oublié ce paquet dans la voiture.

— Ah ! oui, mes livres ; merci !

Solange avait essuyé ses yeux, désolée qu'on l'eût surprise en plein chagrin, en plein découragement. Heureusement Clara n'avait guère eu le temps de remarquer ses larmes, mais midi sonnait, et il lui faudrait bientôt descendre, se montrer à tous...

Solange eut un sursaut d'énergie.

— A quoi bon pleurer, fit-elle à mi-voix, les regrets ne servent à rien ! Hélas ! ce qui importe désormais, c'est de répondre à ce qu'on attend de moi, c'est de gagner ma vie !

A sa chambre attendait un petit cabinet de toilette. Elle rafraîchit son visage et ses mains, peigna ses beaux cheveux blonds, dont les grandes ondulations naturelles faisaient s'extasier ses amies. Ensuite, elle défit sa valise, sa malle, rangea son linge et ses vêtements et disposa sur la cheminée deux cadres très simples en acajou à filets de cuivre. L'un contenait les photos de son père et

de sa mère, l'autre celles d'Yves et d'Armelle.
— Comme cela, je les aurai un peu auprès de moi, se dit-elle, ils me donneront du courage et me consoleront si j'ai trop de peine!

Elle ne pensait qu'à eux. De sa terrible désillusion de cœur, elle ne semblait garder nul souvenir. Elle n'y attardait jamais sa pensée, en tout cas, et jamais même, dans le secret de son âme, elle ne voulait y revenir. Si quelquefois l'image si vivante de M. de Guivrie se surgissait devant ses yeux, vite elle s'en détournait, et cette discipline, rigoureusement observée, faisait que le fiancé infidèle, qu'elle avait adoré, n'était déjà plus l'obsession torturante des premiers jours de l'abandon.

Et puis, il faut bien le dire, après la crise de désespoir qui l'avait fait délirer de fièvre, après les heures de prostration où elle avait souhaité de mourir, un furieux mépris, pour le lâche qui l'abandonnait, s'était emparé de son cœur, soufflant comme une rafale sur son amour si grand, si vrai, si pur.

L'aimait-elle encore cependant? Sans doute. Mais cette passion qu'elle condamnait, elle s'efforçait de la combattre, et déjà Solange comprenait qu'elle oublierait un jour, qu'elle se guérirait.

Ayant terminé son installation, elle consulta sa montre et vit une heure moins le quart.

Tout était calme autour d'elle, elle n'entendait ni voix ni heurt, rien.

— Je vais descendre, se dit-elle, je ne dois pas me mettre en retard... Cette fois je verrai M. Maillard, ce M. Maillard si difficile, quant aux qualités qu'il exige de... de son personnel... et puis la charmante Annette... Est-ce bien celle que j'ai vue tout à l'heure?

Sur le palier, Solange rencontra Clara qui montait la prévenir que Madame la faisait chercher.

— Où dois-je aller? demanda-t-elle.

— Dans la salle à manger.

— Dans la salle à manger? est-ce que je serais en retard? Je croyais le déjeuner pour une heure, et ma montre marque moins dix?

Clara eut une grimace dans la direction de l'escalier, une grimace à l'adresse de M^{me} Maillard

qu'elle ne pouvait pas souffrir et qu'elle ridiculisait sans pitié :

— Oh ! vous savez, i' mangent quand ça leur chante !

Et elle conclut, tandis que Solange commençait de descendre :

— Ici, y a pas d'heures, quoi !

La salle à manger était une pièce immense, meublée avec un luxe énorme, mais de mauvais goût.

Deux superbes panetières qui encadraient le buffet regorgeaient de pièces d'argenterie. Le buffet de chêne, magnifiquement sculpté, mesurait trois mètres de large. Avec les deux panetières, ils faisaient tout près de six mètres de façade, et cela meublait à peine cette pièce de huit mètres sur neuf. Dix-huit chaises à hauts dossiers de chêne, capitonnées de cuir de Cordoue, s'alignaient le long des murs, entre un dressoir important et deux bahuts anciens. La table de forme ovale occupait le centre de la pièce, qu'éclairait à la nuit un lustre de fer forgé. Le parquet était splendide, véritable mosaïque de chêne, plus brillant qu'un miroir.

— Entrez, chère demoiselle, dit M^{me} Maillard, invitant d'un geste Solange qui paraissait sur le seuil de la porte. M. Maillard avait faim plus tôt que de coutume, alors j'ai pressé le chef. Désormais c'est vous qui vous occuperez de tout cela. Je serai contente de me reposer sur vous... Monsieur Maillard, je vous présente M^{lle} de Kerdec, notre demoiselle de compagnie. J'espère qu'elle sera attentive pour nous.

M. Maillard avait faim, il le prouvait, et c'est la bouche pleine qu'il répondit, portant par habitude la main à sa calotte de velours brodé, qu'il ne quittait jamais :

— Bien... bien !... je suis heureux de vous voir... Asseyez-vous donc, vous allez déguster des œufs à la crème, les meilleurs que j'aie jamais mangés.

— Ce sont des œufs de nos poules, se rengorgea M^{me} Maillard. Vous verrez nos fermes, chère demoiselle, il y en a deux à moins de quinze cents mètres de l'extrémité du parc... Ici nous ne mangeons que des produits sains et de bonne qualité...

Eh bien ! Annette, voici M^{lle} de Kerdec, l'amie de ton amie Jeanne.

Annette, qu'un embonpoint déjà excessif désespérait, passait le temps des repas à admirer ses mains, qu'elle avait petites et soignées. A peine mangeait-elle pour ne pas tomber d'inanition. Pas de pain, aucun féculent, aucun breuvage autre qu'une tasse de thé bouillant à la fin du repas.

Négligemment elle leva les yeux sur Solange, et, ramassant, du bout de son doigt effilé, une miette de pain qui traînait sur la nappe et qu'elle se permit de manger, elle répondit :

— Mais oui, je l'ai déjà vue ce matin.

— Ce matin ? à quelle heure ?

— Joseph l'amenait ici en auto.

Ce fut à côté de l'aimable jeune fille que Solange prit place à table. Le déjeuner se composait d'œufs à la crème, de côtelettes sur un lit de pommes de terre en purée, et d'une salade.

Annette dédaigna les œufs et la purée qui font engraisser. Elle consentit à absorber une noix de côtelette — sans pain, bien entendu. Par exemple elle se rattrapa sur la salade, après qu'elle y eut ajouté, pour son compte personnel, une bonne cuillerée de vinaigre.

— Mais, Annette, tu vas te faire mal, ma chère mignonne ! Quelle idée, mais quelle idée de vouloir maigrir, alors que tu es très bien ainsi ?... mais à ton âge, ton oncle te le dira, je n'étais ni plus ni moins forte que toi.

M. Maillard mangeait. Toutefois il articula un pénible : « Parfaitement ! » qui suffit à M^{me} Maillard.

— Ni plus ni moins forte, dans la bonne mesure, continua la bonne dame, et toi tu aspiras à une allure de manche à balai... Ce n'est pas si distingué que ça !

Mais Annette regardait, en dessous, le buste à la fois mince et bien modelé de Solange, et M^{me} Maillard, dont les yeux suivirent son regard, ajouta :

— En tout cas, si c'est distingué, ce n'est pas joli... on a l'air d'avoir longtemps souffert de la faim.

On apporta le dessert sous forme de fromage et de fruits. Rassasié maintenant, M. Maillard, que gagnait une vague torpeur, essayait de la combattre en parlant.

— Et alors, fit-il en s'adressant à Solange, nous avons fait bon voyage? Est-ce que vous allez vous plaire parmi nous? Vous savez, faut pas vous frapper, nous sommes avant tout de braves gens, avec le cœur sur la main. Je vous parle sans façon, moi, vu que les grands mots et les belles manières, c'est pas beaucoup mon affaire, c'est celle de M^{me} Maillard. N'est-ce pas, Mélanie?

— Maillard... voyons, monsieur Maillard...

— Ah! ma foi, fit le brave homme, qui mordit à belles dents dans une pomme qu'il ne prit pas soin de peler, je suis content que vous soyez arrivée... Vous me lirez le journal, pas vrai? Annette n'est jamais disposée, et pour M^{me} Maillard, ça lui fait mal aux yeux... alors moi qui suis bon homme, ça me gêne pour lui demander la lecture de la politique... Allons, allons, ça va marcher, c'est moi qui vous le dis, et vous serez ici gâtée tout comme Annette.

— Maillard! mais, monsieur Maillard, vous parlez, vous parlez... Allons, remontez-vous pour votre sieste, ou allez-vous dans votre cabinet de travail?... Pour mademoiselle...? Solange, n'est-ce pas? j'ai besoin d'elle... je dois la mettre au courant... Et d'abord il est indispensable qu'elle connaisse le château... Un beau château, comme déjà vous l'avez pu voir. On s'y perdrait... Tenez, voici le cabinet de travail de M. Maillard... ici mon salon... là, le grand salon... oh! nous n'avons pas ménagé la place... c'est nous qui avons fait construire... Au premier, il y a la chambre de M. Maillard à droite, la mienne à gauche... oui, chacun notre chambre, c'est plus distingué... et voilà la salle de bains... tout ça c'est du marbre, du vrai marbre, pas du plaqué... Ici se trouve l'appartement d'Annette, sa chambre, son cabinet de toilette... un vrai logis d'artiste! La chère petite a tout imaginé elle-même... D'ailleurs, artiste, elle l'est, vous en jugerez, aussi M. Maillard a-t-il exigé qu'on lui fit un atelier... oui, elle sculpte...

elle est « sculptrice »... Au second, juste en face de votre chambre, il y a son atelier... Tenez, vous allez voir... Elle travaille en ce moment à un « busque » de son oncle... c'est déjà saisissant de ressemblance, et elle n'y a encore travaillé que deux heures; qu'est-ce que ce sera dans huit jours!

L'atelier d'Annette était une fort belle pièce, mais il y régnait un aimable désordre. Socles, sièges, pous, tables, divan, tout était disposé à l'artiste, comme disait M^{me} Maillard, épanouie de satisfaction.

Solange remarqua cependant que cet artistique désordre eût gagné à être propre. De la terre et du plâtre, que des traînées d'eau transformaient en boue véritable, maculaient le parquet. Ça et là traînaient une blouse de toile blanche, des éponges, des ciseaux, des marteaux, à côté de pelures d'oranges et de débris de pommes.

— Et Annette ne veut pas supporter qu'on fasse le ménage, elle ne retrouve plus ses affaires, dit-elle... Ah! les « artisses »! ça a vraiment de drôles d'idées. Alors de temps en temps elle nettoie elle-même; vous le voyez, elle n'est pas fière, pour une jeune fille de notre monde, et qui aura cinq millions de dot!

Promenée par tout le château, Solange dut admirer en conscience.

— Ah! dame, c'est un château, ça! ce n'est pas des ruines, ça tient debout, quoi!... Et les communs! Vous conviendrez, chère demoiselle, qu'en vérité, même nos communs sont distingués!

Si triste, si désolée que fût Solange, il faut avouer qu'elle dut faire un véritable effort pour ne pas éclater de rire. La satisfaction épanouie de M^{me} Maillard, son arrogante assurance l'amusaient et l'indignaient tour à tour.

Cette parvenue d'hier avait oublié son origine et ses débuts. Elle avait, pour parler aux domestiques, un ton méprisant qui les révoltait tous.

Dès les premières heures, Solange comprit qu'ils lui étaient autant d'ennemis qui n'attendaient que l'occasion de se venger de sa morgue et ne perdaient jamais l'occasion de se moquer de son ignorance, bien supérieure à la leur.

Car, absolument illettrée, elle essayait, il est vrai, de parer à son manque d'instruction en lisant beaucoup; mais, incapable de se guider dans le choix de ses lectures, dont elle espérait tirer d'appréciables fruits, elle achetait au hasard, attirée seulement par la sonorité des titres, classiques et romans populaires.

Des classiques qu'elle lisait, en luttant vaillamment contre d'invincibles somnolences, elle ne retenait que des mots qu'elle jugeait distingués parce qu'inconnus d'elle, et elle en enrichissait son vocabulaire, bien qu'elle en ignorât presque toujours la valeur réelle et le sens même; mais, de la langue tour à tour grandiloquente et imagée du roman populaire, elle gardait le goût des phrases ronflantes, et des mots d'argot lui échappaient quelquefois.

Ses pataquès, ses mots tronqués étaient célèbres, mais elle n'en avait pas souci, très suffisante, et d'ailleurs bien persuadée que l'argent, avec un grand A, tenait lieu de tout.

Telle était l'aimable femme, auprès de laquelle Solange devrait désormais prodiguer ses trésors de patience, de prévenance et d'activité.

V

LE BEAU FRANÇOIS

De la jeune Annette, Solange n'avait rien à dire. Au physique, elle était la courte et grosse jeune fille dont nous avons parlé. Moralement elle l'ignorait. Annette, d'ailleurs, ne lui accordait aucune attention, en apparence tout au moins.

Elle sortait beaucoup, fréquentait chez quelques amies, qu'elle recevait à son tour, dans son atelier le plus souvent. Solange ne la voyait donc guère qu'aux heures des repas et au « jour » de M^{me} Mailard; mais aux repas elle ne parlait guère, et, aux jours de réceptions, elle avait ses amies.

Certes elle offrait le thé, avec la grâce charmante devant laquelle oncle et tante s'extasiaient à plaisir, mais, une fois cette « corvée », comme elle di-

sait, accomplie, elle retournait à ses amies et n'interrompait sa conversation, où elle s'animait enfin, que sur la prière de M^{me} Maillard, qui, « payant », depuis plus de dix ans, des leçons de musique à la gracieuse jeune fille, désirait qu'elle fit montre de ses talents.

— Annette, M^{me} Langlevin — la grande amie de M^{me} Maillard — réclame ta *Saint-Phronie* de Grieg — elle prononçait « Griègue ».

Pressée d'en finir, Annette se mettait au piano, et, sur un temps de galop, jouait la fameuse « Saint-Phronie », où les fausses notes abondaient. Mais, invariablement, M^{me} Maillard déclarait :

— Annette est très en progrès; il est vrai que les leçons de piano ne lui manquent pas.

Mais quelles leçons manquaient à Annette? Cette nature d'artiste, comme se plaisait à le clamer M^{me} Maillard, avait abordé tous les arts, sans parvenir à s'affirmer dans aucun. C'est ainsi qu'elle chantait, Dieu sait avec quel charme et quelle mesure! peignait, sculptait, jouait du violon... Et depuis quelques mois, ayant remarqué à une représentation d'*Hérodias*, au théâtre des Arts, la harpiste, jeune femme de grand talent, l'idée de jouer de la harpe lui était venue. Dieu merci, les Maillard ne regardaient pas à l'achat d'une harpe de plusieurs milliers de francs.

— Annette sera délicieuse, et puis c'est un instrument si distingué!

Distingué, mais pas facile. Annette, incapable de « jouer un air », relégua l'instrument dans le fond de son atelier. D'ailleurs la musique commençait à lui donner sur les nerfs, et au premier « jour » de M^{me} Maillard auquel assista Solange, elle refusa tout net de se faire entendre dans la « Saint-Phronie » de Grieg.

C'est alors que M^{me} Maillard, que désespérait une réception sans musique, pensa à Solange.

— Voyons, chère demoiselle, jouez-nous quelques petites ritournelles, ça nous distraira.

C'était la première fois qu'elle la priait de faire un peu de musique; jusqu'alors le talent d'Annette avait suffi à la charmer, à la distraire. Solange, qui adorait la musique, fut heureuse de la de-

mande. Elle se mit donc au piano et, avec un brio remarquable, interpréta une sonate de Mozart. Aussi, dès les premières mesures, les invités de M^{me} Maillard écoutèrent-ils charmés. Mais Annette avait tout de suite compris le talent de la jeune fille, et son dépit fut visible. Il ne connut plus de bornes lorsqu'elle vit M. de Gardane, M. de Gardane dont elle espérait une prompte demande en mariage, s'avancer vers Solange et la féliciter sur son beau talent, tandis que M^{me} Maillard, que le succès de sa demoiselle de compagnie flattait comme un succès personnel — dame ! elle payait assez cher pour avoir auprès d'elle une fille distinguée et musicienne, — souriait.

Cependant la mine maussade de sa chère Annette ne fut pas sans l'inquiéter. M. Maillard dormait : la musique, bonne ou mauvaise, avait sur lui les effets d'un puissant soporifique. Ce fut pour la bonne dame, confidente des réflexions pleines de jalousie de la belle Annette, un excellent prétexte à gronderie, lorsque, la réception terminée, elle se trouva en tête à tête avec Solange.

— Et vous devez veiller à ce que M. Maillard ne s'endorme pas, c'est votre rôle, ça ! mais il faut tout vous dire !

Son rôle ! Mais chaque jour M^{me} Maillard lui découvrait quelque tâche nouvelle. Tôt levée, tard couchée, la « chère demoiselle » n'arrêtait pas de la journée.

M. Maillard, qui s'endormait maintes et nombreuses fois au cours de la journée, qui faisait la sieste et se couchait souvent au sortir de table, se levait dès huit heures du matin. Excellente habitude, disait-il avec satisfaction, et tout le secret de sa belle réussite. Donc, dès huit heures et demie, le domestique ayant apporté les journaux, installé, suivant la saison et le temps, sur la terrasse du château — le brave homme, asthmatique, recherchait avant tout le grand air — ou dans son cabinet de travail, il mandait Solange et commençait alors « l'heure de la politique », comme il se plaisait à le dire, car les articles politiques l'intéressaient surtout et son éclectisme les accueillait tous, quels que fussent leurs dires, avec un

égal intérêt, une égale faveur et souvent même un égal enthousiasme.

Après les articles politiques venait la lecture des faits divers, pour lesquels M. Maillard affichait un goût très vif.

Il s'extasiait devant le nombre croissant des accidents d'auto.

— Encore trois aujourd'hui ! et trois qui comptent, hé ! Il y en a, de la casse !... Ah ! les imprudents, les imprudents ! les fous !

Enfoui dans son fauteuil, les mains sur son ventre, il jouissait de son confortable bien-être et doucement s'endormait.

Solange alors s'éclipsait, gagnait une demi-heure, une heure quelquefois, mais il la rappelait à l'heure du courrier, et c'était là le supplice de Solange, car il ne permettait jamais qu'elle répondit à la plus banale des lettres ; non, il dictait, cherchant, hésitant sur ses mots, et comme il n'était jamais satisfait de ce que lui relisait Solange, il fallait recommencer souvent deux et trois fois la même réponse.

Enfin l'heure suivante appartenait au valet de chambre, chargé de baigner, frictionner, masser et raser M. Maillard, et Solange s'occupait alors d'expédier le courrier de M^{me} Maillard ; mais là, la tâche devenait facile. La bonne dame expliquait en quelques mots ce qu'elle désirait répondre et demandait à « cette chère demoiselle » d'arranger ça.

Quelquefois elle disait :

— Répondez brièvement, c'est sans importance.

Mais d'autres fois elle insistait pour que la lettre fût pleine de belles phrases.

— Vous comprenez, il s'agit du meilleur ami de M. Maillard, et il a une situation très « conséquente ».

Au bout d'une semaine, Solange était familiarisée avec ses diverses occupations et, l'esprit plus libre, elle pensait jusqu'à la lassitude, jusqu'à la hantise, à son jour de liberté, à l'instant où elle pourrait retrouver, pour quelques heures au moins, sa chère petite sœur Armelle.

Presque chaque soir, durant cette longue semaine, elle lui avait écrit. Toute sa tendresse, vrai-

ment maternelle, se répandait en mots enchanteurs, en promesses charmantes, en espoirs qu'elle disait prochains. Bientôt elle pourrait aller embrasser sa chérie et lui apporter des gâteries.

« Dis-moi ce qui te ferait plaisir ? écrivait-elle, je te l'apporterai dimanche. »

Mais Armelle, désolée, n'avait plus envie de rien.

C'est dans cet état de morne désolation que Solange la retrouva au couvent des Dames de Sion. Rien ne pouvait la distraire de sa peine, et bien vainement les Sœurs et les élèves avaient tenté de l'intéresser à l'étude et aux jeux. Armelle ne pleurait pas — du moins devant témoins, — mais elle demeurait grave, comme murée dans son désespoir.

A peine toucha-t-elle aux friandises que Solange lui apporta, et à ses plus tendres questions : « Qu'as-tu ? dis-moi si tu souffres ? » Armelle, impassible, assurait :

— Je n'ai rien !

— Laissez faire le temps, conseilla la Supérieure, désolée de la peine de Solange, nous apprivoiserons notre petite sauvage, nous disciplinerons son chagrin ; mais il faut de la douceur et de la patience, et ce sont là des qualités que mes bonnes Filles possèdent.

C'est donc le cœur bien serré que Solange avait dû s'éloigner. Elle avait prolongé sa visite jusqu'aux dernières limites du temps accordé, — elle devait être là pour le dîner — espérant toujours, guettant un élan d'Armelle, une minute d'abandon et de faiblesse. Mais la fillette, butée dans sa rancune, demeurait froide, et Solange, attristée, s'éloigna et dut courir et gravir à grands pas la côte qui menait au château.

Elle arriva comme les Maillard s'apprétaient à se mettre à table. En hâte elle quitta son chapeau, rafraîchit ses mains ; puis, tandis que, sans même s'informer de la petite orpheline, si chère au cœur de Solange, M^{me} Maillard témoignait, en mots dénués d'aménité, de la politesse qu'il y a à être exacte, la jeune fille remarqua, déjà installé à sa droite, un jeune homme qui d'ailleurs se leva à sa vue.

— Dépêchez-vous donc, chère demoiselle, dit

M^{me} Maillard, en faisant signe à son neveu — car c'était là le beau François — de s'asseoir, nous allions commencer. Mon neveu, qui arrive de Paris, veut absolument nous emmener au théâtre des Arts. La troupe est excellente cette année, et Annette, qui est si artiste, est heureuse de voir jouer *le Roi de l'or*.

— *Le Roi Laor!* ma tante, rectifia le jeune homme... Ravi de vous connaître, mademoiselle Solange; je sais que vous êtes une demoiselle de compagnie accomplie!

— Ce cher François, toujours aimable, fit M^{me} Maillard, les yeux au ciel, dans un sentiment d'admiration... Eh bien! chère demoiselle, vous ne direz pas que ce n'est pas là un compliment bien tourné. Eh! on voit bien que tu fais tes droits à Paris, mon petit, tu es vraiment d'un distingué!

Mais, tourné vers Solange, le cher François se multipliait en prévenances et en compliments, prodiguant les « demoiselle Solange » jusqu'à ce qu'Annette le rappelât peu aimablement à sa promesse :

— Eh bien! as-tu fini tes entrechats et tes manières? On part.

— Bah! il n'est que 8 h. 20, et avec l'auto, nous y serons en cinq minutes, j'ai retenu les places... Mais si mademoiselle Solange voulait venir...

— Mais, François, tu n'y penses pas! s'exclama M^{me} Maillard... Réveille un peu ton oncle... Il s'endort, ma parole... et sur son café!

François mit amicalement sa main sur l'épaule du bon M. Maillard, ensuite il sonna, mais, revenant à son idée, il insista :

— Si mademoiselle Solange voulait venir?...

— Merci, Monsieur, je suis en deuil... en grand deuil.

— Ah! M^{lle} Solange est en deuil?

« Il parle comme un domestique », pensa Solange qui le regardait s'éloigner, guère plus grand que sa sœur et boudiné dans des vêtements qui semblaient collés sur lui.

« Il est encore plus mal qu'Annette! et puis quelle familiarité! »

Mais M^{me} Maillard, que l'amabilité de son ne-

veu pour sa demoiselle de compagnie — cette petite sans le sou — avait révoltée, s'efforça, dès le lendemain, de ravalier à son rang cette salariée, que les attentions de ce riche personnage, qui faisait ses « droits » à Paris, avaient peut-être grisée.

— Les jeunes gens, voyez-vous, ah ! les compliments ne leur coûtent guère, seulement, pour épouser, c'est autre chose, ils cherchent des filles dignes d'eux. Mon François, qui aura, après nous, une vingtaine de millions bien à lui, ne veut épouser qu'une duchesse (elle prononçait *dussèche*). M. Maillard et moi... voyons, monsieur Maillard, réveillez-vous !... Mais aussi qu'attendez-vous, chère demoiselle, pour lui faire signe ?... Qu'est-ce que je disais donc ?... Ah ! oui, M. Maillard et moi, nous voulons absolument le voir duc.

Solange souriait, amusée malgré tout.

— Mais, Madame, si M. votre neveu épouse une duchesse, il ne sera pas duc pour cela.

M^{me} Maillard suffoquait d'indignation.

— Pas duc ! Permettez-moi, chère demoiselle, de m'étonner qu'une jeune fille aussi instruite que vous ne sache pas que, lorsque la femme est duchesse, le mari est duc. Ça se voit tous les jours.

— Sans doute, Madame, mais alors le titre appartient au mari... C'est lui qui fait sa femme duchesse.

— Mon François est suffisamment bien et distingué pour qu'une « dussèche » le fasse duc... D'ailleurs, nous avons de l'argent, nous paierons !

C'était toujours le suprême argument de M^{me} Maillard.

Elle paierait pour que son François fût duc et son Annette marquise ; elle paierait pour que son François, un avocat, « profession distinguée », connût les plus beaux succès oratoires, et obtînt les plus belles causes ; elle paierait pour que son Annette fût proclamée grand premier prix de beauté du monde... Elle paierait...

— Tout ne s'achète pas, Madame !

M^{me} Maillard commençait de le dire, avec étonnement et inquiétude.

Malgré ses belles robes, ses chapeaux empanachés, ses fourrures, ses bijoux, sa chère Annette,

que sa tendresse pleine d'indulgence lui faisait voir jolie et distinguée, l'était cependant moins que la pauvre jeune fille en robe noire, qu'elle nommait sa « demoiselle de compagnie ».

« Mais qu'est-ce qu'elle a donc ? pensait-elle, agacée de n'y rien comprendre. Il est impossible que ce soit ce chiffon de robe noire, qui lui donne cette allure de princesse !... Annette a de si jolies toilettes... »

Et elle comparait, avec agacement, son Annette dont les robes trop parées faisaient ressortir la courte corpulence, et Solange grande et souple, dont la distinction native s'accommodait de l'humble robe droite, simple sous la garniture de crêpe.

« Et quel teint ! Elle est blanche et rose... Quels fards emploie-t-elle pour obtenir ce résultat ? »

M^{me} Maillard, qui, pour son compte personnel, se « payait » d'innombrables produits de beauté, sans que son visage en fût embelli, s'inquiéta de la marque crème et poudre employée par Solange. Elle fut stupéfaite d'apprendre que la jeune fille ne se servait jamais, pour sa toilette, que d'un bon savon et d'eau tiède.

— Par exemple, ce n'est pas possible !

Elle attendit l'heure du courrier de M. Maillard, pénétra dans la chambre de Solange, et, n'y découvrant ni poudre ni crème, elle en conclut qu'Annette s'abîmait la peau à se farder comme elle le faisait.

Or, fards ou non, les joues déjà couperosées de la riche héritière ne voulaient pas pâlir. Mais M^{me} Maillard elle-même n'était-elle pas écarlate ? et le beau François semblait toujours à deux doigts de la congestion !

Seul, M. Maillard était de physique et de taille avantageux, grand et maigre, mais, en vrai Normand, haut de jambes et le buste court, il portait, sur des épaules encore solides, une tête un peu forte.

De son origine paysanne, il tenait la mine mattoise et le regard un peu fuyant. Bonhomme, tant que ses intérêts n'étaient pas en jeu, il avait vieilli uniquement pris par le travail.

La chance avait souri à cet infatigable brasseur d'affaires qui, levé dès l'aube, prolongeait la veille jusqu'au milieu de la nuit. Puis, forcé par M^{me} Maillard, qui l'avait vaillamment secondé, de se retirer, de songer au repos, de jouir de ses rentes enfin ! il avait abandonné le travail bien à regret et, chose curieuse, cet homme alerte, d'une lucidité merveilleuse, qui avait l'instinct de la bonne affaire, le flair comme on dit, parut, en renonçant au travail, perdre soudain ses facultés si réelles d'activité, de lucidité, d'intelligence presque.

Il avait conservé l'habitude du réveil matinal, mais, dix fois par jour, il s'endormait, et ce qui avait été toute l'occupation de sa jeunesse à sa maturité ne l'intéressait même plus.

Lorsqu'il ne parlait pas politique, il prêchait l'économie. Annette, qu'il jugeait dépensière et désordre, l'inquiétait. Lui qui ramassait encore les bouts de ficelle, pliait soigneusement, comme pour les vendre, les journaux de la veille, et portait dans l'intimité, au grand désespoir de M^{me} Maillard, des vêtements vieux de deux lustres, assurait en hochant la tête :

— Cette gamine-là en ferait plus passer par la fenêtre que je n'en ai fait entrer par la porte.

Mais François l'émerveillait. Lui qui savait tout juste lire et compter un peu, assez cependant pour ne s'être jamais trompé — à son détriment tout au moins — applaudissait à toute la science que représentait pour lui ce neveu avocat — pas encore, mais tout près de l'être — qui connaissait le latin et le grec et qui écrivait en prose et en vers. Tout comme M. Jourdain, M. Maillard ignorait que lui-même écrivait en prose.

Lorsque, ayant obtenu de M^{me} Maillard, qui savait compter, la pension qu'elle lui allouait mensuellement, François se trouvait à court d'argent, il s'adressait à M. Maillard. Il savait si bien prendre le brave homme ! C'était toujours d'une thèse qu'il devait soutenir qu'il l'entretenait tout d'abord, et pour le flatter, — oh ! combien ! — il le faisait juge de son argumentation.

Alors, emphatique et vibrant, il déclamait, entremêlant à des phrases ronflantes quelques cita-

tions latines, ce qui achevait d'étourdir le bonhomme.

Dès lors, il était à point pour une petite avance. François empochait et repartait pour Paris, où il menait vie joyeuse plus que vie studieuse.

Chaque semaine, très régulièrement, il passait quelques heures au château, alléguant, pour ne pas s'y attarder, un travail absorbant.

— Cet enfant se tue! soupirait tragiquement Mme Maillard. Il pâlit sur les livres et change de jour en jour — il ne maigrissait pas pour cela, cependant, — tout ça pour passer une licence que je lui propose d'acheter... Nous avons de quoi payer, nous!

Il faut avouer que, dès que François eut aperçu Solange, un attrait irrésistible l'attacha à sa personne.

Dès lors, il devint nécessaire, pour la réussite de ses examens, qu'il travaillât dans le calme, et où trouver un calme plus reposant qu'entre le bon oncle et la bonne tante Maillard?

Inutile de dire que cette déclaration fut accueillie par les Maillard par des gloussements de joie.

François allait demeurer au château! orgueil et bonheur! Il allait y élaborer son savant travail! Du coup, le silence le plus complet fut de consigne, il ne fallait pas troubler ce futur Lachaud dans ses études et son inspiration.

Trois jours plus tard, le beau François débarqua au château.

Il apportait, en fait de livres, un phonographe dernier cri et une collection de disques, tous moins artistiques les uns que les autres, mais bien faits pour convier aux danses modernes une aimable jeunesse.

— Ce cher enfant aime tant la musique! soupirait Mme Maillard, ça le repose de ses études trop « z'ardues ». Chère demoiselle, vous qui connaissez un peu de musique, passez donc au *Ménestrel* de la rue Verte et choisissez là tout ce qui pourrait charmer mon François. Vous savez, ce qu'il aime lui, c'est la musique forte, — les romances, c'est l'affaire d'Annette — pour lui, la grande musique. Par exemple, l'air des dindons dans la *Mascotte*.

ou encore *Lève ton sabot, Margot*, dans les *Noces de la Jeannette*, vous n'oublierez pas !

— Soyez tranquille, Madame.

— Ah ! et puis, veillez à ce qu'on respecte ses études, aux heures de travail, pas de bruit... Tout à l'heure, Marguerite a fait marcher l'aspirateur électrique sur les tapis, sans s'inquiéter si M. François étudiait... Je l'ai grondée. Heureusement, François, que je croyais dans sa chambre, travaillait dans le parc... Le cher enfant a toutes les délicatesses ! il a refusé le cabinet de travail de son oncle. M. Maillard voulait absolument l'y installer, ça l'aurait amusé de le voir à l'ouvrage ; mais François est la modestie même, il s'est contenté d'une simple table, dans sa chambre.

Et pour cause ! L'aspirant à la licence en droit, songeant beaucoup moins à travailler qu'à se reposer, préférerait l'isolement dans sa modeste chambre au faste du cabinet de M. Maillard, où des yeux admiratifs, mais vigilants, ne l'eussent pas quitté.

Partisan de la sieste, François s'enfermait dans sa chambre, de deux heures à quatre heures, et tandis que les Maillard osaient à peine remuer pour ne pas troubler un travail aussi « z'ardu », il ronflait à poings fermés et s'éveillait rouge et suant, plus congestionné que jamais, ce qui faisait dire à la bonne tante :

— Cet enfant se tuera... Ce n'est pas de raison... Voyons, repose-toi, maintenant.

Après un copieux goûter, François s'égarait dans le parc à la recherche de Solange qui le fuyait, mais alors, il la faisait chercher, la priait de se mettre au piano, ou encore il la suivait lorsqu'elle accompagnait M^{me} Maillard dans ses courses en ville, s'installait auprès de son oncle, alors que Solange lui faisait la lecture ou répondait à son courrier.

Elle était excédée de le voir, de l'entendre parler. A table, il n'arrêtait pas, mais il faut avouer que, grâce à sa présence, M. Maillard s'endormait moins, et Annette elle-même, toujours un peu grognon et taciturne, s'animait par moment.

— A la bonne heure ! disait-il, riez, mais riez

donc aussi, mademoiselle Solange ! Quand on a de si jolies dents, il faut les montrer... Et puis vous ne mangez pas... Allons..., allons, deux doigts de bordeaux... Ça donne des forces. *Abusus non tollit usum !*

Il disait cela avec un grand geste qui achevait d'éblouir les Maillard.

— Ah ! on peut dire que mon François n'est pas fier ! disait M^{me} Maillard, un garçon si riche et si instruit ! Savez-vous, chère demoiselle, qu'il nous a confessé hier que, s'il travaille autant, c'est qu'il entend, après la licence, passer son... son... son directoriat de lettres...

— Son doctorat ès lettres...

— C'est bien ça, son doctorat. Mon François veut être docteur, avocat et docteur... Ah ! c'est bien rassurant pour nos vieux jours, M. Maillard qui a de la gastrique et de l'asthme, et moi avec mon « essiatique », nous serons bien soignés.

— Mais, Madame, docteur ès lettres ne veut pas dire médecin, reprenait Solange, que gagnait une douce gaieté.

Entêtée, d'ailleurs, M^{me} Maillard répliquait :

— Docteur ès lettres, ça veut dire docteur en tout, et François saura nous soigner comme il saura nous défendre... A propos, chère demoiselle, il faudra me préparer une petite lettre pour le professeur de violon... Oh ! pas de phrases inutiles. Mon Annette est furieuse, nous payons cependant assez cher, et le professeur stupide s'obstine à ne pas lui apprendre un air... des exercices toujours. La chère mignonne en a assez. Quand on est « artiste » comme elle, on joue des airs tout de suite, aussi nous avons trouvé un autre professeur, un vrai celui-là, il n'a parlé que de grands opéras... A la bonne heure !... Nous donnons une fête artistique la semaine prochaine, et mon Annette se fera entendre... Vous voudrez bien l'accompagner aussi chez sa couturière... Entre nous, je vous confie que M. de Gardane doit se déclarer ce jour-là. Il veut nous la demander en mariage... Oh ! c'est un homme très distingué, son grand-père était déjà baron, et dans la famille il n'y a que des comtes, des marquis et des ducs, aussi mon Annette en-

trera dans une grande famille. Ce n'est pas que tous ces « aristocrates » nous en imposent, nous avons assez d'argent pour passer avant tout le monde, mais enfin, ça nous fera plaisir d'entendre appeler notre Annette « Madame la marquise ».

Quelle joie malicieuse eût éprouvée Solange à observer cet étrange milieu, si son cœur n'eût pas été tout plein de sa grande douleur, vieille à peine de trois mois, si Armelle, sa chère petite sœur, se fût montrée plus raisonnable; mais elle avait le souvenir constant de cette peine enfantine et poignante... Cela la harcelait comme un remords... Et cependant, que pouvait-elle? Elle avait écrit à Yves, à Didier, à M^e Jouan, elle les suppliait de lui trouver une « place » où on l'accepterait avec Armelle, même peu payée, même auprès de malades ou d'infirmes, et elle attendait, prête à quitter les Maillard, à courir au couvent pour y chercher Armelle, à accepter la tâche la plus dure, pourvu qu'elle sentît s'apaiser la peine de celle qu'elle chérissait par-dessus tout aujourd'hui... Elle attendait, mais les lettres qui lui parvenaient parlaient de patience, de temps difficiles...

Yves lui écrivait chaque semaine. Certes il n'eût jamais pensé à se plaindre, cependant la vie pour lui aussi était dure; réduit à sa modeste solde, il devait, au milieu des officiers riches qui l'entouraient, se tenir à l'écart et compter. Heureusement il aimait ardemment la carrière dans laquelle il s'était engagé; et il était trop chagrin de la mort de son père qu'il adorait, trop occupé par la pensée de ses sœurs, pour que l'austérité de sa vie lui pesât.

Solange recevait encore des lettres de Didier, des lettres par lesquelles il s'efforçait de la distraire, car, plus que Yves, Didier devinait la peine inavouée de sa petite amie d'enfance, obligée de vivre en étrangère, plus, en salariée, auprès de gens incapables de comprendre sa détresse.

Ah! qu'il la devinait pitoyable et touchante dans son désarroi et sa douleur! et comme il eût voulu lui parler espoir et félicité proche! mais, l'aimant de tout son cœur, de toute son âme, un secret instinct l'avertissait que l'heure n'était pas venue

d'un aveu, et qu'à cette enfant si durement éprouvée, il fallait, avant tout, le temps d'oublier et de guérir.

Et, pour adoucir son attente, Didier, de tout son courage, travaillait. Il voulait, lorsque le moment viendrait pour lui d'ouvrir son cœur, offrir à Solange, avec son nom, une situation sinon encore très brillante, du moins pleine de promesses, en tout cas bien capable de lui assurer une vie sans privations.

Il travaillait avec ardeur. Il devait, lorsqu'il aurait terminé la décoration — douze panneaux — de son église, exécuter, pour un riche Anglais, deux toiles qui seraient aussi ses envois au prochain Salon. Ensuite, il aborderait le portrait, par celui de lord William Govan. A toutes ses lettres, Solange répondait fidèlement, d'abord assez brièvement — les premières semaines de son séjour chez les Maillard, elle vivait, peu familiarisée avec leurs habitudes, dans la crainte d'un reproche, et elle leur donnait tout son temps, — puis, à mesure qu'elle s'habituaient, elle disposait mieux de ses heures, et ses lettres devenaient moins courtes et moins banales.

Et puis, elle était touchée de la sollicitude de Didier, elle le comprenait tout affection, tout dévouement, tout animé du désir de la consoler, de la distraire; elle était sûre qu'il devinait sa tâche ingrate, sa vie si triste!

— Il est bon... il nous aime bien!

Elle ne soupçonnait pas l'amour, mais un sentiment de confiance la guidait vers lui, pour un appui.

— Didier n'est pas loin... il me donnera un bon conseil!

Alors que, les premiers jours de son arrivée chez les Maillard, elle tremblait à l'idée de perdre sa place, il lui était arrivé, au plus fort de ses craintes, de penser, allégée soudain de son oppression :

— Oh! Didier me trouvera bien quelque chose, lui!

Et lorsque le silencieux et amer désespoir d'Armelle pesait trop à son cœur, c'est vers lui,

avant Yves même, qu'elle cherchait un réconfort.

Le temps a adouci d'aussi grands chagrins, avait écrit le jeune homme, et Armelle est bien jeune pour que sa volonté d'indifférence demeure ferme et dressée devant votre tendresse... Continuez ce que vous êtes pour elle, Solange, c'est-à-dire si maternellement affectueuse, et l'enfant vous reviendra. Sa rancune est plus voulue que réelle, et la vie qu'on lui fait au couvent est trop douce pour qu'elle ne comprenne pas que vous ne voulez que son bonheur.

Confiante en ces paroles, Solange s'était un peu consolée et, pour aider à la détente morale d'Armelle, elle avait eu l'idée d'appeler Yves à Rouen. Le jeune officier sollicita donc une permission de quarante-huit heures et se présenta tout d'abord au château des Terrasses.

Solange achevait d'expédier le courrier de Mme Maillard, lorsque la femme de chambre vint l'avertir qu'un officier la demandait.

— C'est mon frère, Madame, dit-elle à Mme Maillard, toute surprise. Voulez-vous me permettre de vous le présenter ?

Permission accordée, Solange rejoignit Yves, qui attendait dans le hall, ni plus ni moins qu'un domestique, et le précéda jusqu'au boudoir, où Mme Maillard accueillit, avec une condescendance dédaigneuse, ce jeune officier sans le sou, dont le grand air et la distinction ne furent pas cependant sans l'impressionner, et combien !

— Conduisez donc votre frère dans le grand salon, chère demoiselle, qu'il voie ce que c'est qu'un beau château... Si, si, dans le grand salon ! vous serez mieux pour causer, et ne vous pressez pas. Je vais voir si Annette travaille encore au « busque » de M. Maillard.

Pour satisfaire au désir de la bonne dame, Solange emmena donc Yves dans le grand salon, mais à peine y étaient-ils depuis dix minutes que la grosse Annette, avertie, entra en coup de vent, sous prétexte de musique à prendre sur le piano.

Solange dut lui présenter son frère. Heureuse idée : le visage habituellement si grognon de la riche héritière se fit presque aimable, seulement il

en fut à peu près fini de leur entretien. Annette s'incrusta et assourdit le jeune homme de ses questions sur sa vie de garnison, ses occupations, la beauté de la ville de Nancy.

— Quelle insupportable personne ! dit Yves que Solange reconduisait, seule enfin, jusqu'à la porte ; je te plains de vivre auprès d'elle.

— Oh ! je ne la vois guère, elle paraît même la plupart du temps tout à fait m'ignorer... Pense donc, une jeune fille sans le son, comme elle dit.

— Eh bien ! tant mieux, si elle t'ignore... En attendant, nous n'avons pas pu parler... Ecoute, il faut que tu viennes tout de suite, nous passerons prendre Armelle au couvent, ça l'amusera de déjeuner au restaurant, et puisque c'est aujourd'hui dimanche et que tu as tout ton après-midi, nous la conduirons au jardin zoologique.

Solange se mit donc en quête de M^{me} Maillard, qu'elle trouva en grande conversation avec Annette.

— Je voulais vous demander, Madame, la permission de ne pas déjeuner avec vous aujourd'hui. Ma petite sœur qui est au couvent...

— Je comprends, chère demoiselle, je comprends, vous voulez vous offrir une petite fête... Il y a de bons restaurants pas trop chers à Rouen, ce n'est pas que vous y mangerez comme ici, et pour nous nous ne saurions nous accommoder du meilleur, mais quand on n'est pas habitué aux bons vins et au « lusque », ça peut aller !... Ainsi amusez-vous bien ! Cher Monsieur, au plaisir !

Yves quitta le château des Terrasses absolument navré, car il comprenait combien devait être difficile la vie pour Solange, dans ce milieu tellement différent du leur. Mais, loin de se plaindre, ce fut elle qui le consola.

— Ne t'afflige pas, va ! Je t'assure que j'ai pris mon parti de toutes ces petites vexations, qui m'ont affectée les premiers temps. Au reste, ce sont tout de même de braves gens, dont le plus grand défaut est le manque d'éducation... Ne pensons plus qu'à Armelle.

Heureusement impressionnée « la vue de son frère, la fillette se montra tout le suite plus ba-

varde et moins froide avec Solange. Puis, dans l'après-midi, tandis qu'ils se promenaient, longeant les quais, elle glissa soudain sa petite main dans celle de sa sœur... Solange, les yeux pleins de larmes, répondit à la tendre pression.

— Solange, quand me prendras-tu près de toi?

— Ma pauvre chérie, que je voudrais pouvoir te répondre : tout de suite ! Va, ce que tu désires, je le souhaite autant que toi.

— Je m'ennuie tant au couvent !

— Peut-être, mais encore y es-tu doucement traitée, et gâtée même... Les Maillard ne feraient rien de tout cela !

Armelle frappa du pied avec colère :

— Eh bien ! il faut leur dire qu'ils sont insupportables, et que tu ne veux plus y demeurer... Pourquoi ne cherches-tu pas autre chose ?

— Crois-tu que ce soit facile ? soupira Solange. J'ai avisé M^e Jouan, Didier ; Yves cherche de son côté.

Mais Armelle avait retrouvé sa fougue des jours heureux. Elle était bien, en ce moment, celle dont M. de Kerdec disait en riant : « Je ne suis pas inquiet de celle-là, elle ne se laissera pas opprimer. » Et, sa rancune pour Solange ayant fondu au souffle d'une si généreuse tendresse, elle s'en prenait à tout le monde maintenant de ce qu'elle fût prisonnière, oui, prisonnière !

— Et d'abord je me sauverai !...

Doucement, frère et sœur la raisonnèrent. Ils étaient stupéfaits, l'un et l'autre, de cette menace, et l'éclat de ses yeux résolus, sa voix nette et tranchante les inquiétaient.

Solange, calme et tendre, sut apaiser l'enfant : Prisonniers ? mais ne l'étaient-ils pas également, elle de la nécessité de gagner sa vie, Yves de la consigne militaire, Didier de son travail ?

La petite écoutait, approuvait de la tête, mais soudain une pensée la faisait se cabrer à nouveau :

— Mais au couvent il y a des règles pour tout, et il faut toujours obéir et accepter, et cependant, je ne suis plus un bébé, je suis grande !

A nouveau Solange soupira. Obéir !... Qu'était-ce qu'obéir à une volonté sensée, affectueusement ex-

primée?... Son obéissance à elle répondait à des ordres hautains, durement énoncés, et bien souvent stupides!... Et cependant songeait-elle à s'y dérober?... Obéir! mais il lui faudrait toujours obéir! Toute une hiérarchie de soumission et de respect, voilà la vie cependant!

Les mains encombrées de cadeaux, les poches pleines de sucreries et de gâteaux, Armelle regagna le couvent entre son frère et sa sœur. Elle semblait apaisée; Yves devait la revoir le lendemain encore.

Il reconduisit Solange au château, après qu'ils eurent dîné ensemble. Neuf heures sonnaient comme la jeune fille s'informait si M^{me} Maillard avait besoin d'elle. Il lui fut répondu que non.

Toute la journée, elle avait fait, et Yves avec elle, les frais de la conversation des Maillard. Annette, conquise par la belle allure et le brillant uniforme du jeune officier, devenait loquace :

— Et quelles bottes superbes!

— Des gens sans le sou!... des bottes de prince! répondait M^{me} Maillard avec un haussement d'épaules, sans compter que, pour un homme si huppé, il ne connaît pas les premières règles de la politesse. Il ne m'a même pas baisé la main, et je ne cacherai pas à la belle Solange que j'entends qu'elle me nomme la première quand elle fera les présentations... Après tout, c'est moi la patronne!

Mais Annette, subjuguée par le chic du jeune homme, s'informait :

— Paraît que son père était marquis, alors qu'est-ce qu'il est, lui?

— Lui? peuh! puisque je te dis qu'il n'a pas le sou, bien sûr qu'il a dû vendre son titre.

— N'empêche qu'il est joliment bien!

— Eh bien! s'il t'entendait, toi la fille de la maison! ce petit lieutenant serait capable d'en crever de satisfaction... Toi, une riche héritière, peux-tu admirer ce sans le sou, alors que le comte de Gardane va te demander en mariage ces jours-ci!

Ces jours-ci! mais depuis plus de deux mois M^{me} Maillard déclarait que le comte allait demander Annette ces jours-ci.

— Il attend l'occasion de se déclarer, expliquait la bonne dame, qui ne concevait pas une demande en mariage autrement qu'à la faveur d'une fête, d'une réunion.

N'était-ce pas un soir de 14 juillet, au cours d'une valse, sur la voie publique — fille de boutique, elle avait pris part au bal populaire — que M. Maillard, fils du maréchal-ferrant, son voisin, lui avait demandé d'être sa femme ? Alors, pour aider aux bons projets de M. de Gardane, elle décida, d'accord avec son mari, de donner un bal, un bal superbe, qui éclipserait, par son éclat, toutes les réceptions mondaines de la saison, tant à Rouen qu'aux environs.

Et, en vue de cette fête, elle conduisit Annette chez l'un des plus grands couturiers de Paris, et la toilette — une merveille de liberty et de dentelle en volants — était déjà arrivée.

— Tu en auras une plus belle encore pour tes fiançailles !

Les fiançailles ! elle ne cessait d'en parler, et même, les croyant très proches, elle multipliait les cadeaux.

C'est ainsi que, la veille de la grande réception, Annette reçut des Maillard un collier de perles, petites, mais d'un orient superbe, puis un bracelet orné de diamants, dont les feux scintillaient sur un bras grassouillet, mais fâcheusement velu.

Solange, admise à donner son avis sur la toilette, la déclara ravissante... Elle l'était en effet, mais à la main ; sur Annette, elle perdait toute grâce et toute élégance. En outre, le blanc est une teinte difficile à porter. Annette, très brune, avait l'air « d'une mouche dans du lait » ! Ce fut du moins la plaisante appréciation du beau François, qui arrivait, remorquant un smoking dernier cri.

— Et vous, chère demoiselle, quelle toilette mettez-vous ?

— Excusez-moi, Madame, dit Solange, étonnée de la question, mais vous oubliez sans doute que je suis en grand deuil et que...

— Ah ! pardon ! mais je ne saurais, moi, me passer de vous, alors que j'aurai tant de monde, jusqu'à notre cher préfet, sa dame et ses demoiselles.

selles, et avec M. Maillard qui s'endort tout le temps!... Enfin vous êtes ma demoiselle de compagnie, pas! Il est juste que vous soyez à mes côtés pour m'aider à recevoir!

Devant cet argument sans réplique, Solange dut s'incliner; mais lorsqu'elle parut, vers neuf heures, le soir de la fameuse fête, M^{me} Maillard poussa les hauts cris : la robe noire de la jeune fille lui déplaisait. Elle l'accusa de vouloir assombrir l'éclat de sa fête.

— Si vous n'avez pas de robe, chère demoiselle, mon Annette vous en prêtera une.

— Je pensais, dit Solange, me tenir seulement à proximité des salons afin d'être prête à répondre à votre appel; mais, puisque vous le désirez, je vais changer de toilette.

C'est ainsi qu'elle reparut, vêtue d'une petite robe de mousseline de soie blanche, toute simple, mais charmante. Elle l'avait brodée, coupée, cousue elle-même.

François, qui traversait le grand salon, où les domestiques achevaient de disposer les fleurs et les plantes vertes, poussa, à sa vue, un cri d'admiration.

— Mâtin! fit-il, voilà comment Annette devrait être habillée.

Mais M^{me} Maillard, dont les grosses épaules et les bras énormes sortaient sans grâce d'une toilette de velours vert pomme, eut une moue significative.

— Annette a une robe de 3.000 francs, dit-elle d'un air pincé; ce ne serait pas la peine d'avoir de l'argent pour porter une robe où il n'y a même pas un ruban!... Alors, chère demoiselle, surveillez les gens du jazz, c'est un jazz nègre... Les voilà qui arrivent, d'ailleurs... Qu'ils nous jouent des valse, des quadrilles, des mazurkes...

— Des valse! des quadrilles!

François, qui riait, tapait sur ses cuisses, en proie à une grosse gaieté.

— Ah! là là! ma petite tantante! vous n'y pensez pas! nous ne sommes plus en 1830!... A nous les tangos! les fox-trot! les java! les charlestons!

— Ah! ce François! quel homme du monde! entendez-vous, monsieur Maillard?... Mon Dieu! le voilà déjà qui s'endort! Mais, Maillard!... Maillard! Chère demoiselle, n'oubliez pas M. Maillard, il se fatigue beaucoup... A propos, rappelez-moi donc ces quelques formules de politesse que je vous avais commandé de relever sur le beau livre de la comtesse Bertrade?... vous savez bien, ce beau livre : *Pour devenir femme du monde?* C'est grâce à ce recueil superbe que j'ai acquis tant d'aisance... Voyons, pour accueillir mes invités, je dois dire? je dois dire?... Vous ne vous souvenez plus?... Ah! vraiment, chère demoiselle, ce n'était pas la peine que je vous aie prêté ce livre, en vous demandant de l'apprendre par cœur!...

— Mais, Madame, il n'est pas besoin de livre... Vous pouvez accueillir vos invités par ces mots : « Chère amie, que c'est aimable à vous... »

— Comment! comment! fit M^{me} Maillard, dont le visage témoignait d'une stupeur indignée, n'intervertissez pas les rôles, je vous prie! Je sais ce que parler veut dire, et je ne vais sûrement pas remercier mes invités d'être venus à une fête dont je fais tous les frais!

Abasourdie, Solange essaya de calmer la bonne dame.

— Alors, Madame, dites-leur que vous êtes charmée de les accueillir.

— Moi, je trouve ça trop simple! En vérité, chère demoiselle, ce n'est pas la peine d'être si instruite pour parler comme tout le monde! Mais j'ai déjà remarqué que vous ne vous mettez jamais en frais de belles phrases, pour écrire à mes amies, tandis que, dans le beau livre de la comtesse Bertrade, il y a des lettres, que c'est à se mettre à genoux devant... Ainsi, pour mes invités, je suis bien sûre qu'il y a des phrases magnifiques...

— Je me demande, Madame, quelles magnifiques phrases vous pourriez y trouver?... « Chère amie, quel plaisir pour nous!... » Ou encore : « Je suis heureuse que vous ayez répondu à mon invitation... »

La simplicité des phrases de Solange agaçant la bonne dame, elle lui tourna le dos. D'ailleurs le domestique, d'une voix de stentor, venait d'annoncer :

— M. et M^{me} Laplace!

Et Solange entendit alors M^{me} Maillard qui s'embrouillait dans sa belle phrase trop précipitamment préparée :

— Chère amie... c'est bien d'honneur que je vous fais!...

Mais, de ce moment-là, ce fut un défilé constant.

Réfugiée près d'une porte, à demi cachée par un paravent, Solange assistait à l'arrivée des invités.

Annette et François se tenaient aux côtés des Maillard.

« On croirait un cortège de nocces! » pensa la jeune fille, amusée par les sourires et les mines de la tante et de la nièce et le geste, devenu une habitude dont il ne se déferait jamais, de M. Maillard, portant, pour saluer, la main à son front, pour y trouver une invisible casquette — heureux encore quand il n'ajoutait pas : « Vous salue bien! »

Solange riait de ceux-là, mais le beau François l'horripilait. Il avait des allures bon enfant, des familiarités qu'il croyait de bon aloi, affectant d'être simple, alors qu'il éclatait d'orgueil et du contentement de soi-même.

Mais le fiancé éventuel de la charmante Annette venait d'arriver et Solange se mit à observer la jeune fille, que la chaleur des salons empourprait déjà.

Certes, ce bal devait l'amuser, elle en parlait depuis quinze jours, mais elle ne parvenait pas à donner à son visage une expression de joie, de bonheur, de grâce!

Elle s'était déjà emparée du bras de M. de Gardane, quand M^{me} Maillard lui cria :

— Annette, montre donc à M. le comte l'illumination des étangs..., c'est superbe!

— Ça peut l'être! renchérit M. Maillard, il y a, par le parc, 425 ampoules de 25 bougies... ça fait?... ça fait?... Une belle journée pour l'Quest-Lumière!

Il riait, mais souffrait, à part soi, de cette prodigalité. Cette orgie de lumières, qui, chaque minute, ajoutait aux dépenses de la fête, l'agaçait. S'il l'eût osé, il fût allé retirer une lampe par-ci par-là. Car enfin, ça brûlait?... ça brûlait?... Il ne parvenait pas à calculer de tête, et comme le flot des invités s'était enfin calmé, il s'assit un peu à l'écart et tira son crayon.

— Eh bien! vieux, qu'est-ce que tu fais là?

— Ah! ce vieux Potard! te voilà enfin!

Potard, un camarade de ses durs débuts, un travailleur comme lui! et, comme lui encore, marchand de fer, auquel la chance avait souri. Retiré des affaires, riche et coulant des jours heureux, sans grand faste, entre une femme qui était demeurée simple et active et deux fils qui avaient repris son commerce.

Il habitait Rouen et attirait, presque chaque samedi, M. Maillard au *Café de la Restauration*, pour un bésigue.

Tous deux d'ailleurs d'une avarice judicieuse, ils s'entendaient à merveille, et, bien qu'ayant abdiqué toute autorité entre les mains de sa femme, M. Maillard imposait chez lui son ami, auquel M^{me} Maillard reprochait d'être demeuré « peuple ».

— Regarde! fit M. Maillard, avec un geste qui enveloppait tout le parc... 425 ampoules de 25 bougies!... hein! ça brûle, ça!

— Plus en une heure que je n'en userai dans une année!

M. Maillard en eut chaud.

— Et tu sais que la société a porté l'hectowatt à douze sous?

— Ah!... Ah!...

Cette fois, M. Maillard sentit qu'il avait froid. Il passa la main sur son crâne chauve.

— Il fait frais, par ici!... Je crois que je m'enrhume.

Il éternua. Alors il fit signe à un domestique qui passait, et Solange, qui l'observait, vit celui-ci revenir bientôt et passer au brave homme sa toque de velours noir, brodée de myosotis. Horreur! M. Maillard en smoking, M. Maillard coiffé de sa

toque ! Du coup, Solange quitta son observatoire et, se faufilant par la foule, elle chercha à approcher de M. Maillard. Mais c'était une véritable cohue. Elle se heurta à François, qui pérorait au milieu d'un groupe de jeunes filles, à Annette, toujours accrochée au bras du comte de Gardane, et elle entendit ce dernier assurer « que son ami allait venir ».

— M^{me} votre tante a eu l'amabilité de lui adresser une invitation, il ne manquera pas.

Il se trouva soudain devant Solange qui manœuvrait pour approcher de M. Maillard, toujours coiffé de sa calotte, et, tout de suite, il manifesta le désir d'être présenté.

Mais Annette eut un geste effaré, tout comme si M. de Gardane eût dit une énormité, et, l'entraînant vivement, elle dit, sans souci d'être entendue :

— Laissez donc, c'est la demoiselle de compagnie de ma tante !

Plus peinée que mortifiée, Solange parvint à joindre M. Maillard, dont elle confisqua la fameuse calotte, au moment même où M^{me} Maillard tournait vers son mari un visage congestionné par la stupeur. L'intervention heureuse de Solange lui rendit la quiétude; d'ailleurs, les jeunes gens réclamaient un fox-trot. Le jazz, impressionnant d'importance, frappa ses cuivres, agita ses grelots, grinça ses sons, hurla ses cris, et ce ne fut plus, dans les salons aménagés en salle de bal, qu'un déchaînement de jeunes couples.

A nouveau réfugiée derrière son paravent, Solange contemplait, triste à mourir, cette gaieté. Hélas ! il y avait de cela six mois à peine, une brillante soirée était donnée en l'honneur de ses fiançailles. Six mois à peine ! et tant de malheur était passé !

Une grosse envie de pleurer la prit soudain, une envie de laisser là ce bal, les Maillard, son emploi, tout, tout ! et de se réfugier dans une solitude absolue, là où elle pourrait, sans contrainte, laisser éclater sa peine, et souffrir, et pleurer !... ah ! pleurer ! que cela l'eût soulagée..., être seule ! Mais aussitôt, le sentiment de sa misère s'im-

posa... Elle baissa la tête, vaincue, calmée soudain... et les couples s'agitaient toujours devant elle, elle les entendait rire, et des bribes de conversation arrivaient jusqu'à elle. Le beau François valsait avec des allures d'ours savant, mais Annette, prétextant la fatigue, promenait, au bras du comte de Gardane, sa joie de fiancée peut-être, en tout cas son orgueil de conquête. Elle s'asseyait aussi à l'écart, toujours M. de Gardane à côté d'elle, et c'étaient des chuchotements, des sourires, des airs penchés.

« Elle se compromet terriblement, pensait Solange... Bah! il la demandera en mariage, elle est si riche! Mais lui-même a du bien, seulement il est ambitieux... d'argent! »

Elle eut un regard pour le jeune homme élégant, distingué, aimable, et conclut, à part soi toujours :

« Il est bien, mais ce n'est pas une belle âme! Pour de l'argent, se mésallier ainsi! »

Tout à coup, la voix autoritaire de M^{me} Maillard la fit tressaillir.

— Où donc est M^{lle} Solange?... mais où donc est-elle, à la fin?...

Redoutant un blâme public, Solange se hâta de sortir de son ombre.

— Me voici, Madame.

— Voyons, chère demoiselle, fit M^{me} Maillard, baissant à peine le ton, il ne faudrait pas trop vous éloigner de moi, vous n'êtes pas une invitée, que je sache, et je peux avoir des ordres à vous transmettre...

Mortifiée cette fois, rouge jusqu'aux oreilles, Solange, n'osant même plus s'asseoir, resta debout derrière M^{me} Maillard. Elle dévorait son humiliation, sans que le beau François, à quelques pas d'elle, eût même songé à intervenir; mais, en vérité, pouvait-il, devant leurs amis, témoigner tant d'intérêt à une simple demoiselle de compagnie, une salariée!...

Solange n'espérait donc plus que l'oubli, lorsque, délaissant soudain la belle Annette confondue, le comte de Gardane, témoin de la scène, s'avança et, s'adressant à M^{me} Maillard, il demanda :

— Vous plairait-il, Madame, de me présenter à Mademoiselle ?

Stupéfaite, mais empressée, M^{me} Maillard s'exécuta.

— Que je vous présente?... parfaitement... M. le comte de Gardane, notre ami, et... ma demoiselle de compagnie !

Après réflexion, elle ajouta :

— M^{lle} de Kerdec !

M. de Gardane s'inclina devant Solange.

— Voulez-vous, Mademoiselle, me faire l'honneur de valser avec moi ? M^{me} Maillard est trop bonne pour vouloir vous accaparer tout à fait.

— Je suis en deuil, Monsieur, balbutia Solange, interdite et apeurée, en grand deuil !

— Alors acceptez mon bras pour un instant ; je suis sûr que, de votre place tellement retirée, vous n'avez pu voir le joli spectacle des salons... Vous permettez, chère Madame ?

— Mais comment donc, Monsieur le comte ! comment donc !... Allez, chère demoiselle !

Furieuse, mais n'osant pas manifester son mécontentement, M^{me} Maillard contemplait sa nièce délaissée et dépitée.

Au bras de M. de Gardane, Solange s'éloignait. Elle n'était pas sans inquiétude sur les suites de ce succès, que M^{me} Maillard lui ferait chèrement payer, aussi ne songeait-elle pas à prolonger sa promenade à travers les salons. Mais M. de Gardane entendait protester ainsi contre la dure arrogance de M^{me} Maillard ; en outre, le charme discret de Solange l'avait conquis tout de suite. Dans ce milieu tellement vulgaire, elle brillait tel un diamant parmi des débris de verre.

Il la remercia donc de l'honneur qu'elle lui faisait en consentant à ce court entretien, puis, la visite des salons étant terminée, il la reconduisit auprès de M^{me} Maillard, dont le sourire figé disait la sourde fureur.

A ses côtés, Annette, visage plus grognon que jamais, attendait. Comme il allait reprendre, auprès d'elle, son rôle d'aspirant à sa blanche main, un valet de pied, précédant un nouvel arrivé, parut sur le seuil de la porte.

— M. de Guivriec ! annonça-t-il.

— Ah ! voici mon ami ! dit M. de Gardane. C'est un charmant garçon, vous allez en juger.

Il alla au-devant de lui et, le prenant amicalement par le bras, il l'amena devant M^{me} Maillard.

— Madame, permettez-moi de vous présenter le comte de Guivriec, mon ami.

M^{me} Maillard s'était levée, masquant de toute sa personne Solange figée soudain.

— Monsieur, c'est bien de l'honneur !... Où donc est M. Maillard ? Chère demoiselle, cherchez-moi M. Maillard, je veux le présenter à M. le comte...

— Mais, Madame, il est inutile de déranger Mademoiselle, mon ami et moi allons nous mettre en quête de M. Maillard et...

— Non, non, je préfère qu'on le prévienne... M. Maillard ne sait pas veiller... Patientez un bout de temps, ma demoiselle de compagnie va vous l'amener. En l'attendant, mon cher Monsieur le comte, présentez donc ma nièce à votre ami.

M. de Gardane s'exécuta :

— M. de Guivriec... M^{lle} Davennes, une artiste véritable, sculpteur de grand talent.

M^{me} Maillard déploya son éventail d'un geste plein de nonchalance, ainsi que l'indiquait, probablement, le beau livre de la comtesse Bertrade *Pour devenir femme du monde*, et, la voix haute, elle ajouta :

— Et la plus riche héritière du département ! Mais qu'y a-t-il donc, cher Monsieur le comte ?... Votre ami serait-il malade ?

— Henry !... mais, en vérité, qu'as-tu ?

Debout, face à Solange, elle-même plus blanche qu'un spectre, le comte de Guivriec semblait près de défaillir. A la question de son ami, il se raidit cependant et, passant la main sur son front moite de sueur, il répondit :

— Je n'ai rien !... la chaleur tout simplement !

— Les ventilateurs sont en marche, cependant, fit M^{me} Maillard. Vous pensez bien que, dans une propriété aussi conséquente et « réconfortable », il y a de tout... Voulez-vous qu'on vous apporte quelque chose à boire ?... une menthe à l'eau... ça remet !

— Du tout, Madame, ce n'est rien... absolument rien... Je m'excuse de vous avoir inquiétée, et je vais vous demander la permission de me retirer.

— Vous retirer ! quand vous arrivez seulement !... mais non, ça va passer, un verre de quelque chose, et ça y est !... Allons, chère demoiselle, je vous ai déjà commandé de me chercher M. Maillard.

Tournée maintenant vers Solange, elle constata sa pâleur de mourante et, saisie, s'exclama :

— Mais qu'est-ce que vous avez donc, vous aussi, chère demoiselle ?... Bon Dieu, elle va se trouver mal !

Le comte de Guivriec avait fait un pas vers la jeune fille, prêt à la soutenir. Solange se redressa dans un suprême effort de sa volonté et, d'une voix ferme, elle assura :

— Vous vous trompez, Madame, je n'ai rien... un peu de fatigue... Je vais chercher M. Maillard !

Elle put s'éloigner sans faiblir.

M. Maillard dormait derrière un massif de verdure. Elle l'éveilla, l'informa que M^{me} Maillard le mandait ; mais, quand elle l'eut vu s'éloigner, elle se glissa hors des salons et, avisant un domestique :

— Faites savoir à M^{me} Maillard, je vous prie, dit-elle, que, me sentant vraiment souffrante, je remonte chez moi.

Elle entra dans le grand hall comme le comte de Guivriec, accompagné de son ami et suivi du beau François, y arrivait par une autre porte. A sa vue, le jeune homme eut une supplication :

— Solange !... Solange !... écoutez-moi !

Il essaya de la rejoindre, mais la jeune fille commençait de gravir le grand escalier. Elle se retourna à cet appel et, laissant tomber sur lui un regard plein de mépris, elle lui jeta :

— Je suis M^{lle} de Kerdec, Monsieur, et je n'ai rien à entendre de vous !

— Tiens ! Tiens ! fit François qui avait couru pour rejoindre les jeunes gens, je comprends maintenant... C'est ça qui va amuser Annette !

Mais Annette, que désolait le départ de son pseudo-fiancé, accourait, elle aussi, et elle avait vu...

VI

YVES DE KERDEC

Cancanier et bavard, François avait rapidement mis sa tante au courant du secret découvert et, du coup, Solange, qui si dignement supportait son amère déception, se vit, vingt fois par jour, rappeler sa pénible rencontre avec M. de Guivriec.

Tout d'abord ces rappels avaient été pour la plaindre, mais, devant la glaciale indifférence de la jeune fille, M^{me} Maillard, vexée, se fit ironique et parfois mordante. Il est vrai que Solange préférerait encore ces pointes sans charité à la fausse sollicitude de la bonne dame.

— Ainsi donc, pauvre demoiselle, il vous a laissée ! On ne peut pas dire que ce soit « comte », ça ! Ah ! bien sûr que, quand on a cru être M^{me} la comtesse, c'est dur de n'être rien du tout.

Horripilée, Solange s'absorbait sur son ouvrage, semblant ne pas entendre. Mais, suivant sa pensée, M^{me} Maillard interrogeait vivement :

— Et comment donc que ça s'est fait ? P' vous a disputée parce que vous n'aviez plus de dot ?... pas vrai ?...

— Je vous en prie, Madame, cette conversation m'est pénible, vous devriez le comprendre...

Alors, furieuse, M^{me} Maillard répliquait avec aigreur :

— Bien sûr ! mais n'est lâché que qui mérite de l'être... Ah ! ce n'est pas M. Maillard qui aurait agi ainsi avec moi ! parce que moi, si je n'étais pas M^{me} de Kerdec, j'avais des qualités d'ordre, d'économie et de travail, qui valaient tous les titres du monde ! Les « ristocrates », ça sait rien faire, d'ailleurs !

Hantée toujours par le spectre de la misère, Solange, pitoyable, laissait passer l'orage, mais qu'elle était triste et lasse, la pauvre enfant ! lasse de tant d'humiliations, d'injustes reproches.

Chaque jour lui apportait une peine nouvelle.

Les heures des repas surtout lui étaient odieuses. M^{me} Maillard et Annette s'y donnaient la réplique pour la bafouer, insulter à sa déception, à ses chagrins. L'air lointain, indifférent à tout, semblait-il, Solange souffrait mille morts, et lorsque le beau François se trouvait là, le supplice devenait plus odieux encore, car il ajoutait aux propos fielleux de la nièce de lourdes plaisanteries et des compliments à son adresse d'un goût douteux, qui transportaient d'aise M^{me} Maillard.

— Eh bien ! chère demoiselle, disait-elle encore, vous ne demandez pas à Annette si elle s'est amusée au bal de la Préfecture?... En vérité vous ne vous intéressez guère à vos patrons... Il me souvient qu'à votre âge, l'idée d'un bal me rendait folle!... En tout cas, Annette a eu un succès fou!... Tenez, c'est votre ex-amoureux qui s'est prodigué... Ah ! ce qu'il l'a fait danser ! il en était tout essoufflé ! Ah ! c'est un rude danseur !

La bonne dame mentait et lourdement s'enfermait dans ses dires, forçant tellement la note, comme on dit, que Solange devinait le mensonge et parvenait à sourire. Alors, rageant, dépitée, furieuse, M^{me} Maillard répétait, lançant à sa « demoiselle de compagnie » des regards chargés à balle :

— Oui, Annette a eu un succès fou, elle !

— Un succès de cinq millions ! interrompit le beau François, pour une fois perspicace.

Et, riant d'un gros rire jovial, il ajouta :

— T'en fais pas, sœurlette, ces succès-là sont les plus solides !

— Ta sœur a été la reine de la fête, répéta M^{me} Maillard. Le fils de notre cher préfet l'a fait danser, lui aussi, et avant tout autre ! et ce n'étaient pas les danseuses qui manquaient !

M. Maillard déclara sentencieusement :

— Oui, ben, ce petit Monsieur-là, il ferait bien aussi danser nos millions!... Pas de ces galantins dans notre famille !

— Mais, Maillard, il n'est pas question de lui au sujet mariage ! Oublies-tu que le comte de Gardane va nous demander Annette dans quelques jours ?

A nouveau François plaisanta :

— Toujours dans quelques jours, donc ! C'est comme demain ou raserà gratis !... Moi je le trouve long à se décider, ce cher comte ! Paraît qu'il a encore de la bonne galette.

— Je l'espère bien !

— Mauvais, ça ! fit sentencieusement le beau François, c'est pourquoi il se tâte si longtemps.

— Mieux vaut ne pas se décider à la légère, et que ça dure ! fit M^{me} Maillard avec autorité ; ta sœur sera appréciée comme elle mérite de l'être, et on ne la plantera pas là, elle !... A propos, chère demoiselle, — à-propos fort maladroit — votre ex-amoureux, qui me doit une visite, va sûrement venir nous voir, et naturellement je vous prie de ne pas lui faire mauvaise mine... Je ne peux pas, à cause de votre petit « mésentendu », lui fermer ma maison !

— Sûr ! dit Annette, peu loquace ce jour-là.

— D'autant plus, ajouta M. Maillard qui, lui, n'y mettait nulle malice, d'autant plus, chère demoiselle, que ça ne peut qu'aider à un rabibochage.

— Un rabibochage !... Allons donc, Maillard, pas maintenant qu'il connaît Annette... Un rabibochage !... Ah ! ben !

M^{me} Maillard en demeura perplexe et rêveuse.

Raidie pour ne pas pleurer d'énervement et de peine, Solange demeurait muette, mais, face à elle, François grattait d'un geste inélégant son menton fraîchement rasé... Ses gros yeux à fleur de tête ne quittaient pas le beau visage douloureux de Solange et, rompant le silence qui s'était tout à coup établi, il assura :

— Ben, moi, je ne l'inviterais pas, à votre place !

— Et pourquoi ça ?

— Parc' que !

Il enveloppa Solange d'un long regard admiratif et conclut d'un ton qui voulait plaindre et consoler :

— Parc' qu'il a mal agi avec M^{me} Solange... Mais, bah ! faut pas vous en faire, un de perdu, dix de retrouvés !

— Ta !... ta !... ta ! mon ami, pas si facile que

ça quand on est une jeune fille pauvre et qu'on a été élevée comme une duchesse !

Mais Solange n'écoutait plus ; elle avait réussi à distraire sa pensée et mentalement elle se répétait, pour ne plus rien entendre :

« La lettre de Didier m'a apporté ce matin une heureuse nouvelle. Peut-être va-t-il venir ici pour une œuvre intéressante. Il s'agit encore, je crois, d'un panneau mural pour la cathédrale. C'est lord William Govan qui lui a fait avoir cela, et il lui a commandé son portrait... C'est un grand admirateur du talent de Didier, que lord William Govan, et c'est aussi un ami de M^e Jouan... Il habite Paris, un magnifique hôtel, avenue des Champs-Élysées, mais il possède aussi un château à quelques kilomètres de Rouen, et j'ai vu, l'autre dimanche, lady Francis Govan, sa mère, au couvent... Armelle m'a dit que sa nièce y est pensionnaire... Lorsque Didier habitera Rouen, je me sentirai beaucoup moins seule, et il a beaucoup d'influence sur Armelle ! »

Car Armelle continuait de l'inquiéter, autrement qu'au début de son entrée au couvent, certes, mais son inquiétude n'en était pas moins grande. Ce n'était plus la muette, la rigide, la douloureuse attitude des premiers jours, mais maintenant son mécontentement, qui demeurait, éclatait en mots amers, en plaintes constantes.

Elle la sentait hostile à tout ce qu'on devait exiger d'elle, là-bas, car elle ne s'habituaît pas encore, et Solange la devinait sur la défensive toujours et prête à la révolte.

— C'est bête, je ne veux pas faire ça !

C'était toujours ainsi qu'elle accueillait les règles et les coutumes.

C'était bête de se lever toutes ensemble, de travailler régulièrement ! bête la promenade en commun, à heures fixes !...

— Et si j'ai encore sommeil ?... Et si je n'ai nulle envie de sortir ?... Et s'il me plaît de travailler tandis que les autres jouent ?...

C'était une rébellion constante...

— Elle est née indisciplinée, disait la Supérieure.

en souriant avec indulgence, mais la raison qui vient pèsera sur cette fougue...

Sans doute, et, de tous ses vœux, Solange espérait l'heureuse transformation. Elle avait tant à souffrir pour son compte personnel ! Sa situation chez les Maillard était si pénible et souvent si douloureuse ! A qui ouvrir son cœur ? Yves était loin d'elle, une pudeur invincible paralysait ses confidences à Didier, et elle n'osait pas ennuyer de ses plaintes M^e Jouan, qui représentait actuellement son tuteur.

« Il faut absolument que je prenne sur moi de ne plus m'affliger de ce que diront ces gens-là désormais », pensait-elle chaque soir, alors que, réfugiée dans sa chambre, elle avait enfin le droit de laisser paraître sa douleur et de pleurer sans contrainte.

Cependant, en dépit des espérances de M^{me} Maillard, le comte de Guivriec ne reparut plus au château des Terrasses, et ce fut le comte de Gardane qui se chargea d'apprendre à Solange le départ de son ami.

— Vous savoir ici, dans ce château, l'a désespéré, lui dit-il; laissez-moi vous parler de lui un court instant. Ne croyez pas qu'il ne se juge pas, et bien sévèrement, mais un mot de vous arrangerait bien des choses peut-être !

Mais Solange refusa ce mot de pardon. Quoi qu'il fût, M. de Guivriec ne serait plus pour elle désormais qu'un étranger.

Vexée de n'avoir pu attirer au château ce comte distingué — oh ! si distingué ! — M^{me} Maillard rendait Solange responsable de son échec :

— Une mijaurée ! une comédienne ! Elle a eu tout l'air de se trouver mal en l'apercevant...

Puis, furieuse de constater que le comte de Gardane ne demandait toujours pas la main d'Annette — ses scrupules allaient-ils l'emporter sur son ambition, ses besoins de luxe ? — et causait de longs moments avec Solange, un soir, après le départ de celui-ci, elle interpella la jeune fille sans ménagement :

— Enfin, chère demoiselle, le fiancé d'Annette serait-il le vôtre ?

Et comme Solange, interdite, interrogeait :

— Mais quel fiancé, Madame ?

— Ne faites donc pas l'innocente ! Vous savez fort bien que le comte de Gardane va nous demander Annette dans quelques jours... Alors est-ce pour le décider que vous conversez si souvent avec lui ?... Oseriez-vous penser qu'il hésiterait entre ma nièce et vous ?... Une fille qui a cinq millions de dot !

— Mais, Madame, il n'est nullement question...

— De vous épouser ? non, certes ! Alors ayez donc la délicatesse de vous effacer lorsque le comte arrive. D'ailleurs Annette va faire son « busque », et comme je ne puis compter sur vous, je serai forcée de prendre la place que je comptais vous confier entre les deux jeunes gens..., les deux fiancées, veux-je dire, et cependant, je vous paie assez cher !

— Mais, Madame, je ne demande pas mieux...

— Sans doute, mais, grâce à votre coquetterie, le comte n'a d'yeux que pour vous, et mon Annette en aura une crise de nerfs !

Annette, qu'impatientait la réserve polie du jeune homme, venait d'avoir une idée qu'elle croyait géniale et qui, soumise aux Maillard, recueillit tous les suffrages.

Il s'agissait de proposer à M. de Gardane son buste par Annette.

— Une statue équestre, même, avait plaisanté François ; comme il est beau cavalier, ça le flattera.

Mais Annette s'était spécialisée dans le buste, ce fut donc un buste qu'elle proposa à M. de Gardane.

Et M^{me} Maillard renchérit, dans un français fantaisiste comme toujours :

— Monsieur le comte, mon Annette, qui est une grande « artisette », veut faire votre « busque », votre « busque équestre », comme dit François, c'est encore bien plus beau !... et vous savez, pas en plâtre, ni en simili marbre, non, mon cher Monsieur, non, en marbre pour de vrai !

Le comte s'était déclaré très flatté, trop flatté même..., en vérité il ne pouvait accepter !... Mais M. Maillard avait eu l'argument définitif :

— Allez-y donc, Monsieur le comte, du marbre, ça peut toujours servir. Si votre équestre n'est pas réussie, on en fera des presse-papiers, pas vrai ?

Forcé d'accepter, de prendre jour pour une première séance, le jeune homme s'était retiré; mais tandis qu'il s'en allait, assez perplexe, et comprenant cette fois qu'il fallait en finir et se décider, les Maillard se félicitaient de ce qu'ils considéraient comme un heureux événement.

— D'abord, affirmait M^{me} Maillard, au bout du « busque », c'est la demande en mariage.

On avait mandé d'urgence la couturière des grands jours, et Annette exigea qu'on lui exécutât, pour le surlendemain, une toilette « péplum » en liberty rouge — le rouge pour les brunes, voyons ! — Ainsi parée, elle aurait tout à fait l'air d'une artiste... Fi du tablier !

— Mon Annette est une « sculptrice » du monde, elle sait travailler sans se salir !

Maintenant, il fallait du marbre.

— Du marbre de Carrare, avait dit Annette.

— Tu l'auras !... Chère demoiselle, voulez-vous dire à Joseph qu'il prenne l'auto et file chez Carrare ?...

— Mais, Madame, Carrare se trouve en Italie !

— En Italie ? avec ça qu'il n'a pas une succursale par ici ! Nous avons tout ce que nous voulons à Rouen !

A ces moments-là, Solange, oubliant sa tristesse et ses rancœurs, eût ri de bon cœur, si elle l'eût osé. Une telle ignorance, doublée de tant d'assurance, causait, à la fois, sa stupéfaction et sa joie. Et rien n'abaissait l'orgueilleux aplomb de cette enrichie d'hier !... rien !

Pourtant, au matin du grand jour — on attendait le comte tout de suite après le déjeuner, — une longue enveloppe, sur laquelle s'étalait la plus aristocratique des écritures, fut remise à M^{me} Maillard.

Le comte de Gardane exprimait à la fois ses regrets et ses excuses : il était appelé pour affaires urgentes à Paris et regrettait de ne pouvoir répondre à l'honneur que lui faisait M^{lle} Davenness..., etc., etc.

Cette lettre eut pour effet de plonger la tante et la nièce dans un véritable marasme.

— Et il n'a pas fait sa demande! s'exclama avec une stupéfaction désolée M^{me} Maillard... Enfin, sans doute quand il reviendra...

— Quand il reviendra, dit Annette, singeant la belle attitude qu'avait eue Solange repoussant M. de Guivriec, il sera trop tard, je n'attends pas, moi!...

— Ah! par exemple... Ah! par exemple!... s'écria M^{me} Maillard, que l'admiration clouait sur place, par exemple, mon Annette, tu as bien dit cela... As-tu... avez-vous vu ça, monsieur Maillard?... Cette petite est une vraie artiste, un vrai trésor, et le comte de Gardane est trop bête pour qu'on puisse le regretter.

Alors, afin de distraire Annette, les Maillard donnèrent une nouvelle fête.

— Fête musicale, dit Annette, et même, je propose de jouer la comédie.

— Cette petite est pleine d'idées, déclara M^{me} Maillard, tandis que M. Maillard, que la seule perspective d'une dépense tirait de la plus forte somnolence, s'inquiétait.

— Mais, Mélanie, un théâtre à la maison, ça va coûter gros!

— Un théâtre! et qui te parle d'amener un théâtre au château? — M^{me} Maillard appuya, avec affectation, sur le mot château, car « à la maison », comme disait toujours M. Maillard, l'horripilait. — On établira, à l'entrée du grand salon, une scène, c'est-à-dire un parquet surélevé, et Annette, François et leurs amis joueront la comédie.

— Bon! bon! dit M. Maillard, rasséréné, comme ça, je comprends.

Le beau François approuva fort l'idée de sa sœur. Jouer la comédie le charmait, car il croyait y briller.

— Et que jouera-t-on?

Il penchait pour un vaudeville, et Annette pour une tragédie.

— Bah! on y bâillera, à ta représentation, dit-il, tandis qu'une bonne comédie nous mettrait

tous en gaieté... Et puis, quand on rit, on ne pense plus à critiquer, à se moquer.

— Et pourquoi voudrais-tu qu'on critique, qu'on se moque ?

Annette, déjà boudeuse, se renfrognait dans son coin.

— Ben, dis toujours ce que tu veux joner ?

— Et toi ?

— Oh ! moi... Voyons, mademoiselle Solange, vous avez bien déjà joué la comédie ?

— Jamais, Monsieur !

M^{me} Maillard, mal disposée pour Solange depuis quelque temps, intervint :

— Comment, jamais !... même avant votre malheur ?... C'est pour ennuyer M. François que vous dites ça !

— Je me demande en quoi, Madame, M. Davennes pourrait être ennuyé de ce que je n'aie pas joué la comédie avant notre malheur, comme vous le dites... Nous vivions très retirés.

— Comme des gens sans le sou !...

— Peut-être, Madame... Aussi ne puis-je être d'aucun conseil.

— On s'en passera, fit M^{me} Maillard avec humeur.

— Savez-vous, interrompit François, on pourrait monter, tenez... *Cyrano de Bergerac* ?... Puisque tu aimes les vers, Annette, en voilà, et pour du comique, c'en est !

Et comme Solange avait un involontaire mouvement de stupéfaction, le jeune homme se tourna aimablement vers elle :

— Et mademoiselle Solange pourrait incarner Roxane, si blonde, si...

— Comment, Roxane !... eh bien ! et moi ?

Furieuse, Annette apostrophait son frère, mais déjà Solange avait protesté :

— Oh ! mademoiselle Annette, ne soyez pas inquiète, le rôle est à vous. Outre que je ne me sens pas du tout, oh ! mais pas du tout le talent nécessaire pour incarner Roxane, je vous rappelle une fois encore, monsieur Davennes, que je suis en deuil, en grand deuil !

— Hé ! il y a six mois que nous entendons cette

excuse, pour tout ce qui vous ennuie ! s'écria M^{me} Maillard ; au reste, deuil ou pas deuil, le rôle n'est pas pour vous, mon Annette y sera trop charmante, et s'il faut être blonde, eh bien ! elle portera perruque et ce n'en sera pas plus mal !

L'idée de la courte Annette incarnant Roxane amusait infiniment Solange, mais de voir François en Cyrano ne la réjouissait pas moins.

Elle dut aider les aimables jeunes gens dans la distribution des rôles. On en supprima un bon nombre, et avec eux des tirades importantes, et, malgré ces coupures, François eut toutes les peines du monde à recruter, parmi les relations si nombreuses des Maillard, des artistes bénévoles. — Par parenthèse, Christian demeurait introuvable.

Annette eut soudain une idée :

— Si on demandait au frère de Mademoiselle ?...

M^{me} Maillard eut un haussement d'épaules dédaigneux.

— Quoi ! ce petit lieutenant !

— Ben oui ! fit François, il n'y a pas besoin qu'il soit général pour interpréter le rôle de Christian de Neuville... C'est simplement parce qu'il a le physique de l'emploi..., une sorte de bellâtre, et comme vous avez dit que M^{lle} Solange l'attend justement pour quelques jours, ça ferait l'affaire.

— Mais ces répétitions vont créer une certaine familiarité entre vous... Vois-tu qu'il tombe amoureux de ta sœur ?... ce sans le sou !

— Eh bien ! ça ne veut pas dire qu'il faut qu'Annette l'épouse.

M^{me} Maillard eut un soupir.

— Enfin, après la représentation, je me charge de lui faire comprendre qu'il ait à se retirer et à ne plus paraître ici que comme frère de ma demoiselle de compagnie. C'est comme celle-là, elle vous a, par moment, des airs de se moquer qui m'agacent, à la fin... Ce n'est pas parce qu'un comte l'a courtisée pour sa fortune — et quelle maigre fortune ! — qu'il faut qu'elle se croie tout permis !... Sonne donc Clara, Annette, que je lui fasse dire de descendre... Il faut qu'elle avise son frère qu'on a besoin de lui au plus vite, par ici...

Ainsi prévenu, il pourra solliciter une plus longue permission.

Mais, décidément, Solange n'avait aucun tact, car, sans égard pour le mécontentement de M^{me} Maillard, elle laissa peu d'espoir à ses projets.

— Mon frère demeurera trois jours seulement à Rouen, Madame, et, durant ces trois jours, il sera trop occupé d'Armelle d'abord, puis par les démarches personnelles qu'il vient tenter, pour accepter un rôle qui non seulement l'obligerait à lui consacrer une partie de son temps, mais encore à rompre avec son désir de n'être pas distrait durant son deuil.

— Lui aussi ! fit M^{me} Maillard, qui ne chercha pas à dissimuler sa mauvaise humeur ; eh bien ! qu'il reste ! Je l'ai toujours dit à François, il est trop bon, trop libéral... Tu vois, François, c'est ton idée, ça ! tu es bien récompensé !... Chère demoiselle, je vous le dis tout net, il est absolument inutile de m'amener votre frère, lorsqu'il se présentera au château : ni moi ni les miens ne tenons à le voir.

— Il sera fait comme vous le désirez, Madame, avait répondu Solange avec dignité ; mon frère eût certainement demandé à vous présenter ses respects, mais puisque vous l'en tenez quitte...

— Tout à fait quitte ! Je vous répète que ni moi ni les miens ne tenons à le voir.

Et cependant, levée dès sept heures ce jour-là, Annette, ayant fait grande toilette, se trouva, par un hasard où la Providence n'était pour rien, sur le passage du jeune officier, comme celui-ci gravissait l'escalier conduisant à la chambre de Solange, et le même hasard fit qu'elle le rencontra encore, alors qu'il quittait le château.

Le résultat de ces deux rencontres fut que, décidément subjuguée par tant de chic — des bottes de prince, et une allure !... ah ! quelle allure ! — la belle Annette s'avoua que, bien que le jeune lieutenant marquis de Kerdec fût sans le sou, il était tout de même un mari acceptable.

De ce jour-là, Solange, qu'Annette semblait si souvent ignorer, connut l'honneur de son amitié et de ses confidences.

Dès que la pauvre enfant, si durement traitée par M^{me} Maillard, libre un moment, s'apprêtait à regagner sa chambre, Annette l'arrêtait au passage, l'engageait à entrer chez elle, et là, elle la questionnait sur elle, sur les siens, sur son frère.

Bien que ne comprenant pas encore ce qui lui valait l'intérêt si grand de l'aimable jeune fille, Solange répondait de son mieux. Elle eût de beaucoup préféré regagner sa chambre, où, en toute tranquillité enfin, elle pouvait penser à ceux qui lui étaient chers, répondre à leurs lettres, rêver à leurs projets.

Yves, elle le savait, avait demandé à permuter avec un jeune officier en garnison à Rouen, ainsi il se rapprocherait d'elle, et pour Didier, elle l'attendait au début de la semaine suivante. Beaucoup de travail, et du travail intéressant, l'attendait à Rouen, et Solange, qui connaissait son grand espoir en le portrait de lord William Govan, se réjouissait pour lui.

Car j'ai aussi l'ambition de faire celui de lady Francis Govan, lui écrivait Didier, et je tiens le sujet de l'un de mes tableaux de commande; je vous expliquerai cela et vous me donnerez votre avis. J'arriverai à Rouen le même jour, à quelques heures près, que Yves, et avec lui j'irai vous voir.

La tristesse de Solange n'échappa pas au brave garçon, qui vivait les yeux pleins du souvenir de sa petite amie d'enfance. Didier fut bouleversé du changement qui s'était opéré dans son caractère. Malgré la joie très vive qu'elle éprouvait à revoir son frère et le charmant ami qu'était Didier; malgré que la certitude de les savoir si près d'elle désormais allégeât son inquiétude, elle ne parvenait pas, en dépit de louables efforts, à se montrer gaie et confiante. Un pli soucieux barrait son front, et ses épaules semblaient se voûter sous le poids d'une lourde servitude.

Armelle avait reconquis son exubérance et le petit ton décidé qui lui allait si bien, mais elle avait toujours d'innombrables caprices et, Solange l'ayant gâtée, elle ne comprenait pas qu'on parlât économie.

— Ah! s'il avait fallu lui refuser ce qui lui fai-

sait envie, disait Solange avec une tristesse résignée, elle ne se serait jamais habituée. Certainement, c'était quelquefois peu raisonnable que de l'écouter, mais j'étais si heureuse de la voir sourire !

D'ailleurs l'enfant se plaisait au couvent, n'était-ce pas le principal ? et M^{me} la Supérieure la trouvait moins indisciplinée.

— Et vous, ma chère Solange, êtes-vous, je ne dirai pas heureuse, mais à peu près tranquille, au château des Terrasses ?

— Mon Dieu, Didier, il me serait maladroit de me montrer difficile ! Certainement, ma vie ici est bien différente de celle que j'ai menée jusqu'alors, mais, en dépit de leurs exigences, qui me semblent un peu dures parfois, il faut penser que les Maillard sont de braves gens... ils me payent bien... n'est-ce pas là le principal ?

Ah ! non, certes, ce n'était pas le principal, et Didier avait sans peine deviné que toute la tristesse, tout le désenchantement qui emplissaient les yeux de Solange venaient des innombrables blessures faites à sa délicatesse, à sa dignité, à son amour pour les siens. « Je vais chercher comment la tirer de ce milieu indigne d'elle, pensait-il..., oui, et le plus tôt sera le mieux. »

Yves, de son côté, s'informa. Tout comme Didier, Solange l'inquiétait. Cependant il la voyait souvent, grâce à Annette, qui maintenant la réclamait sans cesse pour ses sorties jusqu'à Rouen, et Solange n'avait garde de s'en plaindre, puisque ces promenades étaient toujours dirigées là où Annette savait retrouver le jeune officier.

François, lui, continuait la cour qu'il lui faisait, en vrai lourdaud et sans trop de frais d'amabilité... Pensez donc, un homme si riche ! Quand il voudrait, elle répondrait à ses vœux. De cela il était si certain qu'il ne se pressait pas de se déclarer ; mais, un jour qu'elle faisait la lecture à M. Maillard, il entra et s'assit sans façon auprès d'elle, si près que son pied frôlait presque le sien.

Solange recula vivement sa chaise. Le bruit qu'elle fit tira d'une torpeur naissante le bon M. Maillard qui, du coup, insista, conservant son

attitude recueillie, les yeux clos, les mains sur son ventre.

— Pardon, chère demoiselle, reprenez donc ce chapitre, je n'y ai rien compris.

Admirable de patience, Solange reprenait d'une voix que gagnait l'enrouement, car depuis plus d'une heure elle lisait, et quoi?... un article sur les qualités du duralmin, quand, libéral, généreux et si simple, si bon pour les humbles! — ainsi s'exprimait M^{me} Maillard, caressant du regard son cher neveu — François lui prit le livre des mains, non sans lui caresser les doigts, ce qui causa à Solange la plus désagréable des impressions.

— Laissez cela, belle jeune fille, c'est moi qui vais faire la lecture à ce cher tonton..., mais foin de ce duralmin! et de ses qualités! Monsieur Maillard, écoutez Lachaud!... Entendez Talma!... *Aquila non capit muscas!* Je vais parler sur... Hé! là! mademoiselle Solange, pourquoi vous sauvez-vous ainsi?... Est-ce mon éloquence qui vous effraie?

— Puisque M. Maillard n'a plus besoin de moi, Monsieur, je dois rejoindre M^{lle} Annette qui m'attend pour son heure de musique.

— Peuh! ça vous amuse d'accompagner les romances sentimentales de ma sœur, qui a toutes les beautés, sauf celle de la voix?

— Je n'ai pas à m'amuser de telle ou telle chose, Monsieur, je dois faire ce que l'on attend de moi.

Vexé, le beau François vit s'éloigner Solange, sans qu'il eût pu l'éblouir de sa façon de commis voyageur. Aussi, bien que le cher tonton, déjà admiratif, réclamât la belle péroraison promise, le futur avocat s'était élancé à la poursuite de Solange, bien décidé à la ramener, à la forcer de l'entendre.

Mais, se sentant suivie, Solange pressait le pas, tant et si bien qu'un faux mouvement lui arracha un cri de douleur : elle s'était foulé le pied, et il fallut que Clara l'aidât à regagner sa chambre.

— Hé! tant pis pour elle, qui ne sait rien comprendre! la sotte!

François, dépité, voulant bien lui marquer sa

bouderie, reprit, le soir même, le train pour Paris. Mais, débarrassée de lui, Solange ne put se libérer d'Annette.

En vérité celle-ci ne la quittait plus, l'accablait de ses gentilleses.

— Nous allons intervertir les rôles, disait-elle en minaudant. C'est moi qui suis la demoiselle de compagnie... je suis M^{lle} Solange de Kerdec et vous êtes M^{lle} Annette Davennes... Que c'est drôle!

Elle riait, prenait un livre, l'ouvrait, puis, le délaissant, elle commençait de parler, et Solange comprenait maintenant ce qui la faisait si aimable.

— Et votre frère, questionnait Annette, ne vous a-t-il jamais parlé de moi?

Solange assurait que le jeune officier la trouvait charmante et lui était reconnaissant des fréquentes rencontres qu'elle leur favorisait.

— Moi je le trouve très bien, vous savez!... D'abord un officier c'est toujours chic!... Est-ce qu'il me trouve jolie et distinguée?

Solange ne savait pas mentir ni flatter bassement. Certes, sans la brutalité qu'emploient trop souvent aujourd'hui les jeunes gens pour qualifier de « vrais singes » les jeunes filles dépourvues de beauté, Yves n'avait pas caché à sa sœur qu'il trouvait Annette laide et sans grâce. Aussi, ne voulant pas que la nièce chérie de M^{me} Maillard se montât la tête et fit des rêves qu'elle savait impossibles, Solange se garda bien de compliments mensongers... Adroïtement, elle éluda la réponse.

Son frère, elle l'avait déjà dit, trouvait Annette charmante, et c'était tout.

— Maintenant que vous voilà alitée, je pense qu'il viendra vous voir.

— Oh! ma foulure est légère! Je ne puis d'ailleurs pas m'éterniser sur cette chaise longue, M^{me} Maillard a besoin de moi, objectait Solange; demain j'essaierai de me mettre debout.

— Non, non, ce serait imprudent; mais soyez tranquille, je parlerai à ma tante.

Or, le lendemain, comme, clopin-clopant, Solange descendait au boudoir de M^{me} Maillard, elle entendit qu'on montait, et bientôt Yves, très inquiet, lui sauta au cou.

— Mon Dieu, Solange, qu'as-tu? Il paraît que tu es malade?

Stupéfaite, la jeune fille apprit que, par un mot bref, mais aimable, Annette avait informé le jeune officier que, sa sœur étant souffrante, on l'attendait au château.

— Elle est tout à fait charmante, disait Yves, à cent lieues de soupçonner ce qui se passait dans le cœur d'Annette.

— Oui, tout à fait gentille! fit, assez laconiquement, Solange.

A ce moment la femme de chambre vint informer M. le lieutenant que Madame l'attendait au salon. Il s'y rendit donc avec Solange qui voulait absolument reprendre ses occupations.

— Eh bien! mon cher Monsieur, qu'est-ce que vous dites de l'amabilité de mon Annette? C'est elle qui a pensé à vous faire prévenir... Allez, allez..., demeurez un moment, nous sommes des châtelains qui connaissons nos devoirs d'hospitalité!

Yves cependant ne s'éternisa pas et Annette, revenue un moment, revint bien vite à Solange, qu'elle ahurit de ses confidences.

— Ma tante s'est mis en tête de me faire épouser un duc, et même un prince, mais moi je veux quelqu'un qui me plaise, tout simplement quelqu'un de distingué... même s'il est pauvre!

« Même s'il est pauvre, pensait Solange, l'allusion est directe. Je crois qu'il serait charitable de ne pas encourager les rêves de cette jeune fille, qui peut être sincère, car enfin, malgré sa grande fortune, je ne crois pas qu'Yves songe jamais à l'épouser. »

Heureusement, sur ces entrefaites, le lieutenant de Kerdec dut quitter Rouen pour une période de grandes manœuvres. La veille de son départ — un dimanche — Solange l'avait retrouvé avec Didier au couvent des Dames de Sion. Ensemble ils avaient fait sortir la petite Arnette et, après un gentil déjeuner au restaurant et une belle promenade dans la campagne — grande distraction de la fillette — ils l'avaient reconduite, vers cinq heures, au couvent.

Solange, Yves et Didier descendaient le boulevard Jeanne-d'Arc, lorsqu'ils croisèrent les Maillard au grand complet. François venait d'arriver de Paris et, en auto, ils descendaient jusqu'au Théâtre-Français pour s'assurer du programme et retenir des places pour le soir.

L'amical salut d'Annette racheta le coup de tête protecteur de M^{me} Maillard. C'était la première fois qu'elle apercevait Didier. Solange marchait entre les deux jeunes gens. Yves était ce que l'on peut appeler un bel officier. Didier portait, sur un corps élégant dans ses formes athlétiques, une tête aux traits d'une pureté antique.

— Eh bien, chère demoiselle, les amoureux ne vous manquent pas ! dit le lendemain M^{me} Maillard à sa demoiselle de compagnie.

Une certaine aigreur était dans le ton de la voix, elle devait s'avouer que tout ce qui approchait Solange était, selon la remarque même de sa chère nièce, « chic et distingué ».

— Je ne sais pas comment ça peut être, avait dit Annette un peu pointue, c'est encore un sans le sou, celui-là ; il travaille pour vivre, et on le prendrait bien pour lord William Govan, son patron !

M^{me} Maillard accueillait comme un oracle les jugements de sa chère nièce ; aussi, dépitée, après sa réflexion sur les amoureux qui ne manquaient pas à Solange, ajouta-t-elle aimablement, charitablement, avec son tact habituel :

— Mais, au moins, tâchez qu'il ne vous lâche pas, celui-là !

Le coup si direct frappa Solange au cœur. Didier ! son ami d'enfance, passait aujourd'hui pour son amoureux !

— Mon cher Didier ! fit-elle pour elle-même, il n'y songe guère !... et cependant quelle sollicitude il me témoigne !... Mais c'est parce qu'il est bon, et puis père l'aimait comme un fils !... et lui aussi l'aimait, mon pauvre papa !

VII

LE PRINCE ARRIGONI

— Certes, Solange, le château de Kerdec est allé à des millionnaires, mais puisque ces gens déjà se sont désintéressés de leur acquisition, je dis, hélas ! qu'il a été mal vendu. Aucune des réparations qu'avait signalées votre père n'a été faite. Il est tel que vous l'avez quitté... un peu plus vieux, un peu plus près de la ruine...

Les yeux pleins de larmes, désolée, Solange murmura :

— Mais enfin, Didier, pourquoi l'ont-ils acheté ?

— Caprice de millionnaires désœuvrés !... Un moment ce manoir historique leur a plu, ils ont pensé s'intéresser à lui... Mais songez donc, pas d'électricité ! pas de gaz ! Les Lefort sont trop parisiens et trop modernes pour s'accommoder de lampes à huile et de chauffage au bois... Depuis neuf mois qu'ils ont acquis le château, à peine y ont-ils séjourné dix jours... on ne les voit plus !

— Ah ! mon Dieu, si du ciel mon pauvre père voit cela, comme il doit souffrir encore ! dit Solange. Tous mes vœux, toutes mes prières désormais seront pour que ces gens revendent le château, qu'ils le revendent vite.

— Déjà M^e Jouan s'y emploie... Oh ! soyez sûre que le jour où il proposera un acquéreur aux Lefort, ceux-ci n'auront pas une hésitation, ils vendront.

Didier, qui était allé au-devant de son père, de retour de son voyage au centre de l'Afrique, et l'avait escorté jusqu'en Bretagne, n'avait pu voir sans tristesse l'abandon du château de Kerdec.

Certes il eût gardé pour lui ses impressions pénibles, mais M^{lle} de Méheu, l'amie de Solange, demeurée en Bretagne, avait été moins discrète, et lorsque Didier revint auprès de Solange, elle le supplia de lui confirmer en toute franchise les dires de son amie.

Que son cœur était gros maintenant ! Ce château si cher à son père, elle l'aimait doublement, et, bien que vendu, il était encore son bien par le souvenir et l'affection.

Elle eût donné dix ans de sa vie pour retarder d'autant son effondrement et sa ruine.

Impuissante et désolée, elle songeait avec amertume, jalouse pour la première fois, aux millions des Maillard... cinquante millions ! La centième partie de cette somme l'eût faite riche, elle eût sauvé le château !... mais, pour ceux-là encore, ce château n'était qu'un amas de vieilles pierres, sans beauté, sans intérêt... Leur en conseiller l'achat ?... Ah ! folie ! qu'en feraient-ils ?

Ils venaient d'ailleurs d'acheter, à Biarritz, une immense villa dans le style mauresque, vraie caserne qui faisait se pâmer d'admiration M^{me} Maillard, plus bouffie d'orgueil que jamais.

On devait y passer trois mois d'été — les mois chics, bien entendu, disait Annette, qui comptait faire assaut de toilette et révolutionner la plage par son élégance et sa beauté.

L'achat de la propriété, meublée princièrement, l'avait un moment distraite de sa conquête. D'ailleurs Yves était encore en manœuvres et elle ne le reverrait pas avant octobre maintenant.

Mais si cette villégiature comblait d'aise la nièce chérie des Maillard, elle désespérait Solange qui pensait à Armelle et aux vacances toutes proches.

La fillette devrait-elle les passer au couvent, sans compagnes, seule avec les Sœurs ?

Que faire ?

Ce fut à Annette, si aimable pour elle depuis quelque temps, que Solange osa confier ses peines et ses espoirs. Si M^{me} Maillard le permettait, elle prendrait Armelle avec elle et l'enfant ne la distrairait en rien de sa tâche habituelle. Elle occuperait sa chambre, partagerait son lit et, pour ses repas, elle offrait d'abandonner ses appointements.

A peine Annette, occupée de dessiner pour sa couturière un croquis de toilette de bal, sensationnelle comme toujours, l'écouta-t-elle, et Solange, navrée, allait se décider à affronter M^{me} Maillard, quand, un matin, faisant à M. Maillard la lecture



d'un roman : *Les mystères du square Moncey*, roman qui le passionnait, au point qu'il en oubliait de somnoler, le hasard d'une situation dramatique lui arracha ce cri admiratif :

— Mâtin ! cette princesse Armelle est tout de même une rude femme !

Distraitement, Solange approuva, et M. Maillard, dont l'enthousiasme croissant éveillait la mémoire, questionna :

— Armelle ? c'est-y pas vous, chère demoiselle, qui vous appelez Armelle ?

— Non, Monsieur, ce nom est celui de ma jeune sœur.

— Ah ! Ah ! et pourquoi donc que vous nous l'avez pas montrée, votre jeune sœur Armelle ?... Mâtin ! ce nom me plaît tout plein !

Solange eut une inspiration : elle émit au brave homme ses prétentions au sujet de sa sœur.

A l'encontre d'Annette, il écouta, et, s'étant fait répéter la chose une fois, puis deux fois, déclara :

— C'est bon, j'ai compris... Chère demoiselle, passez-moi donc un crayon.

Il tira un carnet de sa poche, et Solange le vit, avec inquiétude et stupeur, aligner des chiffres en colonnes impressionnantes.

— Ah ! ah ! fit-il, M^{me} Maillard vous donne 800 francs par mois !... c'est beaucoup !... M^{me} Maillard sait payer... Eh bien ! croirez-vous, chère demoiselle, que lorsque j'étais dans les affaires, au début, bien entendu, au début, je n'avais guère d'ouvriers à ce tarif ! et cependant ils travaillaient de sept heures du matin à sept heures du soir !... On ne parlait pas encore de la journée de huit heures dans ce temps-là, et pour moi, tout patron que j'étais, je travaillais bien mes quinze heures par jour. C'est assez vous dire que, lorsque les ateliers étaient fermés, mon bureau, lui, demeurait ouvert... Maintenant tout ça, ça a changé, on gagne de l'or sans trop de mal !... Nous disions donc 800 francs !... 800 francs par mois et la petite a onze ans... bon ! bon !

Il continuait de disposer des chiffres et, anxieuse, Solange se demandait à quoi il voulait en venir... On eût dit qu'il prenait une commande

de boulons, de ces bons boulons qu'il fabriquait par tonnes et dont il parlait avec attendrissement.

— 800 francs par mois, fit-il soudain, mais, chère demoiselle, ça ne fait que 26 francs par jour pour nourrir une enfant de onze ans. C'est peu !... c'est très peu !

Solange ne fit pas tout haut la remarque que ces 26 francs par jour, que M. Maillard jugeait insuffisants pour la nourriture d'une enfant de onze ans, représentaient cependant le prix de ses quatorze heures, et souvent plus, d'occupations, auprès d'une femme arrogante et difficile à contenter... Trop éœurée pour raisonner, elle regrettait seulement de s'être adressée à lui, quand le beau François parut.

— Hé ! petit, tu arrives bien ! cria M. Maillard... Viens nous dire...

— Je vous en prie, Monsieur, supplia Solange, veuillez oublier ma demande... Je conviens qu'elle est impossible, et M. Davennes...

— Dites donc M. François, dit celui-ci, dont l'humeur était heureuse. Je ne suis pas fier, vous le savez bien !... Voyons, tonton de mon cœur, parlez, qu'est-ce que je dois faire ? Parlez. *Fugit irreparabile tempus !*

— Ah ! quel savant ! dit M. Maillard, dont la bouche se fendit d'aise... Voyons, que me conseillerais-tu si on me proposait de prendre une pensionnaire à 26 francs par jour ?

Le beau François, on le conçoit, commença par rouler des yeux blancs.

— Vous voulez ouvrir un hôtel ? demanda-t-il avec un gros rire.

Et, tapant sur ses cuisses, dans un accès de folle gaieté, il se mit à chanter :

— M. Maillard, premier chef !... non, c'est trop drôle !... ah ! ah ! ah ! et c'est la villa de Biarritz que vous avez l'intention de transformer en hôtel ?

M. Maillard sourit à cette gaieté :

— Tu n'y es pas, mon avocat, c'est cette chère demoiselle qui me propose de prendre sa sœur Armelle durant les mois de vacances, et pour les repas de la petite, elle abandonnerait ses appointements... 800 francs par mois... as-tu compris ?

Il faut avouer que, pour vulgaire que fût le beau François, son indignation ne manqua pas d'une certaine allure.

— Quoi!.. ben, vous savez, oncle Maillard, je m'attendais à tout, excepté à ça!... Comment! vous oseriez prendre 800 francs par mois à M^{lle} Solange pour... pour...! ah! ben non! non! ça, vous savez, c'est trop fort!

— Comment, trop fort! mais puisque c'est elle qui me l'a proposé!

— Ecoutez, oncle Maillard, si vous et ma tante Mélanie vous demandez un sou à M^{lle} Solange, je...

— Mais, Monsieur, interrompit Solange, j'ai déjà dit à M. Maillard que je renonçais à ce désir... Je m'arrangerai...

— Ta! ta! ta! tout ça c'est des mots! Votre petite sœur a besoin de vacances, il est très naturel qu'elle les passe auprès de vous... Ah! ben alors, nous allons voir... C'est moi qui vais parler à la tante Mélanie.

Et il sortit, n'écoutant même pas Solange, que cette intervention désolait.

Bien entendu, M^{me} Maillard n'avait pu que s'incliner devant le désir de son neveu chéri, et Solange fut informée qu'elle pouvait prendre auprès d'elle la petite Armelle.

— Mon neveu a une générosité de grand seigneur, dit M^{me} Maillard; vous voyez, chère demoiselle, qu'il n'est pas besoin d'être prince pour en avoir les manières.

C'était exagéré, et il le prouva une fois encore, en accueillant les remerciements de Solange avec son éternel :

— Moi, vous savez, je ne suis pas fier! faut pas vous y tromper, et je suis homme, mademoiselle Solange, à épouser une femme sans le sou!

« Si c'est pour moi qu'il dit cela! pensait la jeune fille, il a bien tort. Ah! mon Dieu! épouser... l'épouser! J'aimerais mieux ne me marier jamais! »

Quoi qu'il en soit, cet incident, si pénible à la fierté de Solange, fit que la petite Armelle

connut la joie des vacances aux côtés de sa sœur.

Certes, Solange en gardait au cœur toute une reconnaissance à François, et dès qu'Yves connut l'heureuse solution de ce qui avait été un vrai tourment pour Solange, il adressa à M^{me} Maillard une magnifique gerbe de fleurs.

— C'est à mon Annette qu'il eût dû les adresser, dit M^{me} Maillard d'un ton pincé, en guise de remerciement; je regrette, chère demoiselle, ce manque d'égards pour une jeune fille aussi distinguée que ma nièce... Enfin, ce ne sont pas les fleurs qui lui manqueront, et déjà tout Biarritz est à ses pieds.

Le fait est que la villa *la Esmeralda*, que les Maillard inaugurèrent, dès leur arrivée, par une fête somptueuse, accueillit tout ce que Biarritz comptait de notabilités mondaines.

Les cinq millions de dot d'Annette avaient impressionné nombre de jeunes gens en quête de belles et bonnes rentes, ce qui fit que la jeune fille se trouva bientôt adulée plus qu'une reine.

Les demandes en mariage tombaient sur elle dru comme grêle. Ah! que le petit officier sans le sou était loin dans sa pensée et son souvenir!... Le comte de Gardane?... oublié! Maintenant, le prince Arrigoni, qui se disait descendant d'une vieille famille italienne, la courtisait ouvertement, et les Maillard, fous d'orgueil, ne saluaient déjà plus leur nièce que du titre de princesse.

— M^{me} la princesse est servie! disait M^{me} Maillard, avec une révérence... Ce que ça vous a un chic! M^{me} la princesse est servie!

Mais M. Maillard, qui comptait toujours, ironisait sans le savoir :

— M. le prince aussi!... cinq millions! c'est pas pour rien!

— Ah! dame, un prince!... Pense donc, Maillard, un prince!

Et, presque chaque jour, il y avait fête nouvelle et table ouverte, à la villa *Esmeralda*. On s'y amusait royalement.

Ravié de ce qu'il n'y eût jamais assez de place à table pour qu'elle y figurât, Solange dinait la

plupart du temps dans sa chambre avec Armelle.

Son service auprès de M^{me} Maillard restait le même, impérieusement réclamé et absorbant.

— Chère demoiselle, le prince doit venir passer la journée avec nous. Dites-moi donc comment je dois l'appeler... ? Altesse ou cher prince ?

— Mais non, Madame, il faut dire Monsieur tout simplement.

— Monsieur ! faisait alors M^{me} Maillard d'un ton méprisant, je crois que vous perdez la tête, chère demoiselle... Monsieur !... est-ce que ce serait la peine qu'il soit prince, alors !... Moi, je dirai : cher prince !... Ah ! et puis encore, je vous prie de vous procurer une histoire d'Italie, vous y relèverez tous les hauts faits de l'illustre famille des Arri-goni, afin que j'apprenne cela par cœur... Il ne faut pas qu'Annette ignore rien de sa nouvelle famille.

— Bien, Madame !

Mais ce fut en vain que Solange compulsait histoire et littérature italiennes et même encyclopédie historique : la famille de l'illustre prince n'y brillait que par son absence.

Ceci, d'ailleurs, n'étonna guère Solange, que les allures du fameux prince inquiétaient.

Certes, il portait beau, comme on dit, mais, trop paré, d'une politesse obséquieuse, avec un regard qui fuyait toujours, il donnait l'impression d'un de ces rastas qui vivent de jeu et d'expédients et peuplent fâcheusement les villes d'eau et les stations balnéaires.

Il témoignait à Annette une admiration enthousiaste, qui le faisait se pâmer sur tout ce qu'elle disait.

Ce fut pour lui qu'on reparla des séances de pose. Annette avait à Biarritz un atelier richement installé. La robe péplum fut étrennée et, ayant devant elle l'adorateur le plus fervent, Annette commença un « busque » du prince Arri-goni.

Lorsque M^{me} Maillard ne pouvait pas, absorbée par son rôle de maîtresse de maison, toujours sur la brèche, assister à ces séances, elle déléguait Solange, et, à la vérité, le spectacle en était co-

mique. Annette modelant la glaise, drapée dans son péplum de soie rouge, coiffée à la romaine et parée de bijoux telle une châsse, et le noble modèle, qui ne parvenait pas à garder la pose, parce qu'il ne cessait de gesticuler, tout en clamant son admiration.

Chaque mot que disait Annette était plein de grâce.

— Oune perle! Je souis transporté!

Solange s'amusait. Elle observait cet équivoque personnage et, après chaque séance, elle demeurait plus convaincue qu'il n'était ni prince ni honnête homme... Il avait une façon sournoise de regarder autour de lui, tout comme s'il méditait quelque méchant projet. Mais les Maillard, enthousiasmés, ne parlaient plus que du prince, et ce fut avec un transport de joie qu'ils accueillirent la demande en mariage qu'il leur fit, un bel après-midi de juillet.

— Chère demoiselle, apprenez que le prince nous demande Annette en mariage, vous en goûterez l'honneur tout comme nous... Demoiselle de compagnie chez la tante d'une princesse, c'est un titre!... Et savez-vous, notre futur neveu est au mieux avec Mussolini..., un ami intime..., il sera son premier témoin..., il nous a déjà envoyé un télégramme de félicitations... A propos, n'avez-vous préparé la liste des faits glorieux des ancêtres du prince?

Mais Solange n'avait rien préparé, pour l'excellente raison qu'elle n'avait pas trouvé l'ombre d'un Arrigoni dans l'histoire d'Italie.

— Eh bien! chère demoiselle, c'est que vous avez mal cherché!... Ah! par exemple! mais les Arrigoni sont les familiers des rois!

— Madame, veuillez voir vous-même...

— Quoi! moi-même!... C'est que votre histoire d'Italie n'est pas complète... et d'abord, qu'est-ce que c'est que ce livre qui n'est même pas relié?... Combien avez-vous payé ça?

— 22 francs, Madame!

— 22 francs! Est-ce que c'est un prix, ça?... Bien entendu, vous en avez pour 22 francs! Il fallait en acheter une de cent francs, de mille

francs ! ce qu'il y a de mieux, enfin !... Vous savez bien que nous pouvons payer, nous !... Combien de fois faudra-t-il vous le dire ?... J'en parlerai à François, il me trouvera bien une histoire d'Italie spéciale pour les Arrigoni, princes, ducs et marquis !... Ah ! mon Dieu ! quand je pense que, dans deux mois, mon Annette y figurera comme épouse du prince Emmanuel-Roméo Arrigoni, j'en demeure figée de satisfaction !

« Allons, tant mieux ! » pensait Solange, amusée et moins triste, car, depuis les fiançailles d'Annette, la vie pour elle était plus supportable. D'abord Armelle était auprès d'elle, elle lui avait trouvé des petites amies, en compagnie desquelles, et sous la surveillance de leurs parents, elle se divertissait sur la plage ; ensuite, toute à ses réceptions, M^{me} Maillard n'avait plus le temps de s'occuper d'elle pour des réflexions désobligeantes. Le bonheur, d'ailleurs, semblait adoucir son humeur acariâtre.

Annette, elle, de nouveau ignorait Solange.

Cette indifférence pour tout ce qui ne la touchait pas personnellement était assez le fond de son caractère. Elle n'avait pas une amie véritable. Cette jeune fille de vingt-deux ans vivait pour elle uniquement, et en réalité n'aimait personne, ni les Maillard, oncle et tante pleins d'affection, d'indulgence et de générosité pour elle, cependant, ni même François, dont la vulgarité ne pouvait lui apparaître et dont la gaieté l'amusait seulement.

Flattée, dans son stupide orgueil, de la recherche du prince Arrigoni, bien persuadée qu'elle devait son attention à son aimable physique, elle n'éprouvait pour lui — son fiancé aujourd'hui — ni affection, ni même cette vive sympathie qui fait présager une future tendresse. Non, la belle Annette prétendait se laisser adorer, elle jouait à l'idole, et cela lui suffisait.

Les fiançailles furent splendides. Le dîner réunissait plus de deux cents convives.

Parée comme une reine, portant sur elle, en dépit de tous les usages, une fortune en bijoux, Annette arbora, ce soir-là, une toilette qu'un

grand couturier de la rue de la Paix factura 10.000 francs.

A l'intérieur, la villa n'était que roses blanches, lilas et œillets. Depuis l'aube, les corbeilles affluaient.

La corbeille du prince Emmanuel-Roméo Arri-goni était un parterre de camélias, de lis et de lilas blancs.

Pour lui, il arriva dans une superbe auto, au puissant moteur, une 35 *Hispano*, que les arrivants contemplaient avec admiration.

Il était accompagné de trois gentlemen, d'une correction parfaite, qu'il présenta comme ses frères.

Tous quatre étaient chamarrés de décorations.

Le prince portait, outre différents ordres secondaires d'Italie, la croix des saints M. et L. et la croix de guerre. Il avait encore sur la poitrine la croix Victoria, que la reine d'Angleterre, en personne, lui avait remise. Puis, de ses brillants stages par les cours étrangères, il gardait divers ordres, tels que la croix Saint-Michel de Bavière, la croix de chevalier de Léopold de Belgique, la croix d'Isabelle II d'Espagne, la croix de Saint-Vladimir de Russie.

Ses frères, les princes Humberto, Paolo et Luidji, n'étaient pas moins bien servis. Toutes ces croix, enrichies de diamants, brillaient tel stras. M^{me} Maillard en perdait sa présence d'esprit habituelle. Seul, François demeurait jovial, familier avec son futur beau-frère au point qu'il l'appelait « ma vieille branche ! » ce qui faisait s'extasier M. Maillard.

— Ah ! ce métier d'avocat ! c'est ça qui vous rend homme du monde ! Rien ne lui en impose, à notre François, il verrait le roi d'Espagne qu'il lui taperait sur le ventre avec autant d'aisance que de distinction !

Le dîner des fiançailles, servi par Potel et Chabot, coûta plus de cinquante mille francs. M. Maillard, que seules les questions d'argent pouvaient tenir en éveil, ne dormit pas. Mentalement, il supputait le prix de revient de chaque plat, de chaque bouteille... Au dessert, il eut la convic-

tion qu'on le volait, et, se penchant vers le maître d'hôtel, il lui demanda « s'il y aurait des restes ».

— Je ne pense pas, Monsieur!

« C'est un vol manifeste! » pensa le brave homme, que l'indignation endormit du coup.

Solange, que la libéralité du beau François avait fait accepter à table, alors que, en vérité, elle eût pu demeurer dans sa chambre, parvint à distraire le bon oncle. D'ailleurs on quittait la table, après un toast aux nouveaux fiancés.

Annette portait au doigt un solitaire gros comme un bouchon de carafe.

— Et vous savez, il a coûté 110.000 francs, confiaient à leurs invités les Maillard qui, en vérité, le devaient bien savoir, puisque le prince, par un fâcheux contretemps, n'ayant pas reçu encore les cinq cent mille francs qu'il faisait venir d'Italie pour les cadeaux à sa fiancée, ils avaient dû les avancer, ou plutôt régler le joaillier.

La réception se termina par une soirée musicale, où des artistes, venus de l'Opéra et de l'Opéra-Comique, se firent applaudir. Il y eut ensuite un tour de valse.

Au bras de son fiancé, Annette s'isola un instant sur la terrasse, qui s'avancait sur un parterre de roses. Le prince Arrigoni baisait avec ferveur la blanche main d'Annette et s'amusait à ôter de son doigt, puis à remettre, l'anneau de platine orné du fameux solitaire, mais un geste maladroit du prince fit que, tout à coup, il le laissa choir par-dessus la balustrade de la terrasse.

— Oh! stupide que je suis! s'exclama-t-il... Oh! ma bella fiancée, je vais chercher... non, non, n'appellez pas... je veux seul... tout seul... ainsi!

Avec la souplesse d'un félin, il enjambe la balustrade et, s'étant laissé glisser, en se soutenant par les poignets, légèrement il a sauté... s'est baissé...

— L'avez-vous? questionna Annette, penchée au-dessus de lui.

— Oui, le voilà!... Ma bella fiancée, la nuit est belle, venez me retrouver, je veux errer oune minute avec vous sous ces beaux arbres... Dites, voulez-vous?... Oh! vous ne pouvez pas prendre

le même chemin que celui que j'ai pris. Non ! non, ma bella fiancée, faites le tour par les salons, et ne vous pressez pas trop, je veux vous faire une jolie surprise !

Annette pensa à quelque bijou que le prince, qui peut-être avait enfin reçu son argent d'Italie, voulait lui offrir. Elle ne se pressa pas trop, blasée qu'elle était sur la question des bijoux. D'ailleurs les invités commençaient à se retirer, et on l'arrêtait à chaque pas pour l'embrasser et la complimenter à nouveau ; mais lorsque, dix minutes plus tard, elle arriva sous la terrasse, elle ne trouva pas le prince.

DouceMENT, elle l'appela, croyant à une ruse d'amoureux. Ce fut bien en vain.

Alors elle chercha autour d'elle. Le parc était encore éclairé, mais il y avait des coins d'ombre.

« Il a trouvé que j'étais trop longue à venir, pensa-t-elle, et sans doute il m'attend dans la villa. »

Elle revint à la terrasse. Peu à peu le vide se faisait dans les salons. M^{me} Maillard, toujours rayonnante, et M. Maillard qui dormait tout debout recevaient les adieux de leurs derniers invités.

Annette s'approcha de sa tante, elle boudait.

— Où donc est ce cher prince, ton fiancé ?

— Mais je venais vous le demander !

François, qui déjà commençait à se mettre à l'aise et enlevait sa cravate, se mit en bras de chemise à la recherche de son futur beau-frère.

— Ohé ! ohé ! Emmanuello de mon cœur ! criait-il, les mains en porte-voix, accours, ma vieille, ou ta fiancée se meurt !

Nulle réponse. Maintenant, maîtres et domestiques, tous étaient à la recherche du prince.

L'histoire de la bague, maladroitement envoyée dans le jardin, fit dresser l'oreille à M. Maillard... Du coup, le brave homme s'éveilla.

Il n'avait jamais eu pour le prince l'engouement aveugle de sa femme.

— Ta bague a disparu ?... et ton fiancé aussi ?

— Ah ! mais où donc est mon collier de perles ?

— Mon sautoir !

— Et les autres princes ! gémissait M^{me} Mail-

lard, désorientée, stupéfaite, désolée..., les princes Humberto, Paolo et Luidji?

Rien ne répondit à ses lamentations, que les appels bruyants de François qui, de bonne foi, cherchait, croyant à une plaisanterie.

— Ohé! Ohé! Ohé!

Toujours rien.

— Il est évanoui dans quelque coin! lança-t-il en traversant le salon, où Annette, effondrée, commençait de larmoyer en silence.

— Alors c'est une maladie de famille, reprit M. Maillard, tous les princes Arrigoni se sont évanouis... Ah! je te l'ai dit souvent, Mélanie, ton prince n'est qu'un rasta, et s'il est quelque part, c'est au delà de la frontière!

Le bon sens du bonhomme ne l'avait pas trompé, et ce n'était pas uniquement pour le transporter chez les Maillard que le noble fiancé d'Annette avait sorti sa puissante auto. A l'heure actuelle, le soi-disant prince, de son vrai nom Armando Lyteszinski, filait vers l'Espagne en compagnie de ses trois complices, dont toute la parenté était une égale friponnerie, car tandis qu'il s'emparait, on sait avec quelle astuce, du superbe solitaire d'Annette, de son collier de perles et du sautoir de M^{me} Maillard, les princes Humberto, Paolo et Luidji dévalisaient la villa.

Une ravissante statuette de Tanagra, un boudha en or massif, aux yeux d'émeraudes véritables, trois bleus de Chine, une coupe de Sèvres et toute une collection de pièces anciennes avaient disparu, dans le seul boudoir de M^{me} Maillard. Mais si, dans le cabinet de travail de M. Maillard, on avait en vain forcé le coffre-fort, lequel renfermait une fortune, que de jolies choses manquaient à l'appel! La vitrine du grand salon avait été mise à sac. On avait fait main basse sur tous les ivoires anciens... Enfin M. Maillard constata la disparition de son portefeuille, contenant plusieurs milliers de francs, de sa montre, un chronomètre de prix, et de sa chaîne.

Alors sa fureur ne connut plus de bornes. Exaspéré, il se démenait, pariait et jurait comme au temps lointain, où, jeune patron, faisant face à

ses ouvriers récalcitrants, il les tenait en respect par des mots durs, des grossièretés et des jurons.

— Ah! les bandits! les bandits!... Volé! Ils m'ont volé, moi!

Qu'on l'eût volé ainsi, lui, le stupéfiait.

— Mais je ne comprends pas, je ne comprends pas! bégayait M^{me} Maillard, effondrée. Pourquoi a-t-il volé, puisqu'il pouvait avoir tellement plus que tout cela en épousant Annette?

François eut un haussement d'épaules :

— Epouser Annette!... Tiens, il n'eût pas demandé mieux, mais et son état civil qu'il lui aurait fallu exhiber!

— Alors, tu crois qu'il n'était pas prince?

— Prince de la pince monseigneur, fit M. Maillard méprisant, voilà tout!

— Mais il nous parlait tout le temps de ses nobles amis qui, tous, brillaient à la Cour!

— A la cour d'assises!

— Ah! mon Dieu! Ah! mon Dieu!

Ce fut le scandale de la saison. M^{me} Maillard, à cause d'Annette, eût désiré étouffer l'affaire; mais, les princes Humberto, Paolo et Luidji ayant « opéré » au moment si propice de l'afflux des invités vers le vestiaire, la disparition de quelques colliers de perles, de quelques chronomètres et de quelques portefeuilles ayant été constatée, parmi les invités les plus notoires, les plaintes affluèrent. D'ailleurs, autoritaire lorsque ses fonds étaient en jeu, M. Maillard ne l'entendait pas ainsi. Il mit la police sur les dents, offrit une prime importante à qui faciliterait l'arrestation des voleurs, et passa la fin de sa villégiature à Biarritz à s'entretenir et à correspondre avec les policiers privés ou non. Et quelle méfiance désormais, dans ses petits yeux perçants et rusés! Il avait pris les étrangers en horreur et déclarait tout net, à Annette, qu'il ne donnerait jamais son consentement à son mariage avec le plus grand seigneur qui ne fût pas français.

— Et Normand par-dessus le marché... autant que possible!

Mais cette pénible aventure avait pesé lourde-

ment sur la sérénité des Maillard, et ce fut sans regret, presque avec soulagement, qu'ils regagnèrent Rouen et le château des Terrasses, dès les premiers jours d'octobre.

On ne parlait plus de fêtes ni de divertissements. Armelle était repartie au couvent, fortifiée par trois mois de grand air, assagie par ce qu'elle avait compris du sacrifice de Solange, apaisée dans ses caprices et ses volontés.

— Oh ! ma petite maman Solange, que je t'aime !

Cet élan de tendresse paya la jeune fille de bien des peines.

En attendant elle avait repris auprès des Maillard son rôle absorbant.

Comme s'il eût voulu regagner tout le bien enfui, M. Maillard ne prêchait plus que l'économie, et il fallait souvent revenir à lui deux et trois fois même pour qu'il consentît à quelque forte dépense. Seul le verbiage avantageux de François avait raison des hésitations du rentier millionnaire.

Lui seul n'avait rien perdu de sa jovialité. Son répertoire se composait toujours, il est vrai, de bons mots et de plaisanteries d'almanachs, mais enfin il apportait la gaieté dans cet intérieur morose où Annette s'isolait depuis sa déception.

M^{me} Maillard surtout eût toujours voulu ce cher neveu auprès d'elle au château.

A la vérité il y était souvent, car, bien que Solange lui témoignât une froideur qu'expliquait seule l'assiduité qu'il mettait à la suivre, sa fatuité lui laissait espérer une prompte capitulation dès qu'il prononcerait les mots magiques, croyait-il, de : « Voulez-vous être ma femme ? »

Sérieusement, il s'éprenait de Solange, et comme l'avarice n'était pas son défaut — loin de là même, et l'argent lui filait entre les doigts comme anguilles entre les mains des pêcheurs — il se jugeait riche pour deux et s'abandonnait sans arrière-pensée à ses rêves amoureux.

Que lui importaient, en effet, les quelques centaines de mille francs qui constituaient les belles dots des amies d'Annette ? Il aurait un jour une fortune de vingt ou vingt-cinq millions, alors

500.000 francs ou rien, pour lui c'était tout comme. Une jolie femme, voilà ce qu'il voulait, et lui, si vulgaire, était sensible au charme discret de Solange.

Il obtint enfin sa licence — très brillamment, assurait M^{me} Maillard avec orgueil — et, du coup, l'ère des réceptions s'ouvrit à nouveau au château des Terrasses. On voulut commémorer par un grand dîner cet événement heureux et tant attendu.

Un dîner, un grand dîner!... Cent couverts, disait M^{me} Maillard. Rien que pour sa part, le nouvel avocat amènerait une vingtaine de convives.

Sous sa dictée, Solange dressait la liste.

Plastronnant, il énumérait :

— Alfred de Chambure... je vous amènerai de Chambure, le fils du grand avocat, et de Poligny... son père est général... un bon ami à moi, de Poligny!... Voyons, inscrivez encore : d'Arbois... Eh! parbleu! vous connaissez bien d'Arbois?... de nom, tout au moins?... d'Arbois, le ministre de la Justice?... C'est son fils..., nous sommes intimes. Ah! et puis aussi de la Mauricière... Robert de la Mauricière, un marquis, s'il vous plaît! et, tout marquis qu'il est, il me doit 200 louis... enfin 200 billets bleus.

— Un marquis! faisait M^{me} Maillard, la bouche fendue jusqu'aux oreilles; tu vas bien!

Mais François riait de cette admiration :

— Eh! là, qu'est-ce que c'est que ça!... Tantine, pensez donc, je vais vous amener une tête couronnée.

— Comment, une tête couronnée?... un roi alors?

— Ben oui!... Par exemple on lui a raflé sa couronne... Il s'agit du prince Bibi... l'un des petits-fils de Béhanzin.

— Pas de prince chez nous! grogna M. Maillard qui somnolait dans un fauteuil.

— Voyons, Maillard, puisque c'est François qui nous l'amène... D'ailleurs le prince Bibi est peut-être normand?

— *O sancta simplicitas!* déclama François avec un grand geste.

Il riait, mais M^{me} Maillard, ahurie et admirative, répétait encore :

— Le prince Bibi!... Ah! par exemple, ça, c'est des relations!

Et elle pressait Solange de tout inscrire :

— N'oubliez rien, chère demoiselle, et que sur les cartons de table les titres de nos invités soient en grosses lettres!... M. le marquis Robert de la Mauricière, et pour le prince Bibi de Béhanzin vous mettez : petit-fils de Son Altesse Royale le roi Béhanzin.

François riait à en perdre haleine. Il pensait à la mine ahurie de la chère tantine, lorsqu'il lui présenterait le prince Bibi, tout de noir habillé, mains et visage compris... Ah! qu'il riait! et sa gaieté gagnait la maison entière. Annette désertait son atelier où elle travaillait sans goût, et c'était un concert de supplications lorsque le jeune avocat parlait de repartir.

— Mais qu'as-tu tant à faire à Paris en ce moment? Repose-toi, accorde-toi quelques vacances, suppliait M^{me} Maillard.

— Reste, François!

M. Maillard joignait ses prières à celles de sa femme. Le beau François y mettait de la complaisance.

— C'est bon, je resterai si... si... M^{lle} Solange me le demande.

Ainsi interpellée, Solange sentait tous les yeux braqués sur elle. Alors, avec bonne grâce, elle disait :

— Mais certainement, Monsieur, je vous le demanderai, si cela fait plaisir à M^{me} Maillard et à M^{lle} Annette.

Il cédait alors et, quelquefois, il parvenait à lui glisser dans l'oreille :

— Et à vous, est-ce que ça vous fait plaisir que je reste?

Solange feignait de n'avoir pas entendu. Alors il faisait tout haut des allusions à ses sentiments, ses espoirs, ses projets.

Dès qu'Annette serait mariée, il se marierait à son tour, s'installerait à Paris. Oh! richement, bien entendu... Ce n'est pas lui qui ennuerait sa femme avec la question économie, et si elle avait une famille dans le besoin, beau-frère et belle-

sœur pourraient puiser dans la caisse et trouver asile chez lui ! Pas fier, lui, un bon garçon et un bel avocat, on verrait bien !

D'autres fois, il restait de longs moments pensif, à admirer Solange qui allait et venait autour de lui, aidant M^{me} Maillard à disposer les fleurs dans les vases et les coupes du salon, et soudain il s'écriait :

— Enfin, ma tante, allez-vous la marier, à la fin, votre Annette?... J'en ai assez de l'attendre.

Marier Annette ! Ah ! certes, c'était bien le plus grand désir des Maillard ! Mais, après la coûteuse et déplorable aventure de Biarritz, ils usaient envers ses prétendants de tant de méfiance et de sévérité que bien peu résistaient à cet épulage trop minutieux.

— Eh ! je vais vous en amener, des épouseurs, moi !... Tenez, le marquis de la Mauricière...

— Mais tu dis toi-même qu'il n'a pas le sou !

— Ben ! qu'est-ce que ça fait ?... et son titre ?... ça vaut bien quelque chose, un titre bien français, celui-là !

— J'aimerais mieux... ton oncle préférerait qu'il ait tout de même quelque chose !...

— Quoi ?... cinquante mille francs ! pour payer le ripolin qu'on emploiera pour remettre à neuf l'appartement que vous leur louerez ?... Laissez-moi rire !... Cinquante mille francs ! qu'est-ce que ça pèsera à côté des millions d'Annette !... Le marquis de la Mauricière est un charmant garçon. Il a vu Annette, je ne vous dirai pas qu'il a été pétrifié d'admiration, non, mais elle ne lui déplaît pas... Ce n'est pas tout à fait un coureur de dots... Certes, qu'Annette soit riche ne lui déplaît pas, mais il n'est pas homme à abandonner sa fiancée si l'argent lui manquait tout à coup... à l'abandonner comme j'en connais !

L'allusion si directe fit monter un peu de rouge aux joues pâles de Solange. Ah ! Ah ! elle avait compris, et, en vérité, il n'était pas fâché de mettre en valeur son désintéressement.

Mais, blessée dans sa fierté, Solange, une fois encore, le jugea brutal et vulgaire. Mon Dieu ! qu'elle eût voulu qu'il repartît pour Paris ! Elle

se sentait plus libre d'aller et de venir, n'ayant plus le souci de l'éviter et la hantise de le voir apparaître tout à coup auprès d'elle.

Et, brusquement, un matin, M. Maillard eut une attaque de goutte des plus sérieuses. Il dut s'aliter. Par un hasard malencontreux, M^{me} Maillard, de son côté, se vit la proie de rhumatismes tenaces.

Il en résulta pour Solange un surcroît de fatigue. Elle allait de l'un à l'autre, n'ayant plus le loisir d'une heure de repos dans sa chambre, d'une courte visite au couvent d'Armelle ou au petit logis d'Yves, logis qu'il partageait avec Didier.

Tour à tour, les deux jeunes gens durent amener Armelle au château. Ne voulant pas se priver des services de sa demoiselle de compagnie, M^{me} Maillard avait autorisé ces visites, et cependant, à chacune d'elles, sa mauvaise humeur trouvait là un prétexte à réflexions désobligeantes :

— En vérité, chère demoiselle, nous ne sommes plus chez nous... On ne croise que votre frère et vos amis dans « notre » escalier.

« Ah ! si je pouvais, pensait Didier, qui entendait quelquefois ces propos désagréables, si je pouvais lui trouver une famille où on l'apprécierait comme elle le mérite ! où on aurait pour elle la considération et l'affection dont elle est si digne, et surtout si je pouvais lui dire... lui révéler... Solange, ma bien-aimée ! quel rêve d'oser vous dire : « Je vous aime ! Voulez-vous être ma femme ?... Certes, je ne vous offre pas encore le luxe et la fortune, mais déjà je comprends que plus tard... oui, plus tard... Solange, si vous vouliez avoir foi en l'avenir, avec quel courage je travaillerais pour vous aujourd'hui, puisque déjà je puis assurer votre vie et celle d'Armelle !... » Mais non, folie que ce beau rêve !... Elle est si loin de soupçonner... si loin de m'aimer ! »

Il travaillait en ce moment au portrait de lord Govan, et souvent lady Govan, sa mère, assistait aux séances. Elle était Française, et, ayant épousé, parce qu'elle l'aimait, un Anglais, elle était demeurée Française de cœur et d'esprit.

Et à voir la vieille femme si simple, si bien-

veillante, si grande dame, Didier pensait à Solange... C'est là qu'il l'eût voulue, là qu'il la voyait à sa place : demoiselle de compagnie de lady Francis Govan, puisque... puisqu'elle ne voudrait jamais être sa femme !

Pauvre Didier, qui, si modeste, ne disait même pas : « Peut-être ! » tandis que le beau François pensait, sûr de son importance : « Quand je voudrai ! »

Oh ! ce François, qu'il était donc odieux à Solange ! Ce fut lui, plus que le dur, l'absorbant souci de contenter une femme que rien ne satisfaisait jamais, qui fit que, sérieusement, Solange pensa à quitter les Maillard.

Pourtant, depuis quelques jours, elle était délivrée de sa présence. Le nouvel avocat villégiait chez un ami.

Solange écrivit donc à M^e Jouan ; elle le suppliait de chercher pour elle une autre « place », comme disait M^{me} Maillard... et impatientement elle attendit sa réponse. Elle l'espérait d'autant plus que la chère tantine et le cher tonton parlaient de partir pour le Midi, aussitôt qu'ils seraient transportables.

— Nous prendrons les « esleeping », disait M^{me} Maillard ; quand on a de l'argent, on se paye du « réconfort » !

Quelques jours plus tard, Solange reçut deux lettres, l'une de Bretagne, qu'elle pensa être de M^e Jouan, l'autre timbrée de San-Remo.

« Qui peut bien m'écrire de San-Remo ? pensa-t-elle, en faisant sauter le cachet de cire mauve où se détachaient en lettres d'or un F et un D... Ah ! par exemple ! »

La lettre était de François qui, d'Italie, lui envoyait ses impressions de voyage.

Mademoiselle Solange, disait-il, je suis en ce moment dans un pays de beauté et de rêve, où je souhaiterais vivre toujours, ayant à mes côtés la femme que j'aime. Je vous écris, mademoiselle Solange, dans le grand désir de faire ample et définitive connaissance avec vous... Vous savez déjà de moi que je suis bon garçon, pas fier et pas bourgeois pour deux sous ! J'aime le progrès et l'argent pour les plai-

sirs qu'ils procurent... Voici une profession de foi qui appelle la vôtre. Dites-moi également ce que vous espérez de l'avenir. Peut-être serons-nous tout étonnés de nous trouver les mêmes espoirs... Écrivez-moi simplement, ne soyez pas inquiète. Avant tout, je vous le répète, pour vous mettre bien à l'aise, je suis bon garçon et pas fier.

Recevez, mademoiselle Solange, une cordiale poignée de main.

Solange demeura stupéfaite devant ce chef-d'œuvre de suffisance, de contentement de soi-même et de vulgarité.

Une poignée de main ! il lui donnait une cordiale poignée de main, et, jugeant très grand l'honneur qu'il lui faisait en lui écrivant, il rassurait sa timidité, son émotion, en lui rappelant qu'il était bon garçon et pas fier ! Ah ! quel aplomb l'argent ne donne-t-il pas ! Solange, exaspérée, avait froissé la lettre et allait la jeter dans la cheminée, quand on frappa à la porte et, sans attendre l'autorisation d'entrer, Annette tourna rapidement le bouton et parut.

— Est-ce que M^{me} Maillard a besoin de moi ? demanda Solange. Dans ce cas, je vais descendre.

— Non, dit Annette, mon oncle et ma tante reposent, c'est moi qui ai quelque chose à vous dire, Solange.

Solange ne put s'empêcher de sourire. Bien avant ses fiançailles malheureuses, au temps où l'intéressait visiblement le lieutenant Yves de Kerdec, Annette avait tout à coup décidé que le « mademoiselle » était ridicule entre jeunes filles du même âge et qu'il était préférable qu'elles se nommassent par leur prénom tout simplement. Sans embarras aucun, elle était donc passée du « mademoiselle Solange » à Solange tout court, et Solange n'appelait plus qu'Annette la nièce chérie des Maillard.

Mais vint le prince Arrigoni, et, devant tout le prestige d'une telle union, Annette, distante et bouffie d'orgueil, revint à l'arrogance, au « mademoiselle Solange », et souvent au « chère demoiselle » de M^{me} Maillard.

On conçoit l'étonnement de Solange, à s'en-

tendre de nouveau nommer par son petit nom. Mais Annette, qui semblait préoccupée, continua :

— Oui, je voulais vous demander, Solange, de me faire un brouillon..., un brouillon de... de lettre...

— Mais avec plaisir, Annette... Une lettre pour qui ?

— Ah ! voilà !... Il s'agit d'un jeune homme...

— Vous voulez écrire au frère de l'une de vos amies ?

— Oui, oui ! c'est cela, au frère de l'une de mes amies !... Oh ! je suis sûre, très sûre qu'il m'aime !... mais il n'ose pas, il est tellement au-dessous de moi... et je voudrais lui faire comprendre qu'il... qu'il peut espérer... Très volontiers je l'épouserais... Alors, comment lui dire ?

— Mais, Annette, pourquoi écrire ?... N'avez-vous pas l'occasion de rencontrer ce jeune homme dans le monde ?... Alors, bien mieux que par lettre, vous pourrez lui témoigner votre sympathie, votre confiance..., lui laisser entendre que vous avez pour lui des sentiments affectueux, que...

La belle Annette eut une moue de mauvaise humeur.

— Ah ! là, là ! Est-ce que vous croyez que je saurais dire tout ça, moi ! D'ailleurs il ne veut rien comprendre... L'autre jour, j'ai dit tout haut, pour qu'il l'entende bien, que je ne chercherais pas l'argent pour me marier, que j'épouserais bien un homme sans le sou, et il n'a rien dit...

« Ce doit être une habitude », pensa Solange, qui se souvint que, quelques jours auparavant, devant le lieutenant de Kerdec, elle avait fait la même déclaration.

— Oui, il n'a rien dit... alors je préfère lui écrire.

— Et si vous vous étiez trompée, Annette ? s'il ne pensait pas à vous ?... Quel souci pour vous que cette lettre !

Annette ouvrit des yeux stupéfaits.

— Par exemple, ne pas penser à moi ! à moi !... lui, un pauvre garçon !... un petit of... un... un...

ne pas penser à moi, qui ai cinq millions de dot!... eh bien!... eh bien!

— Soit, Annette, mais est-ce que M^{me} Maillard approuve ce... ce moyen?

— Eh! elle n'en sait absolument rien, et je vous demande le secret.

— C'est entendu, mais ne m'en vantez pas si je refuse d'écrire cette lettre... Ma conscience m'interdit d'agir sans l'autorisation de votre tante, et laissez-moi vous dire, Annette, que vous allez faire là une folie que vous regretterez sûrement.

— Ainsi vous me refusez le premier service que je vous demande! s'écria Annette, furieuse. C'est bien, je m'en souviendrai.

— Vous auriez tort de m'en vouloir, comprenez que j'ai le devoir...

— Ah! oui, allez-y des grands mots!... Pour moi une seule chose demeure : vous refusez?... très bien!... Tiens! François vous a écrit?

Annette venait d'apercevoir, sur la petite table, la lettre froissée de François et, avant que Solange, interdite, eût eu le temps de répondre, le timbre électrique placé près de son lit résonna — chez les Maillard, on sonnait Solange tout comme une domestique.

— C'est ma tante qui vous réclame, dit Annette, descendons!

M. Maillard venait de s'éveiller, il attendait Solange dans son cabinet de travail.

A peine la jeune fille lisait-elle depuis un quart d'heure que la porte s'ouvrit, livrant passage à la tante, puis à la nièce.

— François vous écrit à cette heure? interrogea M^{me} Maillard, du ton arrogant qu'elle avait toujours pour parler à ceux qu'elle jugeait ses inférieurs.

Levant alors les yeux sur la bonne dame, Solange vit qu'elle tenait dans les mains la lettre de papier moiré du beau François.

— Puisque vous vous êtes crue autorisée à prendre cette lettre dans ma chambre, Madame, vous ne l'ignorez pas, dit Solange que la colère faisait rougir; mais cette lettre de M. Davennes, je vous prie de croire que je ne l'ai pas sollicitée.

— C'est pour cela que vous l'avez mise dans un si piteux état.

— M. Davennes s'est permis là une incorrection.

— Une incorrection ! s'écria M^{me} Maillard, réellement indignée, une incorrection !... Dites qu'il vous a fait bien de l'honneur ! François est si bon garçon qu'il imagine tout le monde bon et simple comme lui, et vous, pour l'en remercier, vous avez froissé sa lettre avec dédain et colère !... Eh bien ! là, quand on est une pauvre fille à gages...

— Quand on est une pauvre fille à gages, Madame ! s'écria Solange, révoltée de tant d'insolence, on n'en a pas moins droit à la considération et au respect, et il est du premier des devoirs de ceux qui l'emploient de veiller à ce qu'elle ne soit ni froissée dans sa dignité, ni dérangée dans sa tâche. Le travail n'a jamais déshonoré personne ni ravalé les pauvres filles à gages au rang d'esclaves !...

— Que d'histoires ! s'écria Annette, on dirait vraiment qu'on vous traite ici sans charité !

— Vous vous êtes permis, mademoiselle Davennes, d'entrer dans ma chambre et d'y prendre une lettre à moi adressée...

— Une lettre de mon frère...

— Votre geste n'en demeure pas moins injurieux à mon égard ; j'imagine que ma chambre...

— Votre chambre ! s'écria M^{me} Maillard, retrouvant soudain la parole. J'imagine, moi, que le château est à moi et votre chambre avec !

— Et puis, reprit Annette avec volubilité, je n'ai pas cru, vous traitant ici en amie, qu'il y eût indiscretion à pénétrer dans votre chambre et à y lire la lettre de mon frère... Soyez sûre que si votre frère m'écrivait, je trouverais tout naturel de vous communiquer sa lettre et tout naturel aussi d'y répondre.

— Mon frère ne se permettrait pas de vous écrire, mademoiselle Davennes.

— Et pourquoi donc ?... Est-ce que je n'en vaudrais pas la peine ?

— Là n'est pas la raison !

— Même s'il avait quelque chose à me demander ?

— Dans ce cas, il s'adresserait à M^{me} Maillard. Annette pouffa insolemment de rire.

— Alors vrai ! il n'écrit jamais aux jeunes filles, ce bel officier ? en voilà des idées ! Je vous trouve tous deux bien cérémonieux et bien susceptibles, Solange, et laissez-moi vous dire bien maladroits... Mon frère, pour ne parler que de lui, est célibataire, et l'argent ne lui manque pas... vous devriez y songer, mais, après tout, aux lettres de François, si aimant et si bon, préférez-vous celles d'un ingrat ! d'un avare !... d'un... d'un lâcheur !

— Un ingrat ! un avare ! un lâcheur ! répéta Solange, stupéfaite... Que voulez-vous dire ?

— Oh ! vous le savez fort bien ! s'écria Annette, la lettre dont je vous parle n'était pas froissée, rejetée, elle ! et c'est ce qui m'a déplu... oui, déplu, je vous le confesse, mademoiselle de Kerdec !

Et, avec un air de reine offensée, Annette tourna le dos à Solange, tandis que, subjuguée par le ton, les paroles et la grande allure de sa nièce, M^{me} Maillard répétait :

— Parfaitement, mademoiselle de Kerdec, voilà ce qui nous a déplu.

— Madame, je comprends de moins en moins !

— En vérité !... Allez donc méditer dans votre chambre et vous comprendrez, dit Annette, en manière de conclusion.

Invitée à regagner sa chambre, Solange, que ces énigmatiques paroles intriguaient réellement, quitta le cabinet de travail de M. Maillard — durant la discussion, le brave homme s'était d'ailleurs endormi — et tout de suite, arrivée chez elle, ce qu'elle remarqua, bien en évidence sur la table, ce fut la lettre de Bretagne, la lettre qu'elle croyait de M^e Jouan.

De l'enveloppe qu'elle avait seulement décachetée, une feuille de papier armorié sortait à demi, et cette fois Solange reconnut la haute et belle écriture du comte de Guivriec.

— Oh ! fit-elle, oppressée d'émotion.

Sa main tremblait, elle ne parvenait pas à se calmer,

Solange, ma bien-aimée, Solange, ma fiancée,

Pardonnez-moi, j'étais fou de vouloir vous oublier. Pas une heure depuis le jour où lâchement j'ai voulu vous fuir, je n'ai cessé de penser à vous. Vous êtes demeurée dans mon cœur, et mes yeux garderont votre chère image aussi longtemps que moi.

C'est à genoux, Solange, que je sollicite mon pardon. Je vous supplie de permettre que je reprenne auprès de vous ma place de fiancé et bientôt ma place d'époux.

Dites-moi, Solange, que vous ne m'en voudrez pas toujours, que ce pardon que si humblement je sollicite à vos pieds, vous me l'accorderez. Ma mère réclame la joie de vous accueillir, Armelle et vous, en attendant notre mariage... Solange, ma bien-aimée, puis-je accourir vous chercher?

Croyez-moi votre repentant et fidèle

Henry DE GUIVRIEC.

Très pâle, Solange avait lu jusqu'au bout cette lettre, qui, un an auparavant, eût tari immédiatement ses larmes d'abandonnée. Oni, les premiers jours qui suivirent son abandon, elle l'avait attendue, cette lettre qui solliciterait un pardon tout prêt déjà! De toutes ses forces, elle l'avait espérée... et rien n'était venu!... rien!

Ah! qu'elle avait souffert! mais de ce que son cœur eût saigné jusqu'à l'épuisement, l'apaisement était venu plus vite aussi, et aujourd'hui rien ne vibrait plus en elle pour le fiancé tant aimé autrefois.

Solange ne froissa pas la lettre du comte de Guivriec. Machinalement, la pensée lointaine, elle la pliait en deux, en quatre, puis lentement la coupa en morceaux tout petits, tout menus, qu'elle recueillit dans le creux de sa main.

— Oh! non, fit-elle à mi-voix, non, je ne saurais jamais!

Elle ne se disait pas qu'elle pouvait, d'un mot, se libérer de sa tâche de salariée, écarter d'elle le spectre affolant de la misère. Non, l'idée seule de s'unir à un homme qu'elle n'aimait plus, qu'elle ne pouvait pas aimer, parce qu'elle ne l'estimait plus, lui faisait horreur.

Ah ! végéter toute sa vie !... n'être jamais qu'une pauvre fille à gages ! tout ! tout plutôt que cette bassesse !

La lettre de M. de Guivriec n'était plus qu'un petit amas de morceaux de papier, que, négligemment, Solange jeta dans la cheminée.

VIII

LES CADEAUX DE FRANÇOIS

— Enfin, monsieur Maillard, vous conviendrez, comme moi, qu'Annette est triste, qu'elle ne mange pas, qu'elle dépérit en un mot, et vous conviendrez également qu'il est juste que je m'inquiète.

— Mais, Mélanie, je n'ai jamais dit le contraire, je m'étonne seulement de la tristesse d'Annette, qui n'a aucune raison de n'être pas gaie, attendu que tout ce qui peut faire le bonheur d'une jeune personne de son âge lui est ici prodigué. Je viens encore de payer sept mille francs à la couturière, et c'est un beau total que font les notes de ses professeurs. Ah ! madame Maillard ! tu en feras une jeune fille trop instruite...

— Jamais trop, Maillard, jamais trop !... Mais voyons, comment as-tu mis ton p'tit jama ! Mon pauvre ami, tu ne sauras donc jamais t'habiller !

Il faut avouer que, selon l'expression même de M^{me} Maillard, M. Maillard était souvent ficelé comme « quatre sous » !

Plus habitué à porter la salopette que le smoking, le brave homme se sentait mal à l'aise dans les beaux vêtements qui convenaient à sa nouvelle position.

Son pyjama, que la nouvelle riche appelait pittoresquement « p'tit jama », lui semblait incommode et prétentieux... Parlez-moi des bonnes vieilles vestes, des culottes râpées, mais vastes, avec lesquelles on ne craint ni de se remuer, ni de se salir, et qui gardent après qu'on les a quit-

tées la forme de votre corps!... Parlez-moi des bonnes chemises de pilou, inusables et douces à la peau, des calottes qui s'enfoncent jusqu'aux oreilles, et des foulards qu'on roule en corde autour du cou!

M^{me} Maillard libère la veste de soie — M. Maillard l'avait froissée dans le pantalon et maintenait le tout par une bonne ceinture de cuir, — ensuite elle s'exclame, étonnée de ne pas trouver la pochette de soie qu'elle a elle-même placée dans la poche de gauche :

— Mais où donc est ton mouchoir de soie, Maillard?... mon Dieu! tu en as encore fait un foulard!... Tu ne veux donc pas devenir un homme distingué?... Cependant, dans ta situation, il le faut! et ce n'est pas difficile quand on a de l'argent... D'ailleurs, tu n'as qu'à regarder notre François, si chic... si élégant!... Il te l'a dit lui-même : le p'tit jama, c'est pour le matin, et l'« smoking », c'est pour le soir!

— Ah! moi, tu sais, mes vieux vestons, c'est mon affaire!

— Ta! ta! ta! je n'entends pas être seule femme du monde, il faut que tu te plies aux exigences de notre vie de riches, il le faut pour marier Annette, et marier Annette, voilà ce qui presse avant tout! Notre mignonne s'ennuie, et c'est là la cause de sa tristesse... et même elle aimerait quelqu'un en secret, que je n'en serais pas étonnée!

— Bah! tu crois ça?

— Oui, et je la confesserai... Elle n'a pas à désespérer, celui qu'elle aimera, elle l'épousera. Nous avons de l'argent!... As-tu dans ton courrier une lettre de François?

M. Maillard avait, en effet, une lettre de son neveu chéri. N'ayant pu déverser, en faveur de Solange, les flots de son enthousiasme, François adressait à M. Maillard quatre pages d'une écriture fine et serrée, en lesquelles il vantait les beautés de l'Italie, tellement grandiloquent et prolixe que le brave homme, aburi, renonça à comprendre. Son admiration s'en accrut, d'ailleurs!... Ah! ce François, fallait-il qu'il fût savant pour aligner ces phrases si belles dans leur obscurité!

Ah! pour de l'argent qu'il ne regrettait pas, c'était bien celui dépensé — avec quelle prodigalité, du reste — pour ses études... Ah! ce François!

Aux qualités de bonhomie, de générosité — question d'argent seulement — et de bonne humeur, dont faisait montre le jeune stagiaire, il fallait en ajouter une autre : il n'était pas rancunier.

Mis au courant, et par M^{me} Maillard, outrée, et par Annette, larmoyante, du traitement dédaigneux infligé à sa lettre amicale, François, plus stupéfait que mécontent, n'en tint nulle rigueur à Solange; bien plus, le premier moment de stupeur dissipé, il en éprouva pour elle une admiration plus vive, et la volonté bien arrêtée d'approcher la belle dédaigneuse.

Pour cela il revenait sa malle pleine de bibelots, de souvenirs, la plupart payés fort cher, d'un goût déplorable, bien entendu, mais tapant à l'œil et bien propres à éblouir les Maillard au grand complet. Puis, brûlant les étapes du retour, il arriva au château des Terrasses dix jours au moins avant la date prévue et tomba en plein bal!... Oh! un bal sans grand faste : une quinzaine de jeunes filles, amies d'Annette, y valsaient, souvent entre elles, car dix danseurs seulement avaient répondu à l'invitation d'Annette.

— Mais, chérie, es-tu sûre d'avoir bien adressé tes invitations? s'inquiétait M^{me} Maillard, désolée qu'on pût douter de la fidélité de ses relations, avec un grand R.

Annette, maussade, ne répondit pas à la question de sa tante; elle déclara seulement, d'un ton boudeur, que c'était bien ennuyeux de danser entre jeunes filles et que cela enlevait tout le chic de sa petite fête.

Mais son air maussade, son ton boudeur étaient démentis par un regard luisant, qui filait sournoisement de ses paupières un peu lourdes, et Solange, qui l'observait à la dérobée, se demandait :

« Qu'est-ce qu'elle peut bien manigancer? »

Ce fut sur ces propos que François fit son en-

trée précipitée, offrant à tous son large sourire et l'éclat de sa grosse gaieté.

— Eh bien ! sœurlette, voilà qu'on n'est encore pas contente ? S'il te manque des cavaliers pour ces gentilles demoiselles, je t'en amène un qui dansera de bon cœur, malgré deux mauvaises nuits... Il n'y a pas de sleeping qui tienne, on dort joliment mal en chemin de fer !

On lui fit un accueil chaleureux, empressé. En général, il plaisait davantage qu'Annette, et son caractère de joyeux garçon, bon vivant, sans fiel, et assez facilement pitoyable aux misères d'autrui, lui valait plus que des sympathies, presque des affections.

L'idée qu'on pût danser après quarante-huit heures d'insomnie, ou presque, enchantait M. Maillard... Ah ! il n'y avait pas à dire, le gaillard était d'attaque, et tout simplement admirable ! Aussi, s'efforçant de tenir bien ouverts ses petits yeux qui clignotaient de sommeil, il ne perdait pas de vue son François, qui tournait, tournait, en se déhanchant.

Mais, si l'arrivée de François avait un moment distrait Annette, elle ne l'avait pas satisfaite. Depuis huit jours, elle mûrissait un plan, et il fallait qu'à cette heure il se réalisât.

— Ma tante, dit-elle tout à coup, je vous assure qu'il n'est pas possible de s'amuser ainsi... Je vais téléphoner à quelques-uns de nos amis de venir nous rejoindre ; de cette façon, on oubliera le début manqué de notre bal !

Annette n'avait jamais que de bonnes idées. C'était du moins l'avis de M^{me} Maillard. Aussi, approuvée et félicitée, ne différa-t-elle pas l'exécution de son projet et courut au téléphone. Là, elle demanda :

— Allo ! allo !... Le cercle des officiers ? Allo !... bien, Monsieur. Priez, je vous prie, le lieutenant de Kerdec de venir à l'appareil... De la part de qui ?... mais de sa sœur !... M^{lle} Solange de Kerdec.

Quelques minutes d'attente, durant lesquelles la jeune fille trépignait d'impatience, puis enfin, au bout du fil, retentit l'appel :

— Allo ! c'est toi, Solange ?

— Pardon, Monsieur... M^{lle} Solange est souffrante, ne vous inquiétez pas, rien de grave, mais elle désirerait vous voir, vous parler... C'est M^{lle} Davennes qui est au téléphone... Venez tout de suite, n'est-ce pas? mais tout de suite, elle vous attend!

Souriante et satisfaite, Annette regagna le salon. Au piano, Solange jouait un charleston. François se démenait avec une grande jeune fille brune, qui le regardait avec admiration... Puis, le charleston ayant pris fin, il vint à Solange et tenta de l'enlever au piano. Annette le vit saisir dans ses mains courtaudes les doigts fins de la jeune fille.

— Mademoiselle Solange, je ne danse plus si vous demeurez au piano! Il n'y a pas d'accompagnatrice? soit! mais, à tour de rôle, chacun de nous peut faire danser... Voyons, acceptez mon bras.

Et, prévenant l'excuse toute prête de Solange, il ajouta :

— Je sais, je sais, vous êtes en deuil, mais nous parlerons, si vous ne voulez pas danser!

De bonne grâce, Solange accepta son bras.

— Alors, c'est comme ça qu'on refuse au Monsieur quelques lignes de son écriture? fit-il, en souriant avec malice... Ben là, vrai, mademoiselle Solange, il n'est pas facile d'obtenir un autographe de vous! Moi, vous savez, je ne les marchande pas, et si vous m'aviez seulement envoyé un petit mot gentil, je vous aurais écrit tous les jours! Si vous saviez quel beau pays je viens de parcourir!... Ah! mademoiselle Solange, je n'ai que le désir d'y retourner! Je crois que j'y ferai mon voyage de nocces... Certes, on ne peut pas dire que la vie de voyage soit bon marché, mais, grâce à Dieu, je n'ai pas à compter, et lorsque j'aurai ma femme à mes côtés, je compterai encore moins.

Et comme Solange demeurait silencieuse, il reprit :

— Vous n'auriez pas le désir de visiter l'Italie, mademoiselle Solange?

— Oh! certes oui, mais comme je n'aurai sans

doute jamais l'occasion de faire ce beau voyage...

— Qui sait?... vous pouvez épouser un homme riche... Vous êtes si jolie! vous êtes en droit d'avoir de l'ambition... oui!... oui!... soyez ambitieuse... Mon Dieu, un homme riche, ça se trouve!... Tenez, moi, j'ai de l'argent, beaucoup d'argent, eh bien! j'épouserai peut-être une jeune fille pauvre... Je ne suis pas fier, et je ne lui demanderai que de m'aimer!

« Le fait est que ce sera déjà beaucoup! » pensa Solange.

Au loin, la grande jeune fille brune, la danseuse de François tout à l'heure, lui lançait des regards chargés à balles. Solange quitta le bras du jeune avocat.

— Excusez-moi, fit-elle, c'est à mon tour de...

Mais elle resta stupéfaite, à la vue d'Yves que le domestique venait d'amener au salon. Lui-même, étonné, la regardait.

— Tu n'es pas souffrante?

— Souffrante? Mais nullement!

Mais Annette accourait, riant d'un air embarrassé malgré son aplomb.

Elle prit familièrement le jeune homme par le bras et, l'entraînant vers M^{me} Maillard, elle lui confia :

— C'est une petite ruse que j'ai imaginée... Convenez que je suis gentille... Je suis sûre que vous vous ennuyez au cercle?... si... si! Solange me l'a dit un jour... Alors, au lieu de ça, vous allez passer la soirée avec nous, auprès de Solange... et vous pourrez venir ainsi tous les soirs, si cela vous fait plaisir...

Puis, tandis que le jeune homme s'inclinait devant M^{me} Maillard étonnée, Annette ajouta :

— Ma tante, Solange s'impatiente d'avoir à attendre dimanche pour voir son frère, alors, comme nous manquions de cavaliers, je lui ai fait la surprise de l'appeler ici... Allons, en avant la musique! Dites donc, qui est-ce qui se met au piano?... Non, pas vous, Solange, vous avez certainement à parler à votre frère... Allez, allez! tout à l'heure ce sera à votre tour!

— Qu'est-ce que cela veut dire? demanda Yves

à Solange, je ne m'explique pas l'amabilité de M^{lle} Davennes, alors que, durant un moment, elle ne paraissait plus me connaître même!

— Bah! fit Solange, il n'y a pas à y prêter attention... Ce sont tous des gens baroques, pour ne pas dire plus!

— Et cette idée de me faire venir ici!... D'abord j'étais terriblement inquiet, avec ses « venez tout de suite! ce n'est rien! mais venez tout de suite »... Ensuite je tombe en plein bal, et nous sommes en deuil.

— Crois-tu que ton deuil l'intéresse? Elle ne s'occupe que d'elle.

— Entendu, je vais la faire danser une fois, une seule, et puis je prendrai congé de M^{me} Maillard.

Mais ce programme n'était pas du goût d'Annette, qui, ayant su attirer le jeune homme au château, prétendait l'y garder jusqu'à la fin de la fête.

Mis au courant du désir de sa sœur, le beau François s'employa à seconder ses efforts.

— Eh! qu'est-ce que vous allez faire au cercle? N'êtes-vous pas mieux parmi nous, qui sommes tous des gens pas fiers?... Hé! ce deuil! ce deuil! il y a des mois et des mois que vous le portez!... On peut se permettre alors quelques petites distractions!... Tenez, voilà Annette qui accourt vous chercher pour un shimmy! Heureux homme! ce n'est pas M^{lle} Solange qui pousserait la confiance jusqu'à venir à moi!... Tonton de mon cœur, éveillez-vous! vous savez que j'ai apporté pour vous un magnifique pot à tabac, une copie de celui que possédait Emmanuel II... Ah! vous verrez demain!

— Je n'aime pas tous ces bibelots, murmura M. Maillard, pour une minute tiré de sa torpeur; on fait payer tout ça des prix fous!

— Tonton chéri, vous tirerez votre tabac d'un pot semblable à celui d'Emmanuel II... Eh! ma tante, qu'en dites-vous?

— Ce sera assez distingué, répondit M^{me} Maillard, qui suivait des yeux la haute et fière silhouette du petit officier sans le sou, au bras duquel la belle Annette se suspendait littéralement.

Plus loin, accoudé au piano, François contem-

plait Solange qui jouait inlassablement et, malgré ses instances, refusait de céder son rôle d'accompagnatrice, on conçoit pourquoi.

La noble M^{me} Maillard conçut quelque dépit, et une vague inquiétude... Quoi! Annette et François, riches héritiers d'une fortune princière, s'abaissaient jusqu'à ces gens!... Solange, une salariée, une domestique presque! Et lui?... lui si pauvre qu'il fuyait le monde et partageait son humble logis avec un « artisse », un bohème, un... un sans le sou, lui aussi, malgré ses allures de grand-duc!... Elle allait remédier à tant de mansuétude, de bonté.

Mais lorsque, le lendemain, à l'heure où François tirait de sa malle les cadeaux, les souvenirs qu'il rapportait de son superbe voyage, elle voulut aborder la question qui la tourmentait, il lui ferma la bouche d'un catégorique :

— Tantine chérie, *motus!*... *Sub lege libertas!*

— Ce petit a réponse à tout, dit M. Maillard, qui tenait dans ses mains le fameux pot à tabac Emmanuel II et avait reçu, en outre, un rond de serviette avec vue de Florence et un verre de la cristallerie de Venise.

Pour M^{me} Maillard, il y avait un sac en peau brodée — malheureusement, ce sac, rouge vif, était lourdement brodé de vert et de jaune, — deux vases de la cristallerie de Venise toujours, et un col de guipure.

Annette reçut une berthe en venise, un éventail et deux poussettes en or ciselé, c'est-à-dire deux bagues qui se portent aux pouces, et qu'il avait achetées à Milan.

— Mais j'ai aussi quelque chose pour M^{lle} Solange, dit François, empressé, en voyant entrer la jeune fille.

— Mais, François!... François!... balbutia M^{me} Maillard suffoquée.

— J'ai quelque chose de très joli, même! reprit François sans prendre garde à l'interruption.

Il tira, avec des précautions infinies, un délicieux miroir, auquel des fleurs de porcelaine faisaient un cadre ovale, et, à côté de ce bijou d'art délicat, un abominable presse-papiers, une boule

de verre, avec vue de la place Saint-Marc, pigeons compris, avec effet de neige.

François, épanoui, se frottait les mains avec satisfaction.

— Mademoiselle Solange, à vous l'honneur!... Hé! hé! un beau presse-papiers! pour tenir votre vélin, lorsque vous écrirez à vos amis... Pour ce miroir, ce n'est pas moi qui l'ai choisi, mais un grand diable d'Anglais, qui l'a marchandé sans l'acheter, trop cher pour sa bourse. Il en désirait un pour sa fiancée, c'est ce qui m'a donné l'idée de vous le rapporter!

— François! François! rappela M^{me} Maillard.

Mais François n'eut pas le loisir de répondre, Annette pleurnichait sans discrétion. Surpris, il questionna :

— Eh bien, sœurlette, on pleure? Qu'est-ce qui ne va pas?

— Naturellement, le miroir est pour M^{lle} Solange, lança-t-elle avec colère, et moi, un miroir comme celui-là, j'en ai toujours désiré un!

— Parfaitement, opina M^{me} Maillard, qui verdit de fureur à la vue des cadeaux offerts à Solange. Annette avait envie d'un miroir...

— Dans ce cas, Madame, dit Solange avec vivacité, je suis trop heureuse de l'abandonner à M^{lle} Davennes... Je comprends parfaitement son désir, et, bien que très touchée que M. Davennes ait pensé à moi, je ne puis accepter ce cadeau qui n'est pas sans valeur.

Déjà Annette s'était emparée du miroir et l'emportait avec précaution. Solange s'installa au bureau pour la correspondance de M. Maillard.

Satisfaite de son désintéressement, M^{me} Maillard l'interpella :

— Chère demoiselle, dit-elle avec condescendance, vous pouvez garder la belle boule..., le presse-papiers, quoi! et le mettre sur votre table.

— Oh! Madame, il fera infiniment mieux ici, dit la jeune fille sans même tourner la tête.

Mais le beau François manœuvrait pour passer auprès d'elle, et, se penchant, il lui souffla à l'oreille :

— Ça ne fait rien, allez! Des miroirs comme

celui-là, on en fera toujours à Venise, et ma foi... j'ai idée que nous irons en acheter un ensemble.

— Que faut-il répondre à cette lettre, Monsieur? questionna Solange sans paraître avoir entendu.

— *Aures habent et non audient!* déclama François avec éclat.

IX

LA PASSION D'ANNETTE

Cependant il avait été décidé d'installer luxueusement, à Paris, le jeune stagiaire, que les Maillard voyaient déjà un des Maîtres du Barreau.

Pour cela, M^{me} Maillard résolut de gagner la capitale en auto, afin de présider en personne à l'aménagement de cet intérieur, qu'elle voulait princier, et lui donner ce cachet de « réconfortable » que seule une femme du monde sait imaginer.

Bien qu'elle ne doutât pas que ce séjour à Paris dût être agréable et tout plein de distractions, Annette refusa d'accompagner sa tante, et refusa si énergiquement, que Solange eut immédiatement la pensée qu'il y avait à ce refus une tout autre raison que celle que formulait la jeune fille.

« Non, ce n'est pas pour ne pas laisser seul ce bon M. Maillard qu'elle désire demeurer au château, elle est bien trop personnelle pour avoir cette délicatesse; qu'est-ce qu'elle peut bien avoir projeté? »

Annette avait-elle un secret? sans doute, en tout cas elle ne se confia pas à Solange, mais son refus de partir pour Paris fit que celle-ci, qui devait aider M^{me} Maillard de ses conseils, demeura au château des Terrasses. Ne fallait-il pas laisser, auprès d'Annette, un chaperon qui lui plût?

Solange eut vite fait de comprendre que tel était le désir de la jeune fille.

— Nous allons bien nous amuser, lui dit celle-ci à mi-voix, vous verrez que vous ne regretterez pas de n'être pas allée à Paris.

Certes, Solange, bien qu'elle désirât depuis longtemps connaître Paris, ne regrettait pas ce voyage, car elle se l'imaginait entre M^{me} Maillard, arrogante et difficile, et le beau François dont toutes les amabilités lui déplaisaient si fort.

Tante et neveu venaient à peine de s'éloigner, emportés par leur puissante limousine, qu'Annette, entrant dans la chambre où Solange achevait sa toilette — il était à peine huit heures — et se laissant tomber dans un fauteuil, soupirait :

— Solange, nous allons tout de suite arrêter un petit programme de distractions.

— Mais, protesta la jeune fille, vous n'ignorez pas, Annette, que je dois me tenir à la disposition de M. Maillard.

— Et à la mienne, puisqu'il est convenu que je ne dois pas sortir seule... D'ailleurs, rassurez-vous, si je vous dis de vous hâter en ce moment, car c'est pour une course bien agréable... bien agréable pour vous. Nous allons aller voir Armelle.

— Certes, dit Solange, vous me voyez ravie de votre bonne idée, mais, outre qu'il est bien matin, je ne puis manquer l'heure du courrier de M. Maillard, et enfin sa lecture.

— Bah! vous abrégerez, mon oncle ne s'apercevra de rien, il sommeillera un peu plus longtemps, et tout sera dit...

Mais Solange était bien trop scrupuleuse pour agir ainsi. Elle prit le temps d'expédier le courrier du brave homme, et, malgré les signes d'impatience d'Annette, elle lut posément une vingtaine de pages du roman commencé la veille et ne s'arrêta que lorsque M. Maillard, vaincu par le sommeil, devint indifférent aux malheurs de Marie la blonde et aux machiavéliques combinaisons du plus sombre des traîtres.

— Vite! vite! dit Annette qui déjà était prête.

Solange se hâta. Dix heures sonnaient. Elle avait vérifié les comptes de la cuisinière, arrêté les menus du déjeuner et du dîner et confié M. Maillard à Joseph, le valet de chambre. Elle était donc libre de son temps jusqu'à midi, heure à laquelle on se mettait à table maintenant.

Devant la grille, la petite auto d'Annette attendait. La jeune fille conduisait, et conduisait bien; d'ailleurs la route était facile, du château au couvent. Mais, au grand étonnement de Solange, l'auto soudain obliqua à gauche.

— Tiens! vous prenez un chemin que je ne connaissais pas.

Annette ne répondit pas, mais, quelques minutes plus tard, Solange perçut l'éclat des clairons et des trompettes.

— Ah! fit-elle, c'est la troupe!

Le régiment, colonel en tête, défilait, en effet. Le lieutenant de Kerdec, monté sur un très beau cheval, passa à son tour. Il aperçut les jeunes filles et les salua.

— Ça, c'est de la chance! dit Annette qui reprit le volant, ne saviez-vous pas que, chaque matin, à cette heure-ci, des détachements vont en promenade dans Rouen?... Allons, maintenant filons vers Armelle!... Savez-vous, il me vient une idée, nous allons la ramener au château, cette petite, et vous la garderez près de vous durant toute l'absence de ma tante.

— Y pensez-vous, Annette! Certes, je vous suis reconnaissante de cette gentille pensée, mais je ne ferai pas cela!

— Et pourquoi, puisque je vous le permets?... Vous savez bien que ma tante approuve tout ce que je désire.

— Je sais, en effet, que vous êtes fort gâtée, mais pour moi je ne puis profiter de votre amabilité sans l'autorisation de M^{me} Maillard; en outre, Armelle ne doit pas interrompre ses études.

— Je vous assure qu'il n'est pas commode de vivre avec vous, dit Annette d'un ton boudeur, vous avez des scrupules incroyables!... Si vous prenez Armelle avec vous, j'autoriserai votre frère à venir vous voir chaque jour au château, et même je le retiendrai à dîner, lorsqu'il le pourra; ce sera joliment plus gai que de prendre nos repas en la seule compagnie de mon oncle, qui sommeille dès les hors-d'œuvre... mais, avec vous, il n'est pas possible de s'amuser... Tiens, qu'est-ce que ce monsieur qui vous salue?... Il est chic!...

Est-ce que c'est lord Govan?... Ah! non, je le reconnais, je sais, c'est M. Didier Fontanges..., un peintre, qui a fait le portrait du fameux lord pour lequel je le prenais... Je me suis renseignée. D'ailleurs il est venu vous voir une fois au château, et je l'ai aperçu... Il paraît qu'il a beaucoup de talent... A propos de lui, il me vient une idée. — Annette était pleine d'idées généreuses depuis le départ de sa tante. — Je veux qu'il fasse mon portrait... Appelez-le, je stoppe!

L'auto stoppa, en effet, et Didier, auquel Solange avait fait signe, s'approcha.

— Mais dites donc, Solange, nous pouvons inviter Monsieur à venir au château, puisque vous êtes tellement protocolaire, c'est mon oncle lui-même qui lui demandera de faire mon portrait. Mais je le veux tout de suite. Amenez donc M. de Kerdec avec vous, puisqu'il est votre ami, et Solange ne dira pas non; ainsi à demain... non, à ce soir.

Mais, au grand déplaisir de la jeune fille, Didier s'excusa. Il n'était libre ni ce soir, ni demain, et pour le portrait, c'est avec plaisir qu'il y travaillerait, mais pas tout de suite. Il terminait à peine celui de lord Govan, et lady Francis Govan venait de lui commander le sien.

De n'être obéie sur-le-champ contraria Annette. Elle se souciait peu que Didier fit son portrait : ce qu'elle voulait, c'était l'attirer au château, et M. de Kerdec avec lui, durant l'absence de M^{me} Maillard, laquelle, ne se doutant guère des sentiments de sa chère nièce pour le jeune officier, n'acceptait qu'à regret de recevoir le frère de sa demoiselle de compagnie.

Annette commença donc par boudier; mais, comme sa bouderie ne fit pas que Didier, et surtout le lieutenant de Kerdec, se rendissent à son invitation, elle se mit à combiner de nouveaux plans pour les attirer au château.

Que de ruses! La nièce chérie des Maillard dépensa plus d'ingéniosité en quinze jours qu'elle n'en avait montré depuis sa naissance, et, bien que ne disposant pas d'une imagination très féconde, elle arriva cependant à ses fins.

C'était par Armelle qu'elle allait chercher, devançant l'heure, un dimanche matin, et que le jeune officier était bien forcé d'aller embrasser au château, ainsi qu'Annette en avait laissé l'avis au couvent; par Solange, que, sur sa prière, M. Maillard retenait auprès de lui et qui, désespérant de s'évader, téléphonait à son frère de venir un moment... Et puis, avec l'auto qu'Annette conduisait si habilement, en dix minutes on était à la caserne et le chemin pour s'y rendre était charmant... Enfin les soirées étaient longues, M. Maillard se couchait de bonne heure, et dans toutes ses lettres M^{me} Maillard engageait sa « chérie » à se divertir. Or comment se divertir plus gentiment, plus innocemment aussi que le faisait Annette?

Elle réunissait dans le petit salon deux ou trois de ses amies qu'accompagnaient leurs frères, bien entendu, et, bien entendu encore, Yves de Kerdec. Et bien que le jeune homme résistât à l'accaparement dont il était l'objet, il fut, par trois fois en quinze jours, le héros non charmé, mais comblé, de ces petites réunions, où Annette se multipliait, aimable, souriante, et pleine d'attentions flatteuses pour lui.

« Qu'est-ce que cela veut dire? pensait Yves. Se moque-t-elle de moi ou a-t-elle l'idée que je pourrais prétendre à sa main? Décidément, quel que soit mon désir de voir souvent Solange, qui n'est pas gaie, la pauvre petite, je vais espacer encore mes rares visites au château des Terrasses, et pour ces petites réunions, n, i, ni, fini! »

Ce fut au cours de l'une de ces soirées, dites musicales, à laquelle Yves s'était donc abstenu de paraître, que M^{me} Maillard débarqua sans être attendue, inquiète de la santé de M. Maillard. Annette, de fort mauvaise humeur, on devine pourquoi, la reçut sans empressement, et tout de suite la bonne dame s'en prit à Solange.

— Mon Annette a été certainement contrariée; je me demande, chère demoiselle, ce qu'on a bien pu lui faire?

— Je l'ignore complètement, Madame.

— C'est bon, je confesserai mon Annette dès demain, seulement, chère demoiselle, vous con-

viendrez que, vous ayant laissé le soin de veiller à tout ici, je m'étonne que vous ignoriez ce qui cause tant de contrariété à la nièce de vos patrons !

Solange, résignée, ne répondit rien. Elle avait, le matin même, reçu un mot de M^e Jouan, qui lui faisait espérer un changement de situation assez prompt.

Prends patience, ma chère enfant, et sois assurée que je m'occupe de toi, disait la lettre. Didier, dont tu ne sauras jamais assez l'affectueux dévouement, m'a suggéré l'idée de demander à lady Govan de te prendre chez elle ; tu aurais là les mêmes obligations que chez les Maillard. Je vais donc lui écrire, ou, mieux, la voir.

Didier, en effet, avait mis M^e Jouan au courant de son espoir d'installer Solange auprès de la charmante femme, dont il commençait le portrait.

— Solange, si fine, si charmante, si musicienne, retrouvera là un foyer !

Il soupirait cependant :

— Et, qui sait ? peut-être le bonheur !... Lord Govan n'a pas trente ans, et Solange est si jolie !

Il aimait trop Solange pour que son cœur ne se serrât pas à l'idée qu'un autre pût l'aimer, mais il était trop généreux pour ne pas souhaiter son bonheur avant tout.

— Elle ne m'aime pas !... elle ne m'aimera jamais !... Alors ? alors qu'elle soit heureuse, elle au moins !

Et Solange, avisée de cette possibilité de quitter les Maillard, supportait mieux les injustes reproches de la tante Mélanie.

D'ailleurs, quelques cadeaux ayant eu raison de la mauvaise humeur d'Annette, M^{me} Maillard s'abandonna à l'enthousiasme qui la soulevait, à la seule évocation de « l'installation » de son cher avocat.

— Figurez-vous, chère demoiselle, un immeuble tout en pierres de taille, avec des fenêtres qui sont des baies — j'ai dû faire faire les rideaux sur mesures — et des portes à passer tous les cinq

de front!... et un escalier!... ah! quel escalier!... tout en marbre... et un tapis!... et un ascenseur qu'on dirait en or! J'ai fait entrer là dedans plus de cinq cent mille francs de meubles... quand on a de l'argent, pas!... Le voilà installé comme après une noce... et quel bureau!... un « minisse » ne serait pas mieux loti, a dit le tapissier! et avec ça des tas de livres, qui doivent bien peser dans les dix kilos chaque!... des livres de savant, quoi! et des objets d'art, des peintures... Un tableau surtout, ça représente *Daniel dans la fosse aux lions*. Mon François l'a placé bien en évidence, parce que c'est une « allégorique », ça veut dire que, même si vous étiez dans la fosse aux lions, la parole de mon François vous en tirerait... Ah! il n'y a pas à dire, un avocat dans la famille, ça vous pose!

L'enthousiasme de M^{me} Maillard allait croissant. Elle n'appelait plus son neveu que « notre avocat ». Le beau François était devenu « notre avocat ».

M. Maillard, lui, se montrait respectueux de ce que François nommait son sacerdoce!

— La mission d'un avocat, disait le jeune homme avec emphase, est un sacerdoce!

Ce mot avait plongé le brave homme dans l'extase, et il avait fallu que Solange lui en expliquât le sens et la valeur.

Admiratif, il questionna :

— C'est encore du latin ou du grec, ce mot-là, pas vrai?

— C'est dérivé du latin *sacerdotium*, expliqua Solange, qu'égayait l'admiration de M. Maillard.

Cependant la tante Mélanie n'avait pas apporté avec elle le calme et la gaieté. Solange remarquait la tristesse d'Annette, ses yeux souvent rouges, et, maintes fois, les éclats d'une discussion entre la tante et la nièce étaient parvenus jusqu'à elle.

Qu'y avait-il? Il semblait à Solange que cris, disputes et larmes dataient du jour où Annette avait déclaré avoir un grand secret à confier à sa tante.

Ce secret, M^{me} Maillard l'avait exigé tout de

suite, et la confiance avait eu lieu dans l'atelier d'Annette.

A peine l'entretien dura-t-il un quart d'heure. M^{me} Maillard en était sortie congestionnée, furieuse. Annette n'avait pas paru de la journée, refusant de déjeuner, de diner, boudant, soupirant, pleurant.

— Est-ce que M^{lle} Annette est souffrante? s'était poliment informée Solange, au moment de se mettre à table.

La voix dure, hautaine et arrogante, M^{me} Maillard avait répondu :

— Nullement, elle a seulement de la peine... En vérité, chère demoiselle, il s'est passé de bien regrettables choses, en mon absence!

— Quelles choses, Madame? Je ne comprends pas!

— Je me comprends, moi!

N'ayant rien à se reprocher, Solange avait pris la réflexion de la bonne dame pour une boutade, quand, un jour, celle-ci fit tout haut, en la fixant de façon significative, une amère constatation :

— Ah! les gens riches comme nous ne peuvent longtemps éviter les intrigants, surtout quand ceux-ci ont des alliés dans la place!

Bien qu'étonnée du regard durement posé sur elle, Solange, à mille lieues de soupçonner les intentions malveillantes de M^{me} Maillard, demeura calme et tant de sérénité mit la tante de la belle Annette en fureur.

— Tu entends, Maillard, reprit-elle, tellement hors d'elle qu'elle en oublia le « vous » habituel, le « vous » dont elle usait pour son mari, « en vraie femme du monde », tu entends, il ne faut pas oublier que nous sommes, nous et les nôtres, la proie des intrigants, des ambitieux, des lâches..., des... des... des coureurs de dots..., des sales gens, quoi!

C'est à ce moment critique entre tous, car la fureur de M^{me} Maillard allait croissant toujours, que François à son tour arriva au château. Sa puissante auto avait fait Paris-Rouen en deux heures.

— Eh bien! je suis venu pour fixer avec vous la date d'une petite fête. On plante la crémail-

lère dans mon palace, j'imagine... Allons, ma petite tante... Voyons, nononcle de mon cœur, est-ce une idée, ça?

Puis, remarquant le visage renfrogné de M. Maillard, le visage congestionné de M^{me} Maillard, une colère le souleva :

— Mais, sapristi! c'est à désertir tout à fait la maison! Chaque fois que j'arrive ici, c'est pour vous trouver avec des mines de condamnés à mort!... Qu'est-ce qu'il y a, à la fin?

Ce qu'il y avait, ce fut M^{me} Maillard qui se chargea de le lui apprendre, après qu'elle eut invité Solange à regagner sa chambre.

Les mots de fourberie, de basse machination, de calculs bien établis furent prononcés, entremêlés de : sans le sou!... pas d'avenir!... des dettes..., des charges, sans doute!

— Ta! ta! ta! fit le beau François, d'abord vous oubliez qu'un officier, ce n'est tout de même pas un sergent de ville, et surtout lorsqu'il sort des grandes écoles, l'avenir est à considérer, ensuite le lieutenant de Kerdec est, songez-y, marquis de Kerdec... Enfin, s'il n'a pas de fortune, vous n'avez qu'à y pourvoir, en augmentant la dot d'Annette, d'un petit million, par exemple!

— Hé! hé! tu vas bien, toi! dit M. Maillard qui sursauta à ces mots. Moi, quand je me suis marié, je n'avais pas un sou vaillant, et ta tante ne m'apportait que son courage et son bon entendement des affaires! On était égaux, rien à dire; mais, pour Annette qui a cinq millions de dot, il faut que son conjoint lui en apporte autant... j'sors pas de là!... T'en as, j'en ai!

— T'en as, j'en ai! répéta François que le raisonnement du bonhomme amusait; mais, mon petit tonton, aujourd'hui tu en as trop pour en exiger autant... Cinq millions, ça ne se trouve pas à tous les coins de rue, que diable! D'ailleurs, en échange de ta bonne galette, on te donne une autre marchandise... un titre! et le jour où Annette sera M^{me} la colonelle et marquise, vous serez fous d'orgueil tous les deux...

— Mais, en attendant qu'il soit colonel, dit M^{me} Maillard, qui sentait cependant ses argu-

ments s'en aller un à un devant l'incontestable autorité de François, oui, avant qu'il soit colonel, combien de temps restera-t-il un petit lieutenant? Et puis c'est le frère de ma demoiselle de compagnie, c'est très vexant, cela!

— C'est vexant? allons donc! sapristi! et le progrès, qu'est-ce que vous en faites?... mais la simplicité est de mise aujourd'hui! et moi, tel que vous me voyez, j'ai serré les mains à des huissiers de service au Palais!... Ah! ça m'en vaut déjà une popularité!... Voilà comme je suis, moi!

— Alors tu crois... tu es sûr...

— Si je crois!... Tenez, je vais vous proposer un *modus vivendi*.

— Qu'est-ce que c'est que ça? interrogea M. Maillard avec méfiance.

— C'est une conduite à adopter, durant un mois si vous voulez. Oui, durant un mois il ne sera question de rien, cependant que je prendrai, sur le soupirant d'Annette, tous les renseignements nécessaires... Nous avons été trompés une fois, nous ne le serons pas une seconde; mais, si je vous apporte toutes les certitudes de moralité, de santé et d'avenir...

M. Maillard revint à son idée :

— Et aussi renseigne-toi donc, fiston, s'il est vrai qu'ils sont tellement ruinés... Ils avaient un vieux château, Potard m'a dit qu'ces pierres-là, ça vaut gros, des fois!

Mais, sans égard pour l'incurable avarice du bonhomme, François assura, souriant à Annette qui entraînait après avoir écouté à la porte l'entretien tout entier :

— Oh! pour ça, il n'y a rien à espérer... ils n'ont pas un radis, bien heureux encore s'il n'y a pas des dettes... hé oui! des dettes!

— Jamais je ne consentirai!

— Là! fit François, penché vers Annette qui, déjà, larmoyait, n't'en fais pas! *Omnia vincit amor!* sœurlette, et tous ayez confiance en moi!... Sur ce, revenons à nos moutons, c'est-à-dire à ce qui m'amène.

— Oui, fit M^{me} Maillard, épanouie maintenant et déjà prête à tout ce qu'il demanderait...

Voyons, Annette, ne pleure donc pas ! tu as bien entendu François !... alors peut-être qu'on te le donnera, petite folle !... Allons, fais risette, et risette encore à ton bon oncle... Écoutons ce que dit François, il n'a que de bonnes idées... Alors, la crémaillère ?

— Eh bien ! on la plante, la crémaillère ! s'écria François, tout souriant, et, pour ce beau jour, le petit tonton quittera son fauteuil, on l'installera dans la *Talbot* de son grand homme de neveu, et en route pour Paris, pour l'avenue de Messine... Ah ! ah ! tantine, s'agit de commander la toilette sensationnelle, et Annette... peuh ! Madame la marquise !... faites-vous belle... si des fois Il allait se trouver parmi les invités...

— Mais nos amis d'ici !... de Rouen ? des environs ?

— Ben ! on va fréter un bateau-mouche, et je les emmène tous au fil de l'eau !

— Et toi tu auras tout le Barreau ?

— Et la Magistrature ! ma tante !

— Quel grand homme ! Ah ! ce François ! il fera notre gloire !

M. Maillard opina du chef. Cependant il ajouta :

— Et combien que ça va te coûter, cette petite fête-là ?

— Mon cher oncle, je vous avoue que je n'en ai aucune idée, mais ce sera toujours plus que moins... oui, plus que moins !... Allons, puisque la sérénité est revenue au sein de ma famille, je vais m'assurer par moi-même que Joseph n'a pas trop bousculé mes bagages...

— Tes bagages ? tu nous restes donc ?

— Bien entendu ! Tout seul dans mon bel appartement, je m'ennuie !... Je ne l'habiterai qu'après la fête !

Certes non, le beau François ne s'ennuyait pas dans son riche logis de l'avenue de Messine, pour la bonne raison qu'il ne l'habitait guère, ayant conservé son petit appartement d'étudiant du quartier latin, où, riche et généreux, il comptait tant d'amis ! Mais il y avait Solange pour l'attirer au château, et le souvenir de la jeune fille ne le quittait pas.

Ah! cette Solange! si belle! si fine! si fière! comme elle l'avait conquis, et pourtant comme elle se montrait distante et, lorsqu'il s'imposait, hautaine avec lui! Lui qui croyait tellement au prestige de l'argent, à son royal privilège, demeurerait quelquefois interdit et confus du peu de cas qu'elle semblait en faire.

Qu'elle demeurât froide devant l'attention que lui, le riche neveu des Maillard, lui témoignait, le stupéfiait au point qu'il refusait de croire à cette indifférence. Il la jugeait habile et voulue, ou, encore, la conséquence d'une insurmontable timidité, d'un violent amour pour lui, de la frayeur d'oser rêver trop haut! tout!... tout!... il soupçonnait tout, sauf ce qui était réellement : une antipathie invincible et un mépris absolu de cet argent dont il tirait tant de vanité.

Cependant il était bien décidé à n'épouser jamais que Solange, et il avait résolu de parler, de lui ouvrir son cœur, au cours de cette fête donnée chez lui et à laquelle il exigerait sa présence.

En attendant, il l'accablait de sa présence, de ses amabilités, et s'éprenait au point qu'il n'avait plus une pensée qui ne fût pour elle, un propos qui ne la touchât, un désir qui ne fût pour lui plaire. Il en oubliait ses livres, son auto, ses amis!... Solange seule existait.

Et justement, un matin, il lui arriva une lettre. Son secrétaire, demeuré à Paris, — car déjà il avait son secrétaire — l'avisait que l'assistance judiciaire lui adressait un client. Un client!... un pauvre diable qui avait volé, à l'étalage, une grosse paire de souliers.

Comme sorti d'un rêve, François se souvint alors qu'il était avocat; mais il demeura calme, ce qui stupéfia les Maillard, pour lesquels la chose était un événement.

— Mais où est-il, ce client? s'exclamait Mme Maillard. Je veux le voir!... Ah! le brave, le brave homme!... mais on lui en donnera des souliers, au pauvre cher homme!... et d'ailleurs mon François le défendra, il sera acquitté!

Elle se jeta au cou de François.

— Ah! tu es un maître!... Ah! ce ne sont pas les clients qui te manqueront!... en voilà déjà un!

— Un maître! répéta M. Maillard, qui ajouta après réflexion :

— Et combien qu'ça va t'rapporter, c't'affaire-là?

— Au diable les clients et les juges! dit François. Je ne retournerai pas à Paris pour cet imbécile qui se fait prendre à voler...

Mais, comme Solange traversait le cabinet de travail de M. Maillard, les bras chargés de fleurs, pour gagner le boudoir de M^{me} Maillard, il l'y suivit, et tandis qu'elle feignait la plus grande attention à disposer mimosas et œillets dans les vases, il la frôla discrètement.

— Vous êtes adorable, et je vous aime! fit-il à voix basse.

Elle ne répondit pas, ne le regarda pas.

Perplexe, il pensa :

« N'a-t-elle pas entendu? ou alors n'a-t-elle pas compris? »

X

L'ARGENT N'EST RIEN!

Annette n'était plus que larmes et soupirs, au point que M^{me} Maillard s'en déclarait excédée, mais elle l'était davantage de se dire que, non seulement Annette pût épouser ce petit officier — sur lequel François avait recueilli tant de bonnes garanties de bonheur cependant, — mais encore qu'elle dût lui faire des avances.

Car enfin il était un fait certain, c'est que, si le lieutenant de Kerdec avait l'ambition d'épouser la nièce des Maillard, il ne se pressait pas de venir leur demander sa main.

— Ainsi, non content de nous prendre Annette et ses millions, disait amèrement la bonne dame, il entend encore se faire prier! Ah! il ferait beau voir les Maillard à la remorque de ce « pauvre »! Ah! cela, jamais!

Mais, à mesure que passaient les jours, Annette, plus larmoyante, perdait tout espoir de le voir arriver.

— Il n'ose pas, ma tante!

— Il n'ose pas! Il a bien osé se faire aimer de toi!

— Oui, mais quant à venir!...

— Enfin, t'a-t-il dit désirer t'épouser?... L'as-tu encouragé à faire sa demande?

— Bien sûr que non, puisqu'il ne m'a jamais avoué son amour!... mais je sais bien qu'il m'aime!... Oh! ça, je le sais!

— Bien, attendons encore!

Annette boudait et menaçait de tomber malade. Ne la voyant pas descendre un matin, Solange s'informa :

— Annette n'est pas souffrante, j'espère?

M^{me} Maillard prit une pose de reine offensée.

— Vous espérez mal, elle est justement souffrante.

— Vraiment! et qu'a-t-elle?

— Ce qu'elle a? Avec ça que vous ne le savez pas!

— Moi, Madame?

— Oui, vous, chère demoiselle, et tout comme votre frère vous allez vous réjouir... Devant la douleur de notre chère enfant, nous cédon, nous capitulons!... Vous pouvez faire savoir au lieutenant de Kerdec qu'il peut nous demander la main de M^{lle} Davennes, notre nièce.

La stupéfaction cloua Solange sur place. Est-ce qu'elle rêvait?... son frère!... demander Annette en mariage!

— Et alors, quand vous serez revenue de votre stupéfaction, vous penserez à lui écrire... Ah! Ah! la victoire est belle! Bravo! il sait s'y prendre pour faire le beau mariage... mais nous sommes beaux joueurs aussi... D'ailleurs, puisque Annette le veut, nous nous inclinons!... Inutile de vous dire, mademoiselle de Kerdec, que là n'est pas le neveu de notre choix!

— Mais, Madame, dit Solange, retrouvant soudain la parole, je ne comprends absolument rien à ce que vous me dites... Mon frère aimerait M^{lle} Davennes?

— Je ne sais pas, chère demoiselle, si votre frère aime M^{lle} Davennes, en tout cas il aime ses millions!

Sous l'insulte, Solange se cabra.

— Vous vous trompez, Madame, dit-elle avec hauteur, mon frère n'aime ni M^{lle} Davennes, ni ses millions, et une fois encore je vous répète que je ne comprends rien à vos dires.

— Que votre frère les comprenne, c'est suffisant; écrivez-lui dans le sens indiqué.

— J'écrirai, Madame, mais d'avance je connais sa réponse, et je doute fort qu'elle corresponde aux désirs de votre chère Annette.

M^{me} Maillard, qui allait sortir, se retourna.

— Quoi! ce petit officier sans le sou!

— Ce petit officier sans le sou, Madame, n'a que faire de millions acquis par un mariage qu'il ne souhaite pas!

— Vous en parlez bien à votre aise, Mademoiselle, dit M^{me} Maillard plus hautaine que jamais, et vous ne paraîsez pas avoir tant de scrupule pour vous-même, et si... le mari que je sais vous était offert, je suis bien sûre que vous ne le repousseriez pas! mais il n'est pas pour vous, ma belle amie, je vous en préviens!... et pour ce qui est de votre frère, je n'attends une réponse que de lui!

De plus en plus stupéfaite, Solange demeurait debout, les yeux fixes, songeuse. Que voulait dire tout cela?... Yves amoureux d'Annette!... et pour elle-même, quelle infamie!

Dans l'intention d'écrire à Yves, Solange regagna sa chambre, et, tout de suite, ce qui attira son regard, ce fut une superbe gerbe de roses pâles, une gerbe posée sur sa table, sans une carte, sans un mot.

Elle comprit cependant.

— Ah! par exemple! murmura-t-elle, quelle audace!

A ce moment, elle entendit Clara qui rangeait dans la chambre voisine. Elle sortit, l'appela :

— C'est vous qui avez porté ceci sur ma table?

— Oui, Mademoiselle, c'est de la part...

Solange l'interrompit brusquement :

— Il y a erreur, bien certainement; veuillez redescendre ces fleurs à la cuisine!

— Ben vrai! fit Clara suffoquée, puisque je dis à Mademoiselle qu'est d'la part de M. François! Au moment de repartir pour Paris, i' m'a dit d'porter ça dans vot'chambre! qu'Mademoiselle comprendrait!

— Redescendez ces fleurs!

Solange, qui était rentrée dans sa chambre, referma la porte au nez de la femme de chambre.

Elle l'entendit qui bougonnait et ricanait à la fois, mais la colère la faisait trembler, elle dut attendre un moment, se calmer, avant de se mettre à écrire à Yves, auquel elle transmit la prétention des Maillard. Ensuite elle s'adressa à M^e Jouan. Elle le suppliait de hâter ses démarches, elle ne pouvait plus demeurer chez les Maillard... elle prévoyait, tout proche, l'aveu de François. Alors que ferait-elle? Il lui faudrait bien partir! s'en aller! Mieux valait éviter une scène pénible.

La lettre parvint à M^e Jouan, un jour que le vieux notaire s'entretenait avec Didier, revenu pour une semaine en Bretagne.

— Voici des nouvelles de notre petite amie, mon enfant, dit-il au jeune homme; elles ne sont pas gaies, vous le voyez.

— Et cependant, vous hésitez à faire une démarche auprès de lady Francis Govan, reprit Didier sur un ton de reproche.

M^e Jouan braqua sur le jeune homme un regard pénétrant.

— Mon cher enfant, dit-il après un court silence, lorsque, si spontanément, vous m'avez écrit en me demandant d'intervenir auprès de lady Govan pour que Solange trouvât, à son foyer, le travail, mais aussi les égards et la considération auxquels elle a droit, j'ai hésité, vous avez raison... un mot de moi suffisait et, si je n'ai pas dit ce mot, c'est après réflexion, et je vais vous expliquer pourquoi!

« Lady Govan, vous le savez, est Française, et bien que son mariage l'ait faite Anglaise, elle a conservé pour tous ceux de sa race la plus vive sympathie. Son rêve, entendez bien, son rêve, serait que son fils, lord William Govan, épousât

une Française... Or Solange, bien née, est fort belle, de parfaite éducation et d'esprit cultivé... Elle serait une délicieuse lady Govan ! »

— Eh bien ? fit Didier dont le visage se contracta douloureusement.

— Eh bien ! tout en reconnaissant que Solange serait une délicieuse lady Govan, j'ai cru bien faire en...

— En ?

— En écartant d'elle une... une occasion de conquête, et cela parce que je crois, non, je suis sûr, que la plus belle conquête qu'elle puisse faire, elle l'a faite, et qu'il faut lui laisser le loisir de la découvrir... ce qui ne tardera pas !...

— Que voulez-vous dire ? balbutia Didier.

— Que vous aimez Solange, mon cher enfant, et qu'il faut lui donner le temps de le comprendre, au lieu de l'exposer aux attentions d'un autre, qui n'est pas un François Maillard, vous le savez, il y aurait danger pour vous, pour votre amour !...

Didier braqua dans les yeux de M^e Jouan son regard profond.

— Et si elle ne peut jamais m'aimer ? dit-il gravement.

M^e Jouan demeura sans répondre.

— Nous lui aurons donc ravi une chance de bonheur, peut-être sans aucune compensation !... Non, cher monsieur Jouan, il ne faut entraver en rien le destin de Solange... Ah ! vous le savez, je l'aime de tout mon cœur, de toute mon âme, je crois l'avoir toujours aimée, mais je m'en voudrais de peser sur ses projets, dans l'espoir de m'imposer enfin !

« Si Solange, en devenant lady William Govan, doit trouver le bonheur, sachez-le, de toute mon âme je le souhaite !... Ah ! qu'elle quitte ces Maillard odieux, qui la martyrisent, qu'elle entre chez lady Govan !... »

— Soit, je ferai donc le nécessaire... Maintenant, mon cher enfant, avez-vous connaissance des bruits qui circulent sur les mines aurifères de la *Royale Nazarelos* ?... On dit... on dit beaucoup de choses, on dit surtout qu'il y a bien de l'or dans ces mines, que du Brésil, où s'était enfui et caché

le banquier Leduc, on s'agite, d'énormes capitaux ont été constitués... bref, l'affaire renaît.

— Ce n'est sûrement pas encore un placement de père de famille ! dit Didier en riant ; cependant attendons, et espérons surtout... Quelle joie pour Solange si vraiment cette fortune lui était rendue !

— Comment, mais ces valeurs vous appartiennent !

— Jusqu'à présent, oui, je les ai achetées 20.000 francs ; tant qu'elles ne représenteront pas au delà de cette somme, je les considérerai comme m'appartenant, mais vraiment si leur cours s'élève...

— Ah ! mon cher Didier, que je vous aime, moi !

— Dans ce cas, pensez vite à Solange.

— Tout sera fait aujourd'hui même... A propos, j'ai eu hier la visite des châtelains de Kerdec... Le château ne les intéressant plus, ils le mettent en vente... tel qu'ils l'ont acquis.

— Ah ! mon Dieu, que dira Solange ?

— Mais elle ne peut que s'en réjouir ! L'abandon dans lequel ils ont laissé ce pauvre manoir me hantait moi-même. J'espère trouver mieux comme acquéreur... Allons ! tout s'arrangera peut-être, et mieux que vous ne l'espérez, j'en ai la conviction... En tout cas, Solange quittera les Maillard sous peu de jours...

Solange, avisée de son changement de situation, tellement proche, attendait sans impatience la lettre de lady Govan. Mais on attendait avec moins de calme, au château des Terrasses, la réponse d'Yves de Kerdec.

Or Yves, en manœuvres, n'avait pas encore été touché par la lettre de sa sœur, et Annette ne laissait aucun repos aux Maillard.

— Mais puisqu'on te le donnera, petite folle, disait M^{me} Maillard, n'aie plus de peine, ris, chante ! et sois sûre qu'il va accourir.

Mais la réponse n'arrivait toujours pas. Annette avait, pour Solange, des regards noirs, comme si elle lui en voulait de ce silence, comme si elle en eût été cause.

— A-t-elle seulement écrit ?... ou alors qu'a-t-elle écrit ! disait M^{me} Maillard à son mari... J'en arrive

à tout supposer !... Pense, ce garçon devrait accourir... cinq millions de dot, et il n'a pas le sou !

Mais enfin la lettre toucha Yves, et, naturellement, elle le stupéfia.

Plus étonné que charmé de sa conquête, il répondit aux Maillard que, bien que très flatté des sentiments de M^{lle} Davennes à son égard, il avait le regret de ne pouvoir y répondre, la carrière des armes qu'il avait choisie l'absorbant au point qu'il ne devait pas songer au mariage. Il adressait à M^{lle} Davennes ses plus respectueux hommages.

Cette lettre confondit les Maillard. Ils ne virent là que le calcul effronté d'un ambitieux et la scélératesse d'un intrigant.

Mandé au château par télégramme, et mis au courant de la situation, François, qui arrivait fort inquiet pour son propre compte, car il lui semblait extraordinaire que Solange n'eût pas répondu, par quelques mots encourageants, à son envoi fleuri, trancha la question :

— Eh quoi ! s'il veut un million de plus, donnez-le-lui, et que tout soit dit ! Après tout il le vaut bien !

Annette, qui, suivant son habitude, larmoyait dans un coin, montra, du coup, un visage rasséréné.

— Par exemple, c'est moi qui vais lui écrire ! dit M^{me} Maillard.

M. Maillard s'agita dans son fauteuil.

— Et commence d'abord par lui proposer 500.000 francs.

Mais François, impatienté, se fâcha. Ce marchandage l'agaçait, et puis, pour l'amour de Solange, il se rangeait d'avance à toutes les exigences de son futur beau-frère.

D'ailleurs, toute sa préoccupation était d'approcher Solange, mais la jeune fille, souffrante depuis la veille, ne devait pas paraître de la journée encore.

Mis au courant, par Clara, de l'accueil fait à ses fleurs, le jeune homme en perdit la plus belle partie de son assurance. Une inquiétude le gagnait... Solange n'avait-elle pas compris son geste symbolique ?... En lui adressant ces fleurs, il n'avait

eu que le désir de prendre rang de fiancé ! Ne lui avait-il pas avoué son amour ?

Inquiet pour tout de bon, impatient et malheureux de ne pas la voir, il lui écrivit, et, cette fois, sa lettre était plus touchante qu'audacieuse. Sincèrement il aimait, et l'attitude de Solange avait abattu sa fatuité, altéré son assurance d'homme trop riche et habitué à toutes les concessions... Il demeurait désespéré, le cœur lourd de peine...

Sa lettre écrite, il se sentit moins désolé ; il avait mis tant de son cœur dans son aveu, il s'oubliait tellement pour ne penser qu'à elle !...

Il n'osa pas la lui faire remettre par Clara... il n'était plus sûr de lui... de son importance, et commençait de redouter un affront.

Il décida d'attendre..., de lui remettre cette lettre, de la lui remettre à elle-même..., entre ses mains..., de réclamer une réponse. Mais Solange avait de la fièvre, et le docteur appelé ordonnait du repos et du calme.

Et, durant ce temps, la lettre tant attendue d'Yves de Kerdec arriva. Elle était polie, mais froide. M^{me} Maillard manquait de doigté dans ses expressions, et qu'on le prît pour un vil coureur de dots, qu'on eût vu, dans sa réponse si chevaleresque, un marchandage infâme, avait froissé et indigné le jeune officier.

Il répondit assez catégoriquement, pour qu'aucun espoir ne subsistât, qu'il n'éprouvait pour M^{me} Davennes qu'une respectueuse sympathie, et que le chiffre d'une dot ne saurait peser sur sa décision de n'épouser jamais que la femme qu'il aimerait, fût-elle aussi pauvre que lui.

— Quel toupet ! s'écria M^{me} Maillard.

François accueillit la nouvelle avec calme, trop occupé pour son compte personnel.

Il venait d'avoir une idée, qu'il jugeait heureuse : celle de glisser tout simplement sa lettre sous la porte de Solange, ce qu'il venait de faire, après avoir discrètement frappé. Et maintenant, il n'avait plus qu'à attendre les événements, Solange, qui, de son côté, venait de recevoir la lettre de lady Govan l'appelant auprès d'elle, ayant fait dire à M^{me} Maillard qu'elle serait debout pour

l'heure du courrier de M. Maillard et qu'elle désirait lui parler personnellement.

— Regarde un peu ce que nous répond cet impertinent ! criait M^{me} Maillard.

— Quoi ? ce n'est pas assez ?

— Lis ! et puis tu vas m'expliquer si tu comprends.

François prit la lettre.

— Parbleu ! dit-il, Annette s'était leurrée, il ne veut pas.

— Quoi ? il ne veut pas... ?

— Épouser Annette, il vous le dit clairement.

Toute sa peine à lui était revenue, lourde, opprimente, et Solange maintenant lui apparaissait lointaine et inaccessible !

— Il ne veut pas épouser Annette, et nous lui donnons six millions de dot ! s'écria avec une stupefaction indignée M^{me} Maillard. Ah ! quelle insolence, quel goujat !... voyez donc ce malheureux qui refuse une fortune !... Ah ! nous verrons bien !

— C'est tout vu, il ne veut pas !

— Et pourquoi ne veut-il pas ?

François souffrait étrangement. Il cria :

— Parce qu'il n'aime pas Annette, combien de fois faudra-t-il vous le dire !... Il a beau être panné, il est le marquis de Kerdec !

— Joli marquis ! Sa sœur est domestique chez moi !

Mais ce mot révolta François :

— Domestique !... Solange domestique !... Ah ! mais !... ah ! mais !

Il serrait les poings avec colère, puis soudain ses larmes jaillirent et il balbutia tandis que M^{me} Maillard le contemplait stupéfaite :

— Une domestique qui ne voudra pas de moi, pourtant, et je l'aime !... ah ! je l'aime ! ! !

— François ! mon François !

François s'était laissé tomber sur un siège, la tête dans ses mains, et il pleurait, pleurait... Effarée, M^{me} Maillard le regardait, et tous deux étaient tellement pris, l'un par sa peine, l'autre par sa stupeur, qu'ils n'entendirent pas le coup discret de Solange. Ne percevant aucun bruit, la jeune fille entra.

— Vous ! fit M^{me} Maillard qui se redressa, rageuse.

François n'avait pas relevé la tête.

— Mes compliments, Mademoiselle, dit encore M^{me} Maillard, d'une voix que la colère rendait tremblante... Vous pouvez contempler votre œuvre : votre frère et vous avez bien travaillé ici !...

Et elle sortit, en faisant claquer la porte derrière elle.

Un silence angoissant tomba alors sur les jeunes gens. Solange fit un pas vers François toujours effondré.

— Monsieur Davennes, dit-elle doucement.

Il montra ses yeux rougis par les larmes.

— Monsieur Davennes, répéta doucement Solange, il ne faut pas pleurer pour une désillusion que vous éprouvez aujourd'hui... tant de promesses vous sont offertes...

— Tout cela n'est rien, puisque vous ne m'aimez pas... Ah ! la vie est finie pour moi !

— Quelle folie ! fit Solange, en secouant la tête avec mélancolie. J'ai moi-même éprouvé une désillusion de cœur dont, secrètement, j'ai cru mourir !... et cependant, vous le voyez, je suis là encore. L'affection que j'ai pour mon frère, pour ma sœur a suffi à remplir ma vie...

A ce moment, ils perçurent des éclats de voix et des cris, et Annette, faisant irruption dans le petit salon, courut à son frère, agitant frénétiquement un journal devant elle.

— Il est arrêté !... il est arrêté !

— Qui ? interrogea François, interdit.

— Le prince Arrigoni ! Je vais sans doute retrouver mon brillant, mon collier, mes bijoux enfin !

La joie brillait dans ses yeux. Soudain elle se tourna vers Solange, et, insolemment, elle ajouta :

— A propos, mademoiselle de Kerdec, la voiture attend pour votre malle.

— Annette ! dit François qui se leva, furieux.

Mais Solange le calma d'un geste.

— Laissez, fit-elle doucement, cela vaut mieux, en effet.

XI

L'HEUREUX DÉNOUEMENT

— Une chose que je ne m'explique pas, mon vieux, dit Yves à Didier, c'est que, depuis six mois que le château de Kerdec est en vente, M^e Jouan ne soit pas parvenu à en débarrasser les Lefort, d'autant plus que ceux-ci ne sont pas exigeants : même à bas prix, ils le céderaient.

Didier eut un bon sourire.

— Bah ! fit-il, je soupçonne M^e Jouan peu pressé d'en finir... il attend !

— Il attend quoi ?

— Eh ! que sais-je ? Peut-être que Solange et toi vous soyez à même de le racheter.

Yves regarda son ami d'un air si stupéfait que celui-ci ne put s'empêcher de rire.

— Je me demande, dit Yves, si tu n'as pas perdu la raison !

— Mais nullement !... Est-ce que les mines de la *Royale Nazarclos* ne donnent pas à nouveau tous les espoirs ?

— Certes, mais pour les actionnaires seulement, et oublies-tu que, très imprudemment, nous avons vendu, pour ne plus rien devoir, le paquet tout entier ! mais qui eût pu prévoir... ?

— En effet !

— C'est une nouvelle malchance ajoutée à notre malheur... enfin n'y pensons plus, car, malgré tout, la vie pour nous se fait moins difficile. Depuis bientôt six mois que Solange est auprès de lady Govan, heureuse enfin, Armelle n'a plus eu un seul caprice. Notre chère petite est tout à fait apprivoisée, aussi vais-je sans doute mettre à exécution un projet qui me tient au cœur.

— Un projet ?... quel projet ?

— J'ai l'envie irrésistible de partir pour la Syrie. Là j'aurai, outre une solde avantageuse, un avancement plus rapide... Ainsi, mon cher Di-

dier, il me reste à te demander de veiller sur Solange, sur Armelle, à me remplacer auprès d'elles...

— Tu peux partir en toute tranquillité.

— Oh! je suis presque sûr de ne pas demeurer longtemps là-bas, avant de solliciter une permission... peut-être même serai-je à peine installé en Syrie qu'il me faudra rentrer... pour quelques jours au moins!...

— Et pourquoi cela?

— Lady Govan porte à Solange une affection toute maternelle, et lord William Govan, je le sais, la trouve délicieuse, si délicieuse que... Ah! mon ami, c'est mon espoir que ce mariage... Quelle sécurité de bonheur pour ma chère Solange!

— Oui! fit Didier, impassible.

— Quand je me remémore ses épreuves chez les Maillard...

— A propos de ces aimables gens, apprends le mariage de ta fiancée malgré toi avec le marquis de la Mauricière.

— Oh! je n'étais pas inquiet sur son prochain établissement, comme disait M^{me} Maillard, et j'étais bien certain que le chagrin ne la ferait pas entrer au couvent.

— Sans doute! Quant à M. de Guivriec...

— Quoi, il se fait ermite?

— Non pas, mais il est, paraît-il, désespéré.

— Je ne puis le plaindre, dit gravement Yves. Solange aussi a souffert par sa faute, alors qu'il eût pu goûter le bonheur et adoucir notre peine... Tiens, notre vieux manoir serait à lui, s'il l'eût voulu!

— Ah! qu'il te tient au cœur, ton vieux manoir, comme tu le nommes!

Yves poussa un long soupir.

— Je ne me leurre pas d'une vaine espérance, je sais bien qu'il est à jamais perdu pour nous, et cependant, mon pauvre ami, je n'ai pas de désir plus cher que celui de le posséder à nouveau.

Ce fut dans le cabinet de M^e Jouan que Solange et Yves, convoqués, apprirent que les 315 actions des mines de la *Royale Nazarelos* leur

étaient restituées, contre la somme de 20.000 francs.

— Restituées ! dit Yves. Allons donc, cher monsieur Jouan, à qui ferez-vous croire à une telle générosité ? Celui qui acheta si généreusement ces valeurs 20.000 francs, alors qu'elles ne valaient pas vingt sous au poids du papier, n'est tout de même pas un fou !

— Non, mais c'est un honnête homme !

— Nous sommes pour lui des étrangers, il n'a aucune raison de vouloir notre bonheur.

— Qu'en sais-tu, mon enfant ?... et son geste prouve tout le contraire.

Yves prit dans ses doigts fiévreux les mains du vieil ami de son père.

— Alors c'est que notre... notre bienfaiteur est plus près de nous que je ne l'avais encore pensé !... C'est que ce généreux, ce soi-disant excentrique... c'est vous !... oui, vous, monsieur Jouan !

— Non, mon ami, et cela je puis te le jurer !

— Alors ?... alors nous ne pouvons pas accepter, n'est-ce pas, Solange ?

Mais Solange eut un geste de douce autorité.

— Si, Yves, il faut accepter, au contraire... Tiens, demande à Didier s'il ne nous conseille pas d'accueillir ce grand bonheur qui nous arrive tout à coup ?... Nous rachèterons le château...

Didier, debout près de M^e Jouan, gardait le silence, mais Solange vint à lui.

— Nous rachèterons le château, et, avant ton départ pour Beyrouth, mon cher Yves, je veux que tu nous y installes, Armelle, mon mari et moi !

— Ah ! fit Didier, qui pâlit malgré lui, je... je suis heureux pour vous, Solange !... Vous épousez lord Govan ?

La jeune fille sourit et une lueur malicieuse passa dans ses doux yeux bleus.

— Lord William Govan ?... Oh ! non pas, Didier ! Je suis plus ambitieuse encore, croyez-le, car j'épouse le plus généreux, le plus dévoué, le plus charmant homme qui soit, celui qui m'aime sans vouloir me l'avouer, et auquel j'ose dire que je l'aime de tout mon cœur !

— Solange !... est-ce possible ! dois-je croire... ?

— ... Que je vous aime, Didier!... Est-ce tellement extraordinaire, mon ami, et croyez-vous que j'ignore votre générosité, votre dévouement, mon bon, mon cher Didier!... Allez, je sais tout ce que je vous dois!... Gardez vos valeurs, Monsieur l'excentrique, vous nous les avez achetées 20.000 francs, elles sont bien à vous, mais n'en faites pas tapisser les murs de votre home!... Le château de Kerdec est à vendre, votre future femme vous supplie de l'acheter, et c'est à votre bras seulement qu'elle veut y rentrer, entourée de ses chers Armelle et Yves!

FIN

Le prochain roman (n° 230) à paraître
dans la Collection " STELLA " :

Petite May⁽¹⁾

par

Rosa-Nouchette CAREY

I

LA MAISON DU GARDE

Catherine, la femme du garde du château de Redmond, se tenait à la porte de son cottage, assise sur un banc rustique. Un bébé magnifique de santé et de belle humeur reposait sur ses genoux, un doigt dans sa bouche mignonne, et battant au chant des oiseaux la mesure de son pied menu.

Le tout petit écoutait la voix de sa mère qui pensait inconsciemment tout haut et laissait échapper les paroles suivantes :

— Dieu la bénisse ! Dieu la bénisse ! et lui aussi. Quelle générosité ! Oh ! oui, miss Marguerite est une sainte, tout le monde le sait, mais je ne puis m'empêcher de le répéter avec Martin : c'est une honte de sonner joyeusement les cloches pour le mariage d'une gamine inconnue, quand notre chère demoiselle pleure, solitaire.

(1) Le titre anglais de ce roman est : *Wee, Wifie.*

PETITE MAY

— Que dites-vous, Catherine? Pour l'amour de Dieu, qu'est-il arrivé à Marguerite?

Et une jeune voyageuse se dressa subitement devant la femme du garde. Cette dernière jeta un léger cri de frayeur :

— Mon Dieu! Est-ce vous, miss Crystal? Vous arrivez comme l'éclair précurseur de la foudre!

— Hélas! ma présence apporte quelquefois le mal comme l'orage redouté, répondit la jeune fille avec amertume. Pour Crystal, votre comparaison n'est que trop vraie.

— Veuillez excuser une ignorante qui s'exprime mal, miss Crystal, car votre présence est aussi désirée que celle des fleurs au mois de mai. Entrez chez moi, pour l'amour du Ciel, et ne restez pas à ce soleil brûlant. Venez vous asseoir dans le grand fauteuil d'osier où vous aimiez jadis à vous reposer. Pendant ce temps, j'irai traire pour vous du lait frais. Vous ressemblez à un pauvre oiseau blessé, prêt à défaillir.

— Vous aimez à être écoutée, Catherine, et je vous obéirai. Donnez-moi une tasse de lait de *Daisy* avec un morceau de pain noir, je vous en serai reconnaissante et pourrai repartir ensuite. Seulement expliquez-moi auparavant vos paroles au sujet de Marguerite. Elles me torturent le cœur.

— Ah! miss Crystal, je reconnais votre âme tendre et compatissante; oui, je vous dirai tout ce que je sais, mais c'est peu, j'ignore bien des choses.

En parlant ainsi, la paysanne avait relevé sa jupe, pris une tasse d'étain sur le dressoir et était allée appeler sa vache favorite, attachée dans l'enclos.

Restée seule, la voyageuse se laissa tomber sur le banc, auprès de la porte, et appuya sa tête au mur. Il était impossible de voir un plus joli visage, en dépit des traces imprimées par le chagrin. Les traits légèrement altérés étaient jeunes et beaux; la pâleur du teint, l'éclat des yeux noirs, la chevelure sombre lui donnaient une dignité farouche.

(A suivre.)

ALBUMS de BRODERIE et d'OUVRAGES de DAMES

Modèles en grandeur d'exécution

- ALBUM N° 1.** *Ameublement, Layette, Blanchissage, Repassage.* Explications des différents Travaux de Dames. 100 pages. Format 37×27½.
- ALBUM N° 2.** *Alphabets et monogrammes pour draps, taies, serviettes, nappes, mouchoirs, etc.* 108 pages, Format 44×30½.
- ALBUM N° 3.** *Broderie anglaise, plumetis, passé, richelieu et application sur tulle, dentelle en filet, etc.* 108 pages. Format 44×30½.
- ALBUM N° 4.** *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise.* 36 pages. Format 37×27½.
- ALBUM N° 5.** *Le Filet brodé. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 76 pages. Format 44×30½.
- ALBUM N° 6.** *Le Trousseau moderne : Linge de corps, de table, de maison.* 56 doubles pages. Format 37×57½.
- ALBUM N° 7.** *Le Tricot et le Crochet.* 100 pages. 230 modèles variés pour Bébés, Fillettes, Jeunes Filles, Garçonnetts, Dames et Messieurs. *Dentelles pour lingerie et ameublement.*
- ALBUM N° 8.** *Ameublement et broderie.* 19 modèles d'ameublement. 176 modèles de broderies. 100 pages. Format 37×27½.
- ALBUM N° 9.** *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Format 37×28½.
- ALBUM N° 10.** *Vêtements de laine et de soie au crochet et au tricot.* 150 modèles. 100 pages. Format 37×28½.
- ALBUM N° 11.** *Crochet d'art pour ameublement.* 200 modèles. 84 pages. Format 37×28½.

ditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).
(Service des Ouvrages de Dames.)

La Collection "STELLA"

est la collection idéale des romans pour la famille et pour les jeunes filles. Elle est une garantie de qualité morale et de qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection "STELLA"

constitue donc une véritable publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

ABONNEZ-VOUS

SIX MOIS (12 romans) :

France. .. 18 francs. — Etranger.. 30 francs.

UN AN (24 romans) :

France. .. 30 francs. — Etranger.. 50 francs.

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
(ni chèque postal, ni mandat-carte),
à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*,
1, rue Gazan, Paris (14^e).

